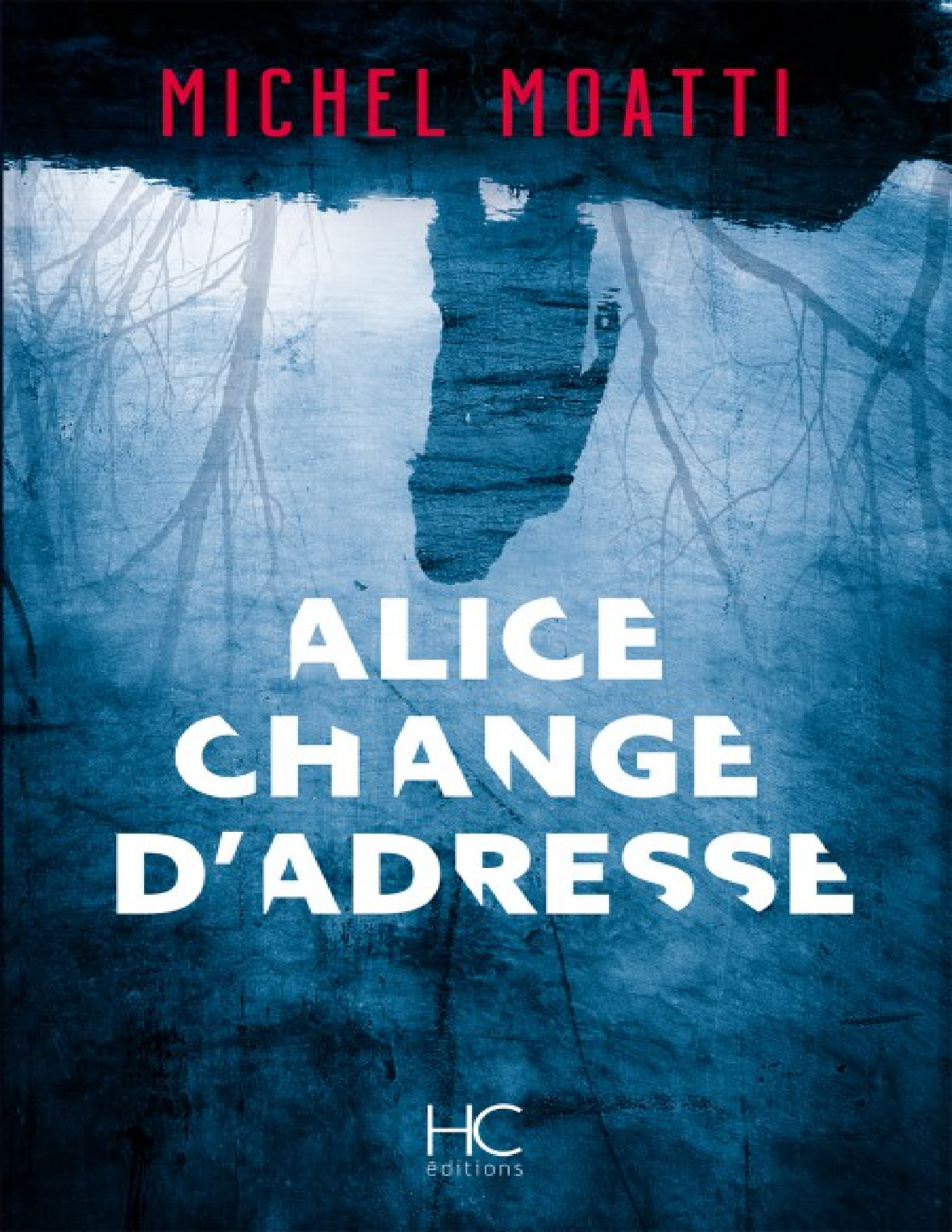
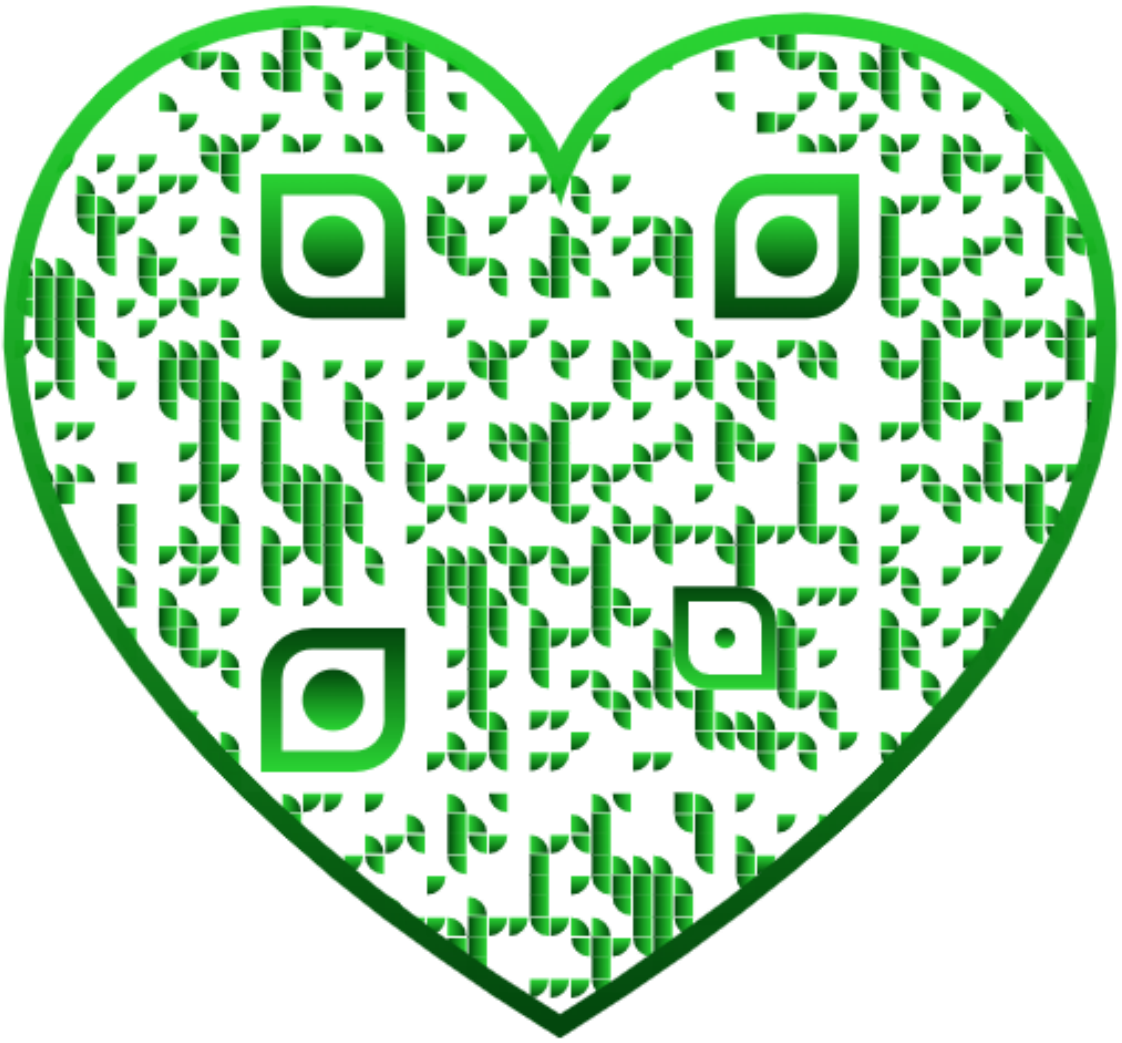
MICHEL MOATTI



ALICE CHANGE D'ADRESSE

HC éditions



MICHEL MOATTI

ALICE CHANGE D'ADRESSE

HC éditions

Du même auteur

Blackout Baby, Éditions Hervé Chopin, 2014
Retour à Whitechapel, Éditions Hervé Chopin, 2013

© 2016, Éditions Hervé Chopin, Paris

ISBN 9782357202856

Tous droits de reproduction, de traduction et d'adaptation réservés pour tous pays

Ce document numérique a été réalisé par Nord Compo.

À Sarah
À Tim

À Jean-William Moatti
(1931-2015)

À Yal Ayerdhal
La bise, grand.

« À quoi servent les jours ? À nous réveiller.
À mettre quelque chose entre nos nuits sans fin. »

LAURIE ANDERSON

SOMMAIRE

Titre

Du même auteur

Copyright

Dédicace

Première partie - Passage de fantômes

- I - L'Ankou
- II - Terminal Exit
- III - Le Pays d'Arrière
- IV - Visites
- V - Chambre avec supplément lièvre de Patagonie
- VI - Van Dern
- VII - Noms de famille et noms de rues
- VIII - Disparitions inquiétantes
- IX - Le parking
- X - Évasion nocturne
- XI - Le beau dimanche
- XII - Le syndrome de Cotard

XIII - La femme

XIV - Convocation

XV - Ombres noires

XVI - Ce qui empêche les flics de dormir

XVII - La belle

XVIII - Loin de Baltimore

XIX - « Robert Pont-Auvienne, journaliste honoraire »

XX - L'ami Libellule

Deuxième partie - « Ce mot qu'Obama avait mis sur ses affiches »

XXI - En route !

XXII - Charade

XXIII - Heureuse

XXIV - La maison Hamel

XXV - La Préférée du bon roi Henri

XXVI - La chambre mauve

XXVII - « Les vagues bouillonnantes du vide désespoir »

XXVIII - L'écluse

XXIX - Au pays de Maurice Genevoix et des serial killers

XXX - Désinvoltes Dentelles

XXXI - Comme une tache d'encre

XXXII - Langue au chat

XXXIII - Mémoire trouble

XXXIV - « L'ascension »

XXXV - La femme (2)

XXXVI - Fausses-Reposes

Note de l’auteur

Remerciements

PREMIÈRE PARTIE

PASSAGE DE FANTÔMES

« Moi, je peine et je tombe, Et la plus morte mort est d'avoir survécu. »
ANNA DE NOAILLES

I

L'Ankou

J'étais morte. J'étais morte et ils m'ont réveillée.

J'ai vu bouger des ombres, bouger des formes, dans une sorte de perspective liquide. Comme lorsqu'on ouvre les yeux après avoir plongé dans une piscine. Il y avait cette dominante bleue, et ces ondulations. Ce n'étaient pas des vagues, mais une incapacité de mon cerveau tout juste ressuscité à bien voir les choses. En tout cas, à fixer plus d'une demi-seconde les images qu'il percevait. J'ai vu les formes disparaître. Il n'y avait plus rien de mouvant. Je me suis concentrée sur l'inerte. Une chambre. Une chambre comme dans les hôpitaux. Une chambre d'hôpital. En face de moi je distinguais, menaçant et sombre, un bras articulé destiné à recevoir un téléviseur, mais le téléviseur n'était plus là. Un triple rayon de soleil, presque fluorescent, s'étirait sur le mur qui me faisait face. Dans ce monde-ci, il y avait de la lumière. Donc voilà. J'émergeais. Je n'étais plus morte tout à coup. Il y avait ce nom qui courait dans ma tête, un nom qui ne me disait rien mais qui m'apeurait. Hélène Jégado. Je me persuadai que dès que j'aurais découvert ce qu'il cachait, je ne serais définitivement plus morte et que la peur allait revenir, dans un foudroyant balayage, qui me glacerait le dos. Est-ce que j'étais Hélène

Jégado ? Peut-on mourir et revenir, et avoir oublié son propre nom ? Les morts n'ont plus de nom, alors ? Ce n'était pas ça. Une forme est repassée dans l'angle étroit de mon champ de vision. Une jeune femme en blouse bleu ciel, avec un large pantalon blanc. Elle ressemblait à ces cuisinières dans les restaurants d'entreprise ou de collectivité, qui trimbalent des ustensiles en inox et des chariots. Celle-ci poussait justement un de ces chariots. Elle le fit rouler vers moi, vers ce lit sur lequel j'étais réapparue. Elle constata que j'avais ouvert les yeux. Une sorte de demi-sourire se dessina sur ses lèvres. Il s'effaça aussitôt. Elle posa une main sur mon front et réajusta le drap qui glissait sur mon épaule. Elle dit :

– Il faut boire un peu, mademoiselle Hoffman… Et ne plus avoir peur. Ça va mieux.

Peur ? Oui, la peur m'emplissait chaque seconde un peu plus. Une peur venue du ventre et de la nuque, qui glissait vers l'échine comme un filet d'eau froide. Est-ce que ça allait mieux ? Je ne savais pas. Quelque chose dans le brouillard de mon esprit disait que ça n'allait pas mieux. Oui, j'étais bien Alice Hoffman. Mais ce nom sonnait finalement de manière plus inquiétante que celui de cette Hélène Jégado. Je refermai les yeux et résistai à l'envie de dormir qui m'envahissait. Aucune pensée n'arrivait à s'imposer. Des images passaient et se mélangeaient toujours à celles que j'avais déjà captées. Ces jeunes femmes affairées, qui traversaient ma chambre telles des vapeurs. Soudain, le brouillard se déchira, comme lorsqu'on gravit une côte et que la brise chasse l'épaisseur humide et blanche qui bouchait la vue. Je savais qui était Hélène Jégado. Je savais d'où venait cette épouvante. Oui, mourir. J'avais essayé de mourir. De me faire mourir. Et voilà que je voyais encore, que je pensais encore. Que le nom d'Hélène Jégado remontait des abîmes, à la manière de ces corps naufragés qui reparaissent à la surface, aussi brusquement que

des bouchons gonflés d'air. Alors si son nom remontait, l'autre aussi allait revenir. L'autre nom… Celui que je ne voulais plus jamais entendre et pour lequel j'avais fait… Oui. J'avais préféré mourir que d'entendre encore une fois ce nom.

Je savais pourquoi je pensais à cette femme, pourquoi le nom de cette femme avait surgi de mon néant à peine dissipé. Comme cette Hélène Jégado, dont j'avais lu l'histoire et qui avait assassiné des tas de gens en Bretagne, autrefois, j'avais appelé la Mort. Pour ne plus avoir peur, pour évacuer ma peur en même temps que ma colère, j'avais décidé d'incarner moi-même l'Ankou, cette silhouette voilée qui venait ramasser les défunts. La mort est plus forte que la peur. La mort est plus forte que la douleur. J'avais parcouru avec fièvre ces récits de femmes criminelles, par passion ou par vengeance. Par amour. Par amour déçu, ou bafoué, ou blessé. Par douleur. Ma douleur à moi était immense. Vaste comme un monde. J'ai décidé de glisser et de partir. D'abandonner le terrain. Une mère ne vit pas dans un monde d'où son fils a fui. Je ne pensais plus qu'à Franck. *Qu'à l'absence de Franck*. J'utilisais sans cesse cette expression de menteuse et de lâche : « l'absence de Franck… » Franck était mort. Il ne s'était pas absenté. Il était MORT. Voilà. Voilà. Voilà avec quoi je devais vivre, moi. Eh bien non. Pas question. Une mère ne vit pas dans un monde que son fils de onze ans a quitté.

Comme les lueurs s'accentuaient, que mes paupières découvraient lentement de nouveaux détails de mon environnement immédiat, ma mémoire aussi s'entrebâillait. Ma première tentation n'avait pas été celle-là. La haine conseille le pire. Avant de mourir, j'allais tuer. Me venger de cette douleur sans fond qu'on m'avait fait subir. L'idée saugrenue qu'il me fallait prendre une vie, plusieurs même, pour faire revenir celle qui s'était éteinte m'avait traversée. Cette idée, qui avait été celle d'Hélène Jégado jadis, ne me lâchait plus. Dans ma tête

défilaient ces fables et ces récits de pactes, de sortilèges, de marchés hideux entre démons et désespérées. Le passage à l'acte brutal de femmes venues de territoires et de passés totalement différents m'assaillait. Des contes de Grimm aux récits de femmes kamikazes, en passant par l'horreur des survivantes qui avaient assisté en hurlant à l'arrachement des déportations, la souffrance inouïe de la disparition de proches chantait sur différentes tessitures dans mon esprit hagard et estropié. Et même si le pacte n'était qu'un leurre, si je tuais et que Franck ne revienne pas, cela irait bien aussi. Je diluerais dans la douleur des autres la mienne propre. Je ne serais plus seule à avoir si mal.

Puis la haine s'est apaisée, et n'est plus restée que la douleur. Immense. Absolue.

J'ai glissé. L'actualité a croisé mon malheur, à l'époque. Comme si le destin malin n'attendait qu'une mince lucarne pour se glisser dans ma vie et s'y poser pour y mettre fin. Je voulais mourir et les journaux ne parlaient soudain que de ça : mourir, droit à mourir, suicide assisté, avancée sociétale ; de lois à venir, de pays où cela était déjà possible, et patati et patata. Moi, j'avais le droit de mourir. Ici, et tout de suite. J'avais ce droit. Ma douleur et mon désespoir me donnaient un accès prioritaire à ce droit que des juges et des parlementaires utilisaient comme argument stratégique pour leur carrière ou comme fanion pour leur morale. Je n'avais pas réussi à sauver mon propre fils. Il s'était… il s'était noyé quasiment sous mes yeux ! Et quelle mère accepte de voir son fils se noyer devant elle, et d'être elle-même en vie ? Ma vie entière se résumait à une boucle de folie, de quelques secondes à peine. Une vague, sombre et froide. Glacée. D'un froid qui vous assomme et vous immobilise. La paroi de l'écluse, haute comme une falaise de ténèbres. Ma main qui cherche dans les remous. Ma main dans la main de Franck. Puis la vague,

encore. Le froid. La main qui se dérobe et vous savez que vous n'aurez plus d'autre chance. C'est fini. Je devais vivre dans cette séquence de quelques secondes ? On parlait d'un livre qui pouvait aider. Les informations que j'ai récoltées disaient que le livre avait été retiré de la vente et leurs auteurs poursuivis pour… Il faut que je retrouve les mots exacts… Pour « *abstention délictueuse de porter secours à personne en péril* ». J'ai cherché l'ouvrage quelques jours, sans succès.

J'ai fini par trouver *Terminal Exit* chez un des libraires de la rue Saint-Honoré ; ce n'était que la version anglaise de l'ouvrage que je cherchais en vain, mais la plupart des marques commerciales des médicaments étaient faciles à reconnaître. Et leurs associations létales simples à retenir. J'ai feuilleté les pages comme on le fait d'ordinaire pour un catalogue de vêtements ou de voitures. En comparant. En évaluant. J'ai choisi l'option que les auteurs avaient baptisée « *Deep Sleep » ;* une échappée qui me ferait glisser rapidement dans le noir et l'oubli. Les auteurs expliquaient très bien le déroulement du processus : « … *après une brève mais intense sensation de noyade, l'esprit s'apaise. Un rapide engourdissement s'empare des extrémités. Le cœur ralentit. Un voile glisse progressivement devant les yeux, accompagné d'un vertige léger à modéré. La perte de conscience survient entre deux et cinq minutes selon les organismes, en particulier le poids et l'âge des sujets. Aucune douleur particulière n'est ressentie, y compris lors de la brutale impression de noyade* prae ludere. » Je me suis demandé comment les auteurs pouvaient en savoir autant sur une expérience dont il semblait difficile de témoigner empiriquement. Mais ils avaient l'air de connaître leur affaire. Va donc pour *Deep Sleep*. Noctran 10 : les trente comprimés du flacon. Oui, je me souviens de tout : des dosages, des posologies, des présentations. Et mes cachets roses de Sonéryl Specia : l'étui de vingt – pas la peine de

compter non plus – pour faire glisser le Noctran. La « *brève mais intense sensation de noyade* » me semblait une juste punition pour n'avoir pas réussi à saisir cette main qui se dérobait dans l'eau, la main de mon fils qui me cherchait dans les tourbillons d'eau sale.

J'avais dans mon sac à main les prescriptions falsifiées. *Terminal Exit* expliquait très bien les fautes à ne pas commettre et comment s'y prendre pour modifier une ordonnance. Dans deux pharmacies différentes, j'ai acheté ce qu'il fallait.

Chaque fois, en regagnant la rue, je sentais frémir dans la poche de mon blazer le sac de papier blanc marqué d'une croix verte stylisée. Le blazer. Ils insistaient beaucoup là-dessus aussi : le style à adopter pour retirer à coup sûr ces prescriptions. Il fallait que je sois sobre, naturelle, élégante mais pas trop ; par deux fois, j'ai obtenu le sachet et son contenu. Ils pensaient avoir affaire à une jeune femme surmenée, mais pleine de vie. Les pharmaciens qui s'occupaient de moi m'ont à peine regardée, affichant le même détachement que si j'étais entrée acheter une pommade à lèvres ou du shampoing contre les pellicules. Pour le Sonéryl, l'employée qui me servait m'a simplement informée que la commercialisation allait bientôt cesser et qu'il faudrait voir avec mon médecin pour les prescriptions suivantes.

Les sachets vibraient sous mes doigts : j'avais la sensation d'étreindre un petit animal apeuré. Ou une pile électrique trop chargée. J'avançais dans les rues. L'air était doux et les passants défilaient comme des ombres. Je m'attardais sur chacun des visages, je voulais m'imprégner de ce que j'allais quitter. Ce que je quittais déjà, disait la masse vibrante au fond de ma poche.

J'avais repris mon travail à la Maison de la radio depuis quelques jours. Je ne voulais pas entendre un mot sur le drame. Pas un seul mot. On faisait autour de moi de multiples efforts pour éviter d'aborder un sujet qui aurait pu, par d'invisibles passerelles, avoir une

relation avec ma tragédie. J'évoluais dans une ambiance faussement joviale, au sein de laquelle je surjouais autant que les autres l'indifférence. La pioche était mauvaise. Je n'étais l'objet ni de compassion, ni de malveillance. Pour les autres, il n'y avait là qu'un bureau : des machines, des ordinateurs, des fenêtres aux lames d'acier qui s'inclinaient au fil des heures de la journée et de l'ensoleillement. Le temps passait, rythmé par le mouvement reptilien du moucharabieh électrique. Moi, je ne pensais qu'à la vague et à ma main dans la main de Franck.

Ce jour-là, j'avais quitté mon bureau et je marchais sur l'étroit trottoir qui longe la Seine, en contrebas de l'avenue du Président-Kennedy. Je m'étais glissée sous le pont du métro aérien ; une rame est passée, tremblotante, blanc et turquoise. La Seine semblait agitée des mêmes ondulations vertes. Au loin, la tour Eiffel paraissait plus rouillée que jamais. J'ai compris que je ne pourrais plus reprendre contact avec la normalité du monde. J'avais glissé, en dehors.

II

Terminal Exit

Je rentrais chez moi. J'avais levé les yeux vers la rive gauche, et regardais les tours, de l'autre côté de la Seine. Je me disais que je ne ferais plus jamais ce trajet machinal. J'étais revenue sur mes pas et j'allais m'engager sur le pont de Grenelle. Mon regard se posait sur mille choses ordinaires. En réalisant que je ne les verrais plus, j'avais curieusement le sentiment de les découvrir pour la première fois. D'en voir les faces cachées et les mystères. Quand on meurt, pensai-je, tout cela n'existe plus. Tout disparaît. Mais quand on va mourir, les choses anodines deviennent des curiosités. Elles luisent presque, semblent s'exonérer du réel ordinaire et exister d'une vie propre. Je lisais, fascinée, le nom d'un club de football sur un maillot porté par un gamin ; j'examinais, en suspendant un instant mon pas, des pierres mal équarries sur l'angle d'une façade. L'ordre des lettres sur une devanture de magasin me stupéfiait. La couleur d'un car de tourisme, le mouvement des feuilles d'automne sur un marronnier. Je restais en arrêt, avec la bouche bée des crétines, à fixer la course des nuages réfléchie dans une façade de verre.

J'avais, à l'époque, pris cette habitude devenue une manie et un tourment : je compilais les informations sur la noyade. La dimension

physiologique de la noyade. Ses différents stades : asphyxie, arrêt cardiaque, perte de connaissance. Plusieurs lignes me revinrent en mémoire, aussi fluides que les vers d'une fable.

> *L'apnée de noyade se caractérise par la fermeture de l'épiglotte, autorisant une protection provisoire des voies respiratoires et empêchant l'invasion pulmonaire. Toutefois, on constate une diminution immédiate de la quantité d'oxygène disponible. Le sujet entre alors immédiatement en phase d'hypoxie. Ce stade est rapidement suivi d'un abandon du spasme réflexe, conduisant à une intrusion massive de l'eau retenue dans la trachée et les poumons. Le flux sanguin et le débit se…*

Je tenais un petit carnet plein de ce genre de notes. Je le remplissais et je le relisais. Il était ma pénitence et le reposoir de ma culpabilité. Il m'indiquait, chaque fois un peu plus alors que je le complétais, le niveau de mes manquements et de mon impuissance. Je faisais partie de ces mères qui avaient échoué. J'étais là, et je n'avais rien su faire. Mais je savais que bientôt le carnet ne suffirait plus à me châtier. À cet instant, donc, face aux grands cafés de l'avenue de Versailles, la litanie de la noyade défilait dans ma tête. « *Hypoxie*. *Asystolie*. *La carence massive en oxygène entraîne la cessation des activités conscientes du cerveau*. *Cette perte de connaissance survient généralement entre vingt et quarante secondes après.* » Etc.

Je commençai à m'engager sur le pont. À ma droite, la statue de la Liberté tendait sa flamme vers l'ouest, et la mer. Il me suffisait de m'approcher de la rambarde métallique, ridiculement basse, et de basculer. Vingt à quarante secondes. Et je dériverais vers la mer, pour m'y perdre à jamais, comme Franck avait glissé du canal vers l'étang

de Baye. Plusieurs fois, je m'étais penchée là, avec ces mêmes pensées en tête. Je n'y arrivais pas. Je me hissais sur la pointe des pieds. Presque tout mon corps était déjà de l'autre côté de la rambarde. Quelque chose en moi refusait de basculer. Mon manque de courage était finalement plus fort que ma douleur. Voilà pourquoi il me fallait le Noctran et le reste.

Ma tête bourdonnait tandis que je gagnais la rive gauche. J'essayais de concentrer mon attention sur ces mille petites choses du décor parisien. Mais sur l'air d'une ronde enfantine, mon cerveau déroulait sans cesse « *Hypoxie. Franck. Asystolie. Franck…* »

J'ai eu du mal à faire tourner la clé de la porte d'entrée. Comme si quelque chose voulait m'empêcher de rentrer chez moi. Ou essayait de me retarder un peu. Plus je m'énervais et moins la clé fonctionnait. J'ai poussé si fort que la porte s'est violemment rabattue contre le miroir dans l'entrée ; la poignée a fracassé le verre. Je suis entrée et j'ai refermé le battant. Machinalement j'ai tourné le verrou, comme si j'avais encore peur d'une intrusion. J'ai regardé l'appartement. Il semblait apaisé. Soigneusement rangé. Les journaux et les magazines en ordre sur la table basse. Une minuscule lumière rouge brillait sur la façade de l'amplificateur. Le ciel de Paris s'étendait, d'un gris bleuté, derrière chacune des trois fenêtres. La vue n'était pas spectaculaire, mais on voyait des toits de zinc et des antennes de télévision. Une terrasse de béton, sur la gauche, piquée d'une échelle de fer. La rouille avait coulé le long du mur en laissant des longues traînées brunes. De l'eau de pluie stagnait sur la terrasse, en flaques rondes dans lesquelles le ciel se reflétait. Le vol d'un oiseau s'y projeta, le temps d'un soupir.

Surtout ne pas ritualiser. Ne rien faire de trop. Ne rien faire du tout. Il n'y avait rien de grave dans la proximité de la mort. Rien de terrifiant. J'étais bien. À ma place. Là où je devais être. Je n'avais rien

d'autre à faire qu'une tâche ordinaire et surtout inéluctable. On n'imagine pas comme l'on peut être apaisé dans cet instant-là. On se figure des détresses insondables, des larmes si lourdes et si contenues qu'on sent presque son corps exploser de l'intérieur. C'est inexact. J'étais bien. Juste ouvrir la fenêtre, et laisser l'air tiède pénétrer dans la chambre. L'air est entré, et avec lui les cris et les jeux des enfants de l'école de l'autre côté du boulevard. Des enfants vivants, qui vivaient intensément de tout leur petit corps. J'étais soudainement émue de leur vie, de leur vie à venir, de leur vie entière encore à venir. Je n'avais qu'à me pencher pour voir courir et bondir les formes rouges et noires et bleues dans la cour. C'était sans doute la récréation de l'après-midi, juste avant l'heure des mamans. J'étais une maman, et mon fils était parti dans l'eau verte de La Courancelle. J'ai saisi la bouteille d'eau minérale et le flacon de Noctran, et je me suis mise à mourir. J'ai flotté un instant dans ces cris joyeux et dans cet air tiède qui ondulait par la fenêtre grande ouverte.

Mais je me suis réveillée. Ils m'ont réveillée. J'étais morte pourtant. Ils m'ont ramenée. Mis à part la toute première fille, celle que j'avais prise pour une cuisinière de collectivité, ils ne parlaient pas. Ils ne disaient rien. Les soignants, les femmes, surtout, me regardaient à peine. J'ai compris : ils n'aimaient pas les suicidés. Celle qui s'est présentée comme psychologue était pire que les autres. Je me souviens du premier mot qu'elle m'a dit. Le premier mot que j'ai entendu d'elle et que j'ai compris. Elle a dit : « Alors ? »

Je l'ai fixée et mon regard a commencé à vaciller, à tomber à la renverse. Ce n'étaient pas des paroles à dire à une morte. « Alors ? » J'ai fermé les yeux et je me suis replongée dans la nuit. La chambre autour de moi s'est tapissée de silence. J'avais tout loisir pour penser. Mais rien ne venait. Je ne comprenais pas pourquoi j'étais là au lieu d'être nulle part. J'aurais dû être nulle part et n'avoir à répondre à

aucune question tordue de psychologue hospitalière. Ils ont fini par m'expliquer. Par petits bouts. Un peu le matin, un peu à midi, un peu le soir. En même temps que les repas et les gélules. Ventilation. Intubation trachéale. Lavage avec aspiration. Cinquante-trois jours de coma.

Je me suis réveillée, et le jour a passé. C'était il y a moins de deux semaines. Puis les jours, identiques, ou presque, jusqu'à aujourd'hui. Embusquée derrière mes paupières la plupart du temps. Des minutes, des heures ont défilé derrière mes paupières closes. Je n'étais ni dans le sommeil, ni dans ma vie d'avant. Je n'étais plus dans mon coma sans fond. Je venais d'entrer dans une nouvelle normalité éveillée, calfeutrée dans la souffrance et la nausée. J'ai attendu.

J'ai dormi. Plus de ce sommeil qui n'en était pas un et qui n'était pas ma mort. D'un sommeil de longue maladie. Où l'on se réveille et s'endort sans jamais se situer. Parfois, des ombres bleues croisaient comme des goélettes aux voiles gonflées de vent dans l'axe de mon regard. Des soignantes aux mouvements furtifs, bien trop rapides pour mon œil épuisé. Je me suis souvenue de ce récit, de Montague Rhodes James ou d'Edith Wharton, peut-être. De ce moment qui décrivait l'apparition des fantômes : ils ne se présentent jamais dans l'axe du regard, mais toujours dans la périphérie de l'œil, aux lisières du visible. Ou bien était-ce la scène des étangs, quand apparaît miss Jessel dans la nouvelle d'Henry James ? Je me répétais que Franck allait surgir, tôt ou tard, dans le coin de mon œil. Mais au fond, je savais que parmi les milliers de choses que mon œil pourrait voir jusqu'à ce que je me décide à mourir encore, il n'y aurait jamais Franck. Je pourrais voir des reflets dans les façades de verre, des feuilles remuer dans l'air tiède de l'automne, des enfants lancer des balles à leur chien, des femmes se presser sur des parkings en poussant des chariots pleins de nourriture. Je pourrais voir la folle

avoine et le coquelicot se mêler dans la lumière chaude du couchant, et des petits bateaux à vapeur remonter le courant d'un fleuve, n'importe où, à Venise ou dans un chenal de Baltimore. Mais Franck, non.

J'ai appris où j'étais, par petites informations successives. J'ai entendu leurs mots. J'ai compris, quand ils parlaient de moi, que je n'étais plus une personne. Je n'étais même plus une patiente. J'étais « une tentative ». Ils m'appelaient « la tentative de la 105 ». Deux semaines à peine, pour réapprendre un monde. Un village nommé Valmondois. Un lieu de réadaptation baptisé la clinique Belmont. J'ai appris aussi que la partie de l'établissement où j'étais désormais s'appelait un « centre de soins de suite ». Mon projet n'avait pas de suite. J'ai réappris à parler, à énoncer des choses. Au quatrième jour, on a essayé de m'empêcher de me cacher sans cesse derrière mes paupières. On a essayé de m'intéresser aux activités collectives. Il y avait des sortes de « clubs » pour les pensionnaires. On pouvait y jouer à des jeux de société, ou participer à des séances d'une espèce de yoga. Et même y faire du théâtre. J'ai vu répéter des gens, dans un coin de la grande salle commune. Une pièce de Molière ou de Beaumarchais, déclamée de manière curieuse, comme le font les amateurs. Rien de tout cela ne m'a retenue. On m'a prêté un livre que j'ai tenté de lire. Une histoire d'amour en Australie, dans un élevage de *waterbuffles*. Un gros livre en collection de poche, épais comme une brique. Je me suis dit que j'en aurais pour des mois à lire là-dedans. Il y avait un chien-loup et l'un des protagonistes était une jeune vétérinaire nommée Sarah Coughlan. L'endroit où vivaient ces gens s'appelait Owena Creek, et le livre *Le Pays d'Arrière*. J'allais abandonner cette lecture quand j'ai découvert que le fils de Sarah s'appelait Franck. La coïncidence aurait dû me faire renoncer définitivement à fréquenter le Pays d'Arrière. Le bon sens aussi. Au

contraire, j'y ai vu une sorte de signe. Le premier signe positif depuis le jour de l'écluse. Un signe venu de je ne sais où, qui était, j'en fus sûre à l'instant, une autre manière encore de réapprendre, et peut-être de *continuer à vivre*. Je me suis efforcée à poursuivre ma lecture. À entrer dans ce nouveau monde, et à m'y sentir à l'aise. Pourtant, plus le récit avançait, plus j'y discernais comme une sorte d'inquiétude. Le climat se délitait. Une vieille femme y faisait peser une vague menace. Des personnages n'étaient pas forcément ce qu'ils semblaient être. Mais l'histoire m'aspirait, à la manière d'une douceur vénéneuse dont on n'arrive plus à se passer.

J'ai aussi réappris à demander. Demander à boire. Une soif permanente m'accompagnait depuis mon premier réveil. J'ai passé tous ces jours à avaler de l'eau et à laisser se vider le goutte-à-goutte dans mon bras gauche. Les filles en blouse bleue se succédaient. Jamais les mêmes, toutes semblables. L'une d'entre elles m'a parlé de mon état. Syndrome psychotraumatique. État morbide. J'ai compris qu'elle n'y connaissait pas grand-chose et ne faisait que répéter ce qu'elle avait entendu dire dans ma chambre, au cours de ces visites qu'on devait me faire pendant mon sommeil. Elle a énoncé les éléments de mon traitement, en plus de ce qu'ils envoyaient dans le tube à perfusion : Séresta, miansérine. J'aime prononcer ces noms. Ils me semblent des balises dans le clair-obscur de mes journées et de mes nuits sans lune. Des calmants. Des anxiolytiques. Des trucs contre la dépression. Décidément, elle n'y connaissait rien. Est-ce qu'on prononce les noms de ce genre de médicament devant quelqu'un qui vient de faire une « tentative » ? La fille a même été jusqu'à évoquer les posologies. Séresta : deux fois cinquante milligrammes, miansérine : trois fois trente milligrammes. Mais elle pouvait parler tant qu'elle souhaitait : j'en avais fini avec les overdoses et les poisons. Ça n'avait pas marché. Je ne serais plus

jamais « une tentative ». J'étais décidée à ne plus me rater. Il fallait juste que j'y mette un peu de rigueur et d'énergie. Ils ne me rattraperaient plus. Je demandais juste un peu de temps. Un peu de ce temps immobile et tiède dans lequel ils me maintenaient.

Je regardais passer les filles, dans une brume dorée. J'avais l'impression de voir des saisons se renouveler, avec leurs floraisons successives. Je me suis mise à aimer cette Sarah, là-bas, tout au fond de l'hémisphère Sud. Sarah, le chien-loup et les autres, dans leur monde de terres rouges et de végétation sauvage. Lorsque j'étais trop fatiguée pour lire, je me laissais aller sur mon lit, et je faisais défiler les mots de la noyade. Ils me berçaient, finalement, et n'avaient plus rien de macabre ni de terrifiant. Ils voguaient avec moi, comme deux caravelles jumelles, lancées dans la nuit. « … *permet de faire face au collapsus respiratoire. La reprise de la ventilation doit être recherchée en pratiquant…* »

Je plongeais en pleine journée dans des sommeils brefs et profonds, emplis de rêves. J'étais le plus souvent de retour aux écluses ; je refaisais le chemin. Parfois aussi, j'étais dans une maison inconnue, silencieuse, sombre, mais curieusement très peu menaçante. Je fouillais dans le noir. J'y cherchais des traces qui allaient changer le cours des choses telles qu'elles s'étaient déroulées et qui m'avaient amenée ici. Je palpais l'obscurité et j'étais tout près de trouver, lorsque chaque fois, selon la logique habituelle des rêves, je me réveillais. Le cocktail qu'ils m'avaient concocté contre les états morbides fonctionnait à merveille.

III

Le Pays d'Arrière

J'ai essayé de rattraper un peu mon retard. Les choses du monde extérieur m'importaient si peu que leur bruit, autrefois omniprésent, n'avait même pas la densité d'un murmure. J'ai dit déjà que le téléviseur de ma chambre avait été démonté et que seul son bras ergonomique dépassait du mur ; il ressemblait à ces silhouettes de gibet sinistre que dessinent les gamins. Une infirmière m'avait expliqué que l'ancien téléviseur avait grillé et qu'il avait failli mettre le feu à la chambre, peu de temps avant mon arrivée. Je n'avais pas demandé que l'on m'en réinstalle un. Par ailleurs, je n'avais personne pour m'apporter des journaux. Diverses actualités avaient circulé, entre le jardin et la salle commune. Des événements broyés et digérés par des consciences recluses ou détériorées par l'âge ou la maladie. Je n'y prenais pas garde. La seule nouvelle qui me troubla fut celle de l'élection d'un Noir à la présidence des États-Unis. Cela s'était passé pendant mon long sommeil. Nous savions tous depuis l'été que Barack Obama serait le candidat démocrate. Mais j'appris son élection avec une sorte de stupeur, quelques jours après mon réveil. Je fus même étonnée de prêter une telle oreille à une information qui

n'avait rien à voir avec ma douleur ni avec le monde dans lequel j'émergeais.

J'y consacrais de longs instants de méditation, entre le ballet des filles et les rituels maussades des repas. Puis cette nouvelle, qui m'avait tout d'abord paru si stupéfiante, s'est fondue dans l'ordinaire. Sa densité égalait celle de mes somnolences et de mes étourdissements.

Elle finit par se dissoudre dans un bouillon mental épais qui constituait mon quotidien alors, se mêlant aux vocalises de cette étrange chanteuse écossaise, Susan Boyle, dont la voix puissante emplissait à toute heure les couloirs de la clinique.

Plus tard, pour pallier mes défections aux activités « sociales », comme ils disaient, on m'a prêté un de ces petits ordinateurs portables bon marché, avec un éditeur de texte simplifié, qui ouvre des pages blanches sur lesquelles je peux écrire. Parfois je me persuade que ce qu'ils disent est vrai. Qu'écrire me ramène doucement vers mes journées d'avant : avant le Noctran, avant la douleur, avant la mort. Qu'écrire me *réapprend*. J'ai décidé tout à l'heure, après plusieurs jours d'inertie, de consigner quelques-unes de ces heures blanches et bleues, pleines de vapeurs d'hôpital. Je lis. J'écris. J'apprends à taper sur le clavier en évitant de trop tendre le goutte-à-goutte qui perfore mon bras. Après plusieurs pages d'écriture, je comprends ce que je fais. Ils ont raison : je reviens à moi. Je reprends des forces et ma douleur, doucement, elle aussi reprend sa forme et cherche précautionneusement sa place. Bientôt, en reconstruisant patiemment mon chemin de ces derniers mois, je serai à nouveau prête.

Pour l'instant, j'écris dans le petit ordinateur. Et je lis *Le Pays d'Arrière*. Tout mon nouveau bonheur semble suspendu à cette vie que je découvre, dans l'hémisphère Sud. J'ai fermé les yeux, et au lieu

de penser aux différentes étapes de la noyade, j'ai laissé venir l'univers de Sarah Coughlan et des McIntyre.

> La vieille entra dans la cuisine en reniflant. Elle fit le tour des visages et s'arrêta sur Sarah Coughlan. Celle-ci la défia un instant mais finit par replonger le regard vers son assiette. Sarah n'avait nulle envie d'affronter Dowsabel McIntyre dans sa propre maison.

J'ai profité de mon élan pour reporter sur mon petit ordinateur ces notes que j'avais prises, issues de recherches entamées dans la presse régionale, à cette époque où je croyais encore qu'on pouvait survivre. Des « disparitions inquiétantes ». Des disparitions d'enfants. Elles donnaient une perspective à ma souffrance. J'y trouvais des correspondances et des ressacs : elles étaient les minutes prises aux audiences de ma douleur, déguisée sous d'autres prénoms et d'autres lieux. J'y avais ajouté des détails trouvés sur les blogs que certaines femmes avaient créés pour y poster leur détresse à elles. En voici un exemple, un des premiers que j'avais compilés :

> ### Inquiétude à Toulon
>
> Un mineur de 11 ans a disparu près du quai de la Consigne sur le port de Toulon ce samedi en fin d'après-midi. Il aurait échappé à la vigilance de sa mère qui l'avait à sa charge pour le week-end. D'importants moyens nautiques et de plongée ont été déployés pour tenter de retrouver l'enfant. Les conditions météo et la nuit ont toutefois interrompu les recherches vers 21 heures. La température extérieure est actuellement de 8 °C et celle de l'eau inférieure à 14 °C. Aucune piste n'est écartée, « même si l'hypothèse d'une chute dans l'eau est la plus vraisemblable », affirme une source proche de l'enquête.

IV

Visites

Avant-hier, me semble-t-il, un homme est venu. Un médecin. Je crois qu'il était déjà venu, ou même qu'il était là lorsque je me suis réveillée la première fois. Mais je n'avais pas eu la force de le regarder, ni bien entendu de l'écouter. Cette fois, je suis parvenue à le regarder plus d'un quart de seconde sans que mes yeux se perdent. Il a compris que je pouvais l'écouter. Il m'a parlé, sans attendre de réponse. Il semblait bienveillant. Il a essayé de m'amener à lui parler de… du jour où ça s'est passé. Mais il n'a pas insisté. Il a vu que j'avais du mal. Il a expliqué pourquoi j'étais vivante et pourquoi j'étais là. Il était très patient, très… pédagogue. Pas du tout refermé sur sa science et sa supériorité. Il aimait expliquer. Je l'écoutais, mais ce qu'il disait m'intéressait à peine.

– Ça n'a pas marché comme vous vouliez, mademoiselle Hoffman. Vous n'avez pas pris les molécules dans le bon ordre. La faute au butobarbital du Sonéryl, qui vous a soulevé l'estomac. Le système digestif rejette assez facilement les barbituriques. Vous avez vomi après vous être endormie. Votre sang s'est partiellement vidé de son oxygène, mais on vous a rattrapée. Hein ! Vous avez perdu sept kilos.

Sur deux mois, c'est raisonnable. Mais vous avez sans doute égaré pas mal d'autres choses qu'il faudra établir. On fera le bilan ensemble…

– Malgré son air bienveillant et son espèce d'humour acide, tout son discours m'importait autant que le bras articulé du téléviseur absent. J'ai juste noté dans ma tête l'erreur qu'il avait relevée. En me demandant s'il avait fait exprès de me corriger ou si c'était une sorte de stratégie chez ces médecins des suicidés.

J'ai demandé :

– Comment avez-vous su que… Pourquoi est-on entré chez moi pour me secourir ?

– Votre deuxième petite erreur, a-t-il fait en riant. Vous avez laissé la fenêtre grande ouverte. Il y a eu un courant d'air. Votre fenêtre a battu toute la soirée contre le mur. (De sa main, il mima le mouvement d'une aile qui bat, agitant l'air devant lui.) Votre voisine a entendu les coups, puis des bruits de verre brisé. Elle a frappé chez vous. Elle a essayé d'entrer, mais votre porte était fermée à double tour. Alors elle a prévenu les secours. Un de vos voisins a certifié que vous étiez chez vous. J'ai toute l'histoire dans la fiche de liaison. Une vraie solidarité d'immeuble parisien ! Vous avez vu ce film, là, *Amélie Poulain ?*

– …

Il a quitté la chambre sur cette remarque, un peu content de lui. Un type insaisissable. Pour ce que je m'en préoccupais. J'ai repris ma lecture, mouillant mon index pour faire tourner la page.

> Le buffle était allongé sur son flanc gauche. Il avait toute la peau de sa patte avant droite arrachée. Elle pendait à la manière d'un morceau de toile déchirée dans une vaste pièce d'étoffe. La chair d'un rouge vif apparaissait, tranchant avec le gris vaguement violacé du cuir de l'animal. Il soufflait

bruyamment des naseaux, par saccades. Sarah Coughlan s'accroupit contre le flanc de la bête et injecta une dose de kétamine dans le muscle de l'épaule.
– Voilà, lanca Sarah en direction des trois hommes qui la regardaient agir en maintenant leurs lampes torches dirigées vers l'animal blessé. Dans quatre ou cinq minutes, toutes les saloperies de bacilles qui se sont jetées dans la plaie seront liquidées.
Au loin, vers Owena Creek, le soleil teintait le ciel. Un vent de terre faisait gémir les feuilles. Un groupe de chauves-souris se mit à regagner le couvert dans un chuintement d'ailes.

Ils avaient installé – je pense qu'il s'agissait d'une initiative du médecin, puisque c'est lui qui m'expliqua comment l'utiliser – une piste musicale dans mon petit ordinateur. « Quand vous avez envie de vous évader, mettez le casque et écoutez le morceau. Il dure un bon moment. Soixante et onze minutes. Vous verrez, il détend bien. Moi-même je l'écoute parfois, le soir, en buvant un verre… Si vous voulez, je vous apporterai un verre de vin un de ces après-midi. » Je ne sais pas s'il était sérieux. Il avait toujours l'air d'être de passage : à peine dans ma chambre qu'il s'évanouissait. Mais oui. Je me suis dit que je ne refuserais pas un verre de vin bien frais, un rosé de Tavel par exemple, un de ces après-midi, comme il disait. Mais pour « m'évader », avant la grande évasion terminale en tout cas, j'avais déjà *Le Pays d'Arrière*. J'ai quand même écouté son morceau. Il s'appelait *Tant que je peux retenir mon souffle (la nuit)*, de deux compositeurs américains contemporains. J'étais au courant de l'existence de ce genre musical. De la musique répétitive. Trois notes. Jouées par des instruments à cordes, avec une dominante de violoncelle. Plus d'une heure, sur ces trois notes répétées, imbriquées,

recouvertes sans cesse les unes par les autres, dans un tempo extrêmement ralenti, comme une vague sur une mer calme, qui revient inlassablement mourir sur une langue de sable. Je me suis endormie le casque sur les oreilles. Comme le morceau était mis en mode répétition, je ne sais pas si je l'ai écouté quelques minutes ou plusieurs heures avant de sombrer dans le sommeil. J'ai à nouveau visité cette maison noire, dans une clarté lunaire, à la recherche de quelque chose qui m'échappait encore. J'avais faim quand je me suis réveillée.

J'ai appris à me servir dans le broc de plastique jaune pâle qu'elles ont posé là où ma main s'étend. Parfois, je porte mes lèvres directement au broc et laisse l'eau couler dans ma gorge, en vastes flux tièdes et légèrement sucrés. Est-ce que l'eau a toujours eu ce goût-là, celui d'une gomme fade, mais qu'on a envie de laisser fondre sous la langue jusqu'à la fin des temps ? Je buvais comme cela quand j'ai remarqué l'homme, au pied de mon lit. Sans doute était-il là depuis un moment, immobile, ne cherchant pas mon regard. J'ai cru tout d'abord qu'il s'agissait du médecin de l'autre fois. Il portait une veste de complet grise, sans blouse ni signe distinctif comme en a d'ordinaire le personnel médical. Une veste de visiteur, pas de résident, ni de soignant. Je le voyais se découper par-dessus l'arrondi du broc, divisé comme un buste de plâtre. J'ai pensé à un curé, un de ces prêtres qui viennent causer avec les agonisants. J'ai pensé que j'allais mourir. Que cette fois était la bonne. Qu'il venait me parler de l'après-vie, de ce que je connaissais déjà. Enfin, que je connaissais presque. Il avait une broche épinglée sur la poitrine, tout contre le revers de son veston : c'était une tête de Dumbo, l'éléphant volant. Absurde. Cet homme n'était pas un prêtre, aucun doute possible. En y repensant, je me demande si sa veste n'était pas inspirée d'un modèle Arrow, avec ces revers un tout petit peu trop hauts. Mais le tissu ne

faisait pas du tout Arrow. J'ai reposé le broc sur ma table haute, d'un geste brusque. Le premier geste brusque que je faisais depuis des semaines. C'est dans la durée suspendue de ce geste que je l'ai entendu parler. Il a dit, d'un trait, presque brutalement, comme s'il craignait d'être interrompu :

– Il n'est pas mort. Franck n'est pas mort. Il faut le rechercher. C'est sans doute plus compliqué que d'avaler du Noctran, ça… Retrouvons déjà Rico.

Ma main a fait culbuter le broc, j'ai voulu le relever et j'ai repoussé la table roulante qui a fui vers le mur. Mon geste incontrôlé s'est bloqué dans la tension du tube de perfusion et j'ai ressenti une douleur pointue dans le creux de mon coude. J'ai baissé les yeux, pour voir comment détacher ce tube qui m'incommodait. L'homme n'était plus là quand je les ai relevés, la seconde suivante. Du sang perlait sur ma peau, et un adhésif arraché pendait dans le vide, retenant le tube et l'aiguille du goutte-à-goutte. Je suis restée allongée de côté, à regarder l'eau du broc couler de plus en plus faiblement de la table et clapoter sur le lino. Comme un goutte-à-goutte.

V

Chambre avec supplément lièvre de Patagonie

Quand je suis revenue à moi, la psychologue était dans ma chambre. Le médecin de l'autre fois aussi. Il se tenait à l'endroit même où j'avais vu l'homme. Il paraissait inquiet. La psychologue était assise dans le fauteuil de Skaï crème, à droite de mon lit, un fauteuil qui devait d'ordinaire servir pour les visiteurs des patients. J'ai essayé de faire semblant de ne pas l'avoir vue. J'ai feint de replonger dans le sommeil. Mais elle avait surpris mon réveil.

Sans savoir pourquoi, je lui ai parlé de l'homme. J'ai expliqué qu'un homme était venu. J'ai essayé de le décrire. Je n'ai rien dit de ses paroles. Cela ne lui appartenait pas.

– Un homme, dans votre chambre ? a-t-elle fait, d'un ton absolument étonné, qu'elle aurait aussi bien pu employer pour dire : « Un lièvre de Patagonie ! Dans votre chambre ? »

– Oui, un homme. En veston gris… Là où vous êtes, ai-je répété en m'adressant au médecin.

La psychologue se leva, revendiquant la priorité du dialogue, et presque en criant me lança, d'une voix agressive qu'elle essayait de modérer :

– Vous savez ce que c'est une hallucination, non, mademoiselle Hoffman ? Vous avez lu des notices de barbituriques et de diazépam… Confusion, délire, etc. Vous savez que personne n'est venu. Un homme, en veste grise, avec un badge de Dumbo !

– Pas un badge : une broche, sur son veston.

– Absurde !

– Oui. Il était là où vous êtes maintenant.

– Et vous, vous avez avalé du Noctran par poignées ! Ça reste. Ce truc-là reste dans le sang, pendant des mois. Et ça donne des hallucinations ! Vous voyez ce que je veux dire ? Des hallus : des choses qui ne sont pas là ! Des visiteurs qui disparaissent… Des éléphants volants.

Sa voix essayait de garder une tonalité professionnelle. Elle en dissimulait la violence sous une suavité écœurante.

– Oui, ai-je répondu. Noctran : trente comprimés. Tout le flacon.

Puis j'ai ajouté, d'un ton raide de maîtresse d'école :

– Ce type était là où vous êtes.

La psy a quitté ma chambre en me fusillant du regard. Sans doute ai-je pensé à cet instant qu'ils envoyaient des psychologues aux suicidés en guise de punition. Comme des démons qui fourchent les damnés. Ils sont là pour nous châtier et nous torturer. Voilà à quoi servent les psychologues au réveil, dans les hôpitaux. Je me suis demandé si j'avais vu l'homme de la manière que rapporte Edith Wharton : s'il persistait à rester dans les lisières de mon regard. Non. Il était là, bien calé au centre de mon champ de vision, parfaitement distinct, aussi présent qu'une perche à perfusion ou qu'une table roulante.

Je me suis replongée dans le livre. McIntyre, Sarah Coughlan. Son fiancé. La chienne Keyna. Je sentais presque la tiédeur de leurs soirées australes. Et il me suffirait d'y penser très fort pour que les

parfums d'eucalyptus et de macadamia remplacent les odeurs fades de la clinique.

> Sarah Coughlan imagina la scène. Si jamais McIntyre arrivait, que se passerait-il ? Et la vieille Dowsabel ? Au loin, le bruit d'un moteur transperça le silence du soir. Sarah regarda fixement, au bout du chemin, par-delà les troncs des gommiers spectres.

La psy est revenue. Avec sa tablette à pince sur laquelle une feuille verte se soulevait dans l'air qu'elle fendait en avançant. Elle était escortée de quelques soignantes qui l'entouraient telle une garde. Elle avait un regard mauvais, pareil à ceux qui viennent de perdre une belle somme au jeu. Elle dit, de cette voix blanche de mauvaise foi :

– Oui, vous aviez raison, il y avait bien un homme. Les visites sont déconseillées dans votre état…

J'avais commencé à croire que j'avais imaginé cette visite. C'est tout l'art de ce personnel médical de vous faire croire qu'ils ont tout le temps raison, et vous systématiquement tort. Pourtant, elle chercha à masquer un peu son obstination précédente en faisant comme si c'était moi qui avais organisé la venue de cet homme dans ma chambre. Les psys essaient souvent de vous transformer en coupables. Et font avec une certaine nonchalance tout pour que vous les détestiez… Elle se retourna, et s'adressant à l'infirmière qui se tenait à sa gauche :

– Ce Van Dern, il va falloir qu'on le mette dehors un de ces jours. Ça fait un an au moins qu'il s'incruste… Les soins de suite, ce n'est pas un endroit où on passe sa vie entière !

– Le docteur Savary pense que son état justifie…

– Je sais ce que pense le docteur Savary ! coupa brutalement la psychologue. (Puis, se ravisant, elle se tourna vers moi.) Vous comptez recevoir du monde, prochainement ?

Qui pouvais-je bien recevoir ? N'avais-je pas déjà dit au revoir à tout le monde, avant qu'on ne m'amène ici ?

– Juste quelques lièvres de Patagonie, dès que mon état le permettra, ai-je répondu.

Elle m'a regardée en sifflant, comme une bouilloire pleine de vapeur.

VI

Van Dern

J’ai essayé de combler le vide intense qui m’accablait ; j’en étais à un point où je m’étonnais de ne pas chuter sans fin dans un néant tout autant physique que mental. J’étais surprise de constater que le lit, le matelas pneumatique spécial chargé de supporter mes membres épuisés, les draps et le reste, que toutes ces choses matérielles parvenaient encore à me garder dans le monde ordinaire, à la manière de harnais. J’ai essayé de penser. Je n’avais rien en réserve. J’ai posé des questions sur ce Valmondois. Sur cet endroit où le hasard m’avait précipitée. Un village d’Île-de-France, au nord de Paris. Un village endormi, sans aucun doute, comme j’en avais traversé ces soirées de début de week-end lorsque les citadins filent vers la campagne ou les plages de la Manche. J’avais du mal à m’y attarder. Je pensais à ce qu’avait dit l’homme. Je n’arrivais pas à me rappeler exactement sa phrase. Mais le sens… le sens terrible qu’elle contenait me brûlait. En même temps, mes pensées revenaient sans cesse sur Owena Creek et le Pays d’Arrière. Comme si ce lieu et ses habitants étaient fixés à un ressort, ou à une sorte d’élastique de jokari qui les ramenait vers moi.

Je consigne ce moment sur mon minuscule écran pour m'en souvenir plus tard : Van Dern. C'est le nom de l'homme. Et depuis hier, je joue au chat et à la souris avec ce Van Dern. Le seul fait que la psychologue ne l'aime pas me le rendrait plutôt sympathique. Mais évidemment, l'essentiel était ailleurs. Cet homme avait prononcé une phrase qui changeait le monde, puis il avait disparu. Que cherchait-il ? Qui était-il ? J'ai décidé de mener ma petite enquête, sans avoir l'air de rien. Je suis sortie de ma chambre. On me laissait aller et venir. Je me suis aperçue que je n'avais aucune difficulté à me déplacer, si ce n'est cet étourdissement qui me tombait dessus au bout de quelques minutes. Il brouillait ma vue et me faisait chanceler. J'essayais de le cacher, parce que je craignais qu'ils ne me forcent à garder la chambre. Avant de me lancer dans la traversée de longs couloirs, ou de parcourir la grande salle commune, je me concentrais. Et tout allait bien. Depuis hier, j'ai beaucoup avancé. Je connais la topographie de la clinique. En tout cas ses grandes lignes. Il y a ces deux jardins d'hiver, qu'ils ont baptisés de noms exotiques : la Palmeraie et l'Oasis. Des espaces clos et sécurisés, où des malades sommeillent dans des fauteuils, ensevelis sous des couvertures. On dirait des passagers d'une croisière immobile, endormis sur le pont d'un vaisseau fantôme. Il y a ce qu'ils appellent « le restaurant », où les patients mobiles et autonomes peuvent déjeuner et dîner à des tables de six, sous une lumière atténuée. On a baptisé cet endroit « la Treille », et il est décoré d'une vigne factice et de croisillons de bois clair. Il y a l'aile des bureaux, où se regroupent les médecins et la psychologue. Et puis l'aile administrative, à proximité du hall. De là, on aperçoit le dehors. La vie ordinaire. Les passants, les voitures. Des cyclistes. Au loin, j'ai vu courir un groupe d'enfants avec leurs sacs américains sur le dos. Il doit y avoir un collège ou une école dans le quartier de la clinique. Et puis de l'autre côté du bâtiment, le « vrai »

jardin. Un parc en miniature, avec ses allées tracées au cordeau, ses buissons d'épineux et de buis, qui dégagent des odeurs de sous-bois. Il y a un kiosque de bois peint en blanc, avec son chapiteau découpé, comme on en voyait à la Belle Époque.

Derrière commencent les parties techniques. Des camionnettes de blanchisserie et des véhicules de fournisseurs y stationnent souvent. On y charge et décharge des marchandises. Nous sommes comme des habitants d'une île qu'il faut ravitailler.

En déambulant ainsi au hasard, j'espérais rencontrer Van Dern. Je ne l'ai vu nulle part. Je me suis dit, tout au long de ces quarante-huit heures de traque, qu'il avait réussi à m'échapper. Peut-être qu'il me voyait le chercher, embusqué dans un coin d'ombre. Ou peut-être qu'il tournait dans Belmont, exactement à la même allure que moi, et que nous restions opposés comme les deux pôles, équidistants à jamais. Les heures passaient et je cherchais obstinément une silhouette que je n'avais que vaguement aperçue. J'essayais de la faire coïncider avec les formes humaines affaissées et fuyantes qui glissaient dans les couloirs ou l'ombre des jardins. Tôt ou tard, me suis-je amusée, je vais tomber sur cette silhouette, auréolée de lumière solaire : ce ne sera pas Van Dern, ce sera ce revenant qu'Henry James a refusé de décrire, le maintenant à demi dans l'incertitude du rêve. Quelque chose comme cette livide miss Jessel, cette noyée pleine de vase et ruisselante d'eau croupie.

J'ai fini par poser la question aux soignants. J'ai essayé de le décrire, sans avoir l'air d'y attacher une importance personnelle. Comme si j'avais une sorte de question pratique à évoquer avec lui. En quelques questions, posées à trois ou quatre filles, j'ai réussi à en savoir un peu plus sur l'homme que je cherchais.

« Oh, Van Dern… m'a-t-on répondu. Il va et vient. Il sort souvent. Le docteur Savary ne veut pas le laisser tout à fait partir. Et lui-même,

on dirait bien qu'il se plaît ici. La vie dehors ne l'attire pas plus que ça. Sauf depuis quelques semaines ; il s'attarde à l'extérieur. Sa mutuelle paie sa chambre. Il s'en fiche… Vous savez qu'il était policier ? Vous l'avez encore vu dans votre chambre ? » L'aide-soignante qui me posait cette question avait eu un sourire rentré, et son ton ironique m'a fait comprendre qu'elle était une de celles qui avaient assisté à l'entrevue avec la psychologue. Comme cette dernière, elle me prenait pour une droguée ou une folle. J'ai décidé de le chercher seule, en dehors de leurs regards et de leurs moqueries.

Je dois être franche : j'étais bien dans cette sorte d'oubli. Au fond, j'étais comme morte, personne ne se souvenait de moi et de mon malheur. Les drogues dont ils me saturaient l'organisme estompaient ma douleur. Pire, j'en avais presque oublié la cause. À certaines heures toutefois, toujours les mêmes, en toute fin d'après-midi et aux instants creux de la nuit, l'effet devait s'atténuer et les souvenirs remontaient. Mais leur définition devenait chaque jour un peu moins subtile. Certains épisodes se confondaient avec mes rêves ; ainsi je remplaçais parfois la succession d'écluses, cet endroit où ma vie avait basculé, par un paysage canadien ou austral, fait de chutes d'eau et de vastes étendues lacustres. Je substituais au panorama nivernais des vues des chutes du Niagara ou de l'embouchure du fleuve Flinders. Des vues approximatives puisque, n'y ayant jamais mis les pieds, je n'en connaissais que des images. Je modifiais aussi la topographie de cette maison où j'errais souvent en rêve. Parfois, il s'agissait d'une chaumière, rustique et stylisée, proche de celle du film où Walt Disney fait vivre Blanche-Neige en compagnie des nains. D'autres fois, la maison était blanche et lumineuse, même si ses intérieurs restaient sombres : c'était une maison du sud des États-Unis, le cœur même d'une plantation. Et, dans le lointain, les échos

d'une fête et des notes de musique flottaient dans l'air nocturne. Toutes ces images avaient la douceur des rêves. Elles possédaient la parfaite tonalité, néanmoins, des choses vues. C'était, ai-je appris plus tard, le lot des psychotropes que de fusionner ainsi les paysages mentaux. Un après-midi, je fus pourtant interrompue dans mes rêveries par la visite d'une collègue de la Maison de la radio. Je me suis sentie, l'espace d'une seconde, coupable de ne pas avoir prévenu la psy que *j'avais de la visite*.

J'eus d'abord un peu de peine à la remettre. Son visage me fit l'effet de sortir d'un passé extrêmement lointain. Voilà quelqu'un que j'avais vu chaque jour de la semaine, pendant plus de sept années, et ce visage me semblait aussi peu familier que celui d'une inconnue vue fugitivement à la télévision ou au cours d'un trajet en métro. Il s'agissait d'une jeune rédactrice, d'origine marocaine, pleine de vie. Des bribes de notre passé commun remontaient vers la surface en grosses bulles compactes. Je me souvenais de sa détermination, une force de combattante, aussi acharnée à réussir dans sa carrière qu'à entourer ceux qu'elle fréquentait d'une gentillesse absolue. Invitation à déjeuner, proposition de remplacement au pied levé un soir de cafard, ou simplement un frôlement sur le dos d'une main pour signifier l'accompagnement et la bienveillance : son registre social semblait plus généreux que la moyenne. Elle faisait partie de celles qui avaient compté dans ma vie récente. Pourtant, sa présence m'était désormais indifférente. Nadia était venue jusqu'à Valmondois. Elle avait apporté un Thermos de thé et des pâtisseries fondantes. Elle avait aussi sélectionné des revues et des journaux qui viendraient combler les gouffres de mes journées perdues. Elle semblait consternée et terriblement confuse, autant me semblait-il que si elle avait été à l'origine même de mes malheurs. Je croisai son regard, triste et doux, plein de compassion et de chagrin retenu. Selon l'usage

établi bien plus tôt, alors que je travaillais avec elle et les autres, elle ne fit aucune allusion au « drame ». Franck n'aurait jamais existé, qu'elle n'eût pas été plus évasive et ambiguë. Tout n'était que sous-entendus. Mais mes pensées étaient ailleurs. Je l'écoutais à peine. Je pensais à ce Van Dern, qui se cachait quelque part dans la clinique Belmont, dont le nom résonnait dans ma tête comme la grosse cloche d'un carillon. Non, il ne fallait pas mourir. Ni me caler dans l'oubli et l'assoupissement progressif des calmants. Ma nouvelle vie était là, dans ce nom étrange, empli de mystère flamand, qui m'évoquait tout à la fois les plages d'hiver, la couque au sucre candi et un tableau de Brueghel. Van Dern ! Van Dern.

VII

Noms de famille et noms de rues

Après le déjeuner, j'ai traîné dans les jardins, l'esprit vague. Finalement, je me suis dirigée vers le kiosque, sous lequel un homme était assis et fumait. J'avais envie soudainement de sentir une autre odeur que celle de ma chambre, une odeur d'iode, de savon et d'urine. Une odeur qui ne changeait jamais, qui ne baissait ni ne montait d'intensité. Toujours la même, dans le même dosage. Iode, savon, urine. Maintenant, j'avais envie de sentir l'odeur du tabac, une odeur… vivante. De loin, l'homme n'évoquait rien. Sa silhouette assise ne rappelait pas celle de l'homme qui était entré dans ma chambre. Pourtant, spontanément, je fus sûre qu'il s'agissait de lui. Sous le kiosque, deux bancs se faisaient face. Des bancs de square, assez longs pour accueillir trois ou quatre personnes chacun. Sans réfléchir, je me suis assise à côté de l'homme. Pas en face. À côté. Je ne le voyais que du coin de l'œil, et il fallait que je tourne légèrement le visage pour discerner les détails. Indiscutablement, c'était bien celui qui était entré dans ma chambre et avait dit ces mots, avant-hier. L'approcher ainsi, dans la lumière grise de l'après-midi, sous ces nuages qui atténuaient la luminosité du ciel, le rendait soudain bien moins mystérieux que dans mon souvenir. Il portait le même complet

mais le Dumbo avait disparu. Soudain, la mémoire me manquait. J'avais sans cesse ce nom en tête et voilà qu'il s'échappait. Toutes ces saletés de Séresta et de miansérine. Comment avait dit la psychologue ? Vanberg ? Van Praag ? Un nom comme ça, juif ou flamand. Ou allemand. J'aurais voulu pouvoir regarder dans mon ordinateur pour retrouver son nom. Je m'étais assise à un bout du banc. Lui presque au milieu et nous étions finalement tout proches l'un de l'autre. Il continuait à fumer. Je n'osais pas le dévisager. Je ne savais pas comment commencer. Je n'étais plus aussi certaine qu'il s'agissait du même homme. Je n'étais décidément plus morte du tout pour que les conventions sociales reviennent aussi vite et cherchent à s'imposer. Voilà un homme qui était entré dans ma chambre pour me dire des choses terribles, et j'hésitais à le questionner plus avant ? Non. J'allais le faire parler. Il suffisait d'un instant, que je prenne mon souffle, et il allait avoir à s'expliquer. J'ai senti une noria de larmes envahir mes orbites et couler sur mes joues. L'homme a rompu le silence :

– Mais vous pleurez ? J'avais pensé vous annoncer une plutôt bonne nouvelle.

Je ne pus rien répondre. Ma gorge tenait toute parole coincée dans une fiole de muscles serrés et de salive compressée. L'homme se remit à tirer sur sa cigarette. D'une voix rauque de tuberculeuse, je réussis à dire :

– Qui êtes-vous ?

– Dumbo, mais là, je suis en civil.

Ma gorge se libéra d'un coup, lubrifiée par la colère.

– C'est malin ! lançai-je d'un ton vipérin et acide.

– Vous croyez que le Noctran, c'est plus malin ?

– Qui vous a dit pour le Noctran ? Comment savez-vous…

– Ces filles de salle sont plus bavardes que des ambulants de foire. Quand on est là depuis longtemps, elles vous font confiance et racontent à peu près n'importe quoi sur n'importe qui. Moi je suis là depuis longtemps et je sais faire parler les gens. Même ceux qui ne bavardent pas comme des ambulants. Je sais pour le Noctran et je sais pourquoi vous vous en êtes servie…

Je répétai :

– Qui êtes-vous ?

– Van Dern. Jean-Paul Van Dern. Je suis là comme vous.

– Comme moi ?

– Oui. Pas pour les mêmes raisons, quoique… Je suis un patient. Un patient qui commence à perdre patience. Je suis à Belmont depuis onze mois !

– Qu'est-ce que vous…

– On reparlera de tout ça. Demain. Ici. Voilà l'équipe de madame Dum-Dum qui vous cherche… Vous avez dû rater un soin ou une piqûre.

En effet, la psychologue et une soignante marchaient vers le kiosque. La première manipulant toujours sa planchette à la feuille verte. Elles avaient l'air décidées à me faire réintégrer la chambre iodée.

– Venez un peu plus tôt, demain !

– Je n'ai pas l'heure, je n'ai pas de montre.

Je sentis dans ma voix une sorte de panique.

– Sur votre petit ordinateur, il doit y avoir une horloge, non ?

– Je ne sais pas la régler. Il y a un bug. Elle revient toujours à la même date…

– Alors venez tout de suite après le repas du midi. Je serai là.

Je lui ai tendu la main. J'ai dit :

– Alice. Alice Hoffman…

Il a juste incliné la tête, comme font les hommes distingués, dans les films d'époque. J'ai compris qu'il connaissait déjà mon nom, et sans doute des tas d'autres choses sur moi. J'ai marché tranquillement vers ma chambre, l'air détaché, essayant d'avancer un tout petit peu plus vite que « madame Dum-Dum ». Ce type avait un côté plutôt marrant, au fond.

Comment rester calme avec ce qu'il avait à me raconter ? J'allais être bien trop agitée pour dormir, cette nuit. Même les parfums d'Owena Creek eurent plus de mal que d'habitude à pénétrer ma chambre.

Finn McIntyre conduisait, l'air absent. Ses pensées se bousculaient et se succédaient, sans relâche. Elles lui firent l'impression de bulles de savon, qui s'élèvent et éclatent, à peine formées.

Il pensait à Mason, et sans cesse cette pensée revenait. Que faisait Mason avec ce type de Magnetic Falls ? Plusieurs nuits de suite, McIntyre avait aperçu son fils quitter le domaine avec ce Tallavis. Il s'était renseigné. Et ce qu'on lui avait rapporté de Tallavis l'inquiétait. C'était un type qui avait vécu à Perth. À demi-mot, McIntyre avait compris que ça n'avait pas été dans le meilleur des mondes. Il n'osait pas questionner directement son fils. Le temps où ils parcouraient la piste, dans leurs pantalons de toile bise et leur identique chemise à carreau, où Mason l'appelait « p'pa » en fouettant l'air de sa baguette, était bien loin.

McIntyre gara péniblement son lourd véhicule tout-terrain. Il sauta sur la chaussée. Son dos lui faisait mal. Il essaya de retrouver un peu d'assurance dans ses premiers pas et

marcha vers le magasin dans lequel Tallavis donnait un coup de main le vendredi et le samedi.

Le soir est venu. La nuit de Belmont m'entourait et de nouveau je ne pensais qu'à Van Dern. Comment avais-je pu oublier son nom, cet après-midi, ne fût-ce qu'un instant ?

La solitude absolue dans laquelle je m'étais retranchée m'apparut. Ma chambre m'était odieuse. Il fallait que je me sorte de là. Que je m'éloigne de ma perche à perfusion et du mur qui faisait face à mon lit. La perspective du restaurant, cet endroit incertain où j'avais aperçu des résidents partager des repas à ces tables de six couverts, me sembla soudain délicieuse. Je me glissai hors de ma chambre. Une aide-soignante m'intercepta aussitôt, comme on le fait parfois pour des vieillards chancelants dont on craint la chute ou la fugue. J'annonçai, d'un ton presque triomphal, que je souhaitais dîner à la Treille. La fille m'a regardée, surprise, et un sourire s'est dessiné sur son visage. Comme si je lui tirais une sacrée épine du pied.

– Mais oui, fit-elle. C'est une bonne idée ! Venez ! Je vous accompagne.

Elle craignait sans doute que je ne fasse une chute, ou que je ne cherche à me glisser dehors. Tout en m'accompagnant, elle détailla le menu du soir, d'une voix gaie parfaitement travaillée :

– Vous avez de la chance ! Il y a du veau aux olives et des macaronis au gratin. Et du flan à la pistache…

J'acquiesçai. Oui, décidément, la soirée était au beau fixe.

Je l'ai retrouvé là où il m'avait laissée la veille. Je me souviens tellement de ce moment. Il régnait dans le jardin une sorte de clair-obscur, ces nuances particulières qu'on rencontre en hiver, lorsque le soleil parvient à percer les gros nuages. Je l'ai rejoint dans cette ambiance tout en contrastes. Arrivée à quelques mètres du kiosque,

j'ai lancé un bonjour incertain, timide et étouffé. Il a répondu bonjour en désignant le banc, face à lui. Je me suis assise, sans le quitter des yeux. Il était exactement comme la veille. Ce même complet de laine grise, de ce gris de tablier d'épicier. Je me suis demandé s'il était resté là depuis l'après-midi précédent. Il semblait posséder un statut particulier à la clinique Belmont. Peut-être n'était-il pas astreint comme nous aux repas et aux pilules ? Je continuais à le regarder. Son visage était d'une neutralité de magistrat. Si lisse et si neutre qu'on aurait pu l'affubler de toutes les émotions : toutes se seraient installées sans heurt sur ces traits impassibles. Il se mit à parler.

– Vous savez que dans plusieurs rues de Paris, certains noms de famille ont presque complètement disparu ? Prenez Rousseau, Mathieu ou Chevalier, trois noms parmi les trente plus répandus en France : eh bien j'ai essayé des prises aléatoires sur certains axes… les Gobelins, le cours de Vincennes, la rue Vavin, le début du boulevard Richard-Lenoir : pas un seul de ces noms dans les Pages Blanches. Pas mieux sur les interphones ou les boîtes à lettres… J'ai essayé, toujours de manière aléatoire, en pointant à l'aveugle mon stylo sur un plan de Paris, avec d'autres noms de famille très communs : David, Boyer et Lambert. J'ai fait quelques rues au hasard, autour de l'Opéra et sur le boulevard Magenta : même résultat. Certains diront que c'est à cause des noms étrangers, vous avez entendu parler de ça… Toutes ces sottises sur le remplacement. J'ai essayé avec des noms d'origine étrangère très répandus : Sanchez, Nguyen, Abdellah, Garcia, Muller, Lévy. Certaines rues n'en comptent quasiment plus. Il y a comme un effacement… Par contre, j'ai noté l'apparition de sobriquets tout à fait insolites : Picalud, Brimouce, Caufrette ou Grumelou. Vous avez déjà vu des noms comme ça ? Les sonnettes des interphones en sont emplies !

– Vous vous livrez à des enquêtes plutôt curieuses.

– Ces informations finissent un jour par être utiles. Je garde des notes sur tout ça. J'ai du temps pour moi.

– On risque de vous embêter pour détention illégale de statistiques ethniques, vous savez ?

– Caufrette ? Grumelou ? J'ai aussi quelques Grattepompon et un ou deux Mamoutte… Vous trouvez que ça fait ethnique ?

– On pourrait vous croire farfelu…

– Je ne le suis pas tant que ça. J'ai du temps, je l'emploie. J'ai une certaine efficacité. Je réfléchis. Je ne suis pas une sorte de spirite qui retrouve des chiens égarés en faisant tourner une bague accrochée à un fil de soie. J'ai mes méthodes.

– Vraiment ?

– Savez-vous dans quel arrondissement de Paris on trouve le plus de fausses déclarations sur la superficie des logements ? Ou d'appartements qui ne sont tout simplement pas déclarés ? Savez-vous combien de rues en sens interdit donnent dans d'autres rues elles-mêmes en sens unique ? Pourquoi il n'y a pas de numéros pairs dans les rues qui recouvrent l'ancien cimetière des Errancis ? Vous pouvez m'expliquer pourquoi certaines zones, certaines rues, à travers les siècles, restent mauvaises, presque maléfiques ? Que des événements sinistres s'y attachent comme des mouettes aux sillons d'une charrue ?

– Non.

Je ne voyais pas où il voulait en venir avec toutes ses fantaisies. Je commençais à m'agiter. Ce n'était pas de ça que nous devions parler. De la surface des appartements parisiens ? Des statistiques ? De noms qui s'évaporent ? Van Dern avait saisi mon impatience. Mais il voulait maintenir sa cadence. Je n'osais pas prendre le risque de le braquer. C'était lui qui fixait le rythme, et qui menait le jeu. Il reprit :

– Moi, oui. Je sais tout ça. Je sais la réputation des mauvaises rues de Paris : la rue de Bièvre, où s'était caché Dante alors qu'il était poursuivi, prétendit-il, par deux fantômes depuis la Seine. La rue d'Auteuil, où sont morts de façon violente tant de gens à travers les siècles. La Chaussée-d'Antin, à jamais pleine de miasmes et de pestes…

– Quel rapport tout cela a-t-il avec… mon fils ? tentai-je prudemment de le couper.

– Ça peut en avoir quand on mène des enquêtes sur les personnes disparues. Ou les gens en fuite et qui essaient d'échapper aux recherches. Qui irait chercher quelqu'un dans la chambre d'un appartement qui n'apparaît sur aucun relevé ? Ou dans des logements qui n'existent pas d'un point de vue juridique ? Ça peut avoir son intérêt aussi quand on traque un dingue qui tue des gens en se fiant à des codes ou des repères qu'il est seul à connaître, par exemple en choisissant des victimes habitant des rues qui lui semblent marquées par une sorte de destin. Mais ceci a certainement plus de rapport avec ce qui nous intéresse : savez-vous que dans, quatre-vingt-dix-neuf pour cent des cas, les adolescents fugueurs prennent instinctivement la direction de l'ouest ? Que ce soit au cœur des forêts ou dans la nuit la plus noire, ils filent vers l'ouest. Je sais aussi pas mal de choses sur les manières de changer son identité ou de modifier son apparence physique. Je sais beaucoup de choses qui servent à s'évaporer dans la nature… Psshht !

– Vous m'impressionnez.

– Ne riez pas… Quelle est, selon vous, la partie du visage que l'on remarque le plus et qui sert à composer les meilleurs portraits-robots ?

– Les yeux ?

– Tout le monde dit « les yeux ». C'est la bouche. On regarde la bouche, surtout celle des gens avec qui l'on a parlé de chose plus ou moins intimes. Et l'on n'oublie pas ses détails. Les yeux, ce sont tous les mêmes, ou presque… Sauf pour quelques-uns. Vous, par exemple, vous avez une sorte d'angiome stellaire sur la paupière gauche. On ne le voit que lorsque vous fermez les yeux, quand vous dormez, ou comme maintenant, quand vous marquez votre exaspération… Je l'ai vu deux ou trois fois depuis votre arrivée dans le kiosque. Il est parfaitement dessiné : une vraie étoile de Noël. Et vous avez exactement le même sur le dos de votre main, un peu plus sombre.

– Oui, une marque de naissance. J'ignorais qu'elle se remarquait autant… Tournez-vous et dites-moi comment est ma bouche !

L'homme se détourna, fixa son regard sur le plafond du kiosque et se mit à réciter, comme s'il voyait très distinctement ce qu'il évoquait :

– Fine, sans pulpe. Très pâle, au point que sa couleur se confond avec celle de la peau de votre visage. Mais venons-en aux détails. Vous avez une double ridelle bien marquée sur la lèvre supérieure, à gauche, juste sous l'aile du nez, qui se renforcera avec l'âge. Et une sorte de cicatrice en « u », entre votre menton et vos lèvres, de la taille d'un demi-bouton de chemise.

– Remarquable. Je n'en savais pas autant sur ma propre bouche…

– Parlons sérieusement. J'ai étudié la plupart des disparitions non élucidées de ces trente dernières années en Europe. Oh, le plus souvent de loin. Sur fiches. Presque jamais sur le terrain. Je ne me suis pas approché souvent des faits ni des lieux. À part une ou deux affaires sur lesquelles j'ai personnellement travaillé. J'ai compilé les points de convergence, les croisements. Les facteurs communs. La disparue de Schaerbeek, celle de Saint-Paulin. La petite Nina, le petit Billy Ter-Hoss, les trois couples de Dôle évaporés sur l'autoroute, à

quelques semaines d'intervalle… Les noyés de Budapest… L'étudiant de Vandœuvre qu'on a vu pour la dernière fois dans un tram en habit de prestidigitateur… Ça ne s'invente pas ! Cette fois, je suis prêt à faire du terrain. Je suis prêt à prendre la piste. Croyez-moi, je ne suis pas aussi « farfelu » que je peux en avoir l'air. Vous savez pourquoi j'ai du temps ?

– Vous êtes propriétaire de trois ou quatre studios dans le Marais et vous louez à prix d'or à des gens qui n'ont pas les moyens d'acheter ! Peut-être même que vous louez à des gens avec des noms bizarres ?

– Non.

– Alors vous avez gagné une belle somme dans un casino ou au PMU et vous la faites travailler à votre place.

– Non plus. Je suis en réparation ici. Comme vous, et depuis plus longtemps. Depuis onze mois, je vous l'ai dit. Voyez-vous, je suis officier de police et j'ai failli mourir. Comme vous.

– Je ne comprends pas…

– J'ai été blessé. Très gravement blessé. Regardez. (L'homme courba un peu le cou et désigna une cicatrice rouge vif, quelques centimètres sous l'oreille.) Une balle de très gros calibre est entrée par là. Elle a fait son chemin entre la carotide interne et le système vertébral. On m'a parlé du polygone de Willis, un ensemble organique complexe situé à quelques millimètres de la trajectoire de la balle, je suis passé tout près de… Voilà. J'ai été plongé dans un coma artificiel, pendant plusieurs jours. Je suis passé tout près, comme vous.

– Désolée.

– Je suis vivant. Je m'occupe. J'ai essayé de m'intéresser à des choses…

– Comment se fait-il qu'un flic soit dans une clinique ordinaire ? Je ne sais pas, moi, il y a bien des hôpitaux spéciaux pour la police, non ? Il me semble avoir vu dans Paris une sorte de « maison de santé des gardiens de la paix », ou quelque chose comme ça ?

– Oui. Vous avez bien vu. Ce machin existe. Officiellement, il ne s'appelle plus comme ça, mais il existe. Sauf qu'il y a trente places ! J'y suis passé. J'ai été transféré là-bas après la chirurgie. J'y suis resté une quinzaine de jours. Et on m'a amené ici.

– Et depuis, vous vous concentrez sur l'évaporation des David et des Nguyen sur les boîtes à lettres… (Je décidai d'accélérer les choses, malgré l'angoisse qui comprimait ma gorge. J'ai lancé, comme on annonce un gain dans un loto rural, d'une voix faussée par l'émotion) Pourquoi m'avez-vous vous dit cette chose… cette chose dans ma chambre.

– Sur votre… À propos de Franck ?

Mon pouls s'était accéléré. Une sorte de chaleur insupportable me plombait le front. Il se décidait à parler, et moi, je sentais que j'allais me sentir mal. Il fallait absolument que j'aie la force de tenir encore. La force d'écouter jusqu'au bout ce qu'il allait dire. Van Dern poursuivit :

– Je me suis renseigné. J'ai profité de votre arrivée ici pour me dégourdir un peu, comme on dit. Je ne suis entouré depuis onze mois que de personnes séniles, de gens en fin de vie, sans souvenirs, sans mémoire, qui attendent l'heure du goûter ou la séance collective de télévision avant le repas du soir. J'en avais marre de participer à des animations dans la grande salle, de jouer au Scrabble en grignotant des sablés au beurre. J'ai saisi l'occasion. J'ai travaillé sur votre histoire. Votre accident. J'ai lu les notes que l'on a prises sur vous depuis votre réveil. Je traîne pas mal aux heures où ils visitent et laissent leur bureau ouvert. J'ai l'habitude de fouiller…

– Vous fouillez ? Vous avez fouillé dans ma vie ?

– Oh, juste dans ce que vous en avez dit à l'équipe médicale. Si vous saviez à quel point je m'emmerde ici. Enfin, si vous voulez… J'ai fouillé, oui. L'inondation, la vague de boue. Ce que vous avez raconté sur les derniers instants avec votre fils. J'ai analysé les recherches et j'ai les noms des victimes qui ont été retrouvées. Et j'en suis arrivé à ce que je vous ai dit l'autre fois…

– Mon fils est mort ! Franck est mort ! J'ai vu les eaux, j'ai vu cette montagne de boue et de bois arriver sur nous, j'ai vu Franck se noyer… Mon Dieu, qu'est-ce que vous me racontez !

– L'avez-vous vu effectivement se noyer ? L'avez-vous vu dans l'eau avec vous ?

– Bon sang, j'étais aux premières loges ! Je vous dis que j'étais dans le canal quand cette putain de vague nous est tombée dessus. J'ai essayé de nager, j'ai bu la tasse, j'ai pataugé là-dedans avec mes habits qui pesaient une tonne. J'ai vu des corps tourbillonner autour de moi dans la mousse et l'eau verte.

– Est-ce qu'on a retrouvé le corps de votre fils ? Non.

– C'était… glacé !

– Écoutez… On a retrouvé des corps. Les jeunes mariés. On a interrogé des témoins. Le photographe. Plus bas, un couple de cyclistes. Le fils des éclusiers, qui tenait les vannes ce jour-là. Un vieux pêcheur s'est présenté spontanément pour déposer. Mais on n'a rien qui concerne Franck.

– Je sais tout ça ! J'ai passé quatre semaines à attendre, à téléphoner chaque matin à vos collègues et à harceler les gendarmes de la brigade de recherche. Vous êtes flic ? Alors vous avez entendu parler de l'article 88 !

– Je… Calmez-vous. Je connais l'article 88. Mais il faut vous calmer. Oui, on établit « une déclaration judiciaire de décès lorsque le

décès est certain ou que la disparition a eu lieu dans des circonstances de nature à mettre la vie d'une personne en danger mais que le corps n'a pu être retrouvé ». C'est ce que dit l'article 88. Mais l'article 88 ne s'applique pas, ne s'applique jamais lorsqu'il y a suspicion d'enlèvement d'un mineur. Dans ce cas-là, très précisément, il n'y a pas de présomption de décès.

– Enlèvement ! Qu'est-ce que vous me racontez là ?

– Eh bien je vais vous le dire si vous vous calmez un peu. C'est important pour vous, je comprends, je comprends tout à fait…

J'avais envie de l'empoigner par le col, juste au-dessous de sa sinistre cicatrice rouge sous son polygone de Willis, et de le secouer comme on bat un matelas de laine pour en répartir la bourre. Une bouffée de vertige m'a aspirée et j'ai senti une sorte de grand froid dans les jambes. Un voile noir est tombé sur moi, sans que je perde vraiment connaissance. Je l'entendais parler. Il m'a légèrement déplacée sur le banc, pour étendre un peu mieux mes jambes et me donner plus d'air à respirer. J'ai ouvert les yeux. Il était penaud, tortillant les doigts de ses deux mains dans une sorte de chiffonnage inconscient.

J'ai demandé :

– Donnez-moi quelque chose à boire. Là… (J'ai désigné à l'autre bout du kiosque le distributeur de boissons.) Un truc sucré, apportez-moi un Coca, s'il vous plaît.

Van Dern s'est dirigé à grandes enjambées sous le chapiteau de planches peintes en blanc. Je l'ai vu fouiller ses poches à la recherche de monnaie et je l'ai vu hésiter en effleurant les grandes touches de la machine. Il est revenu. Il m'a tendu le Coca dont il a fait claquer la capsule. De la mousse brunâtre a fui sur ses doigts.

J'ai bu. Trop vite. Le hoquet m'a repoussée en arrière. Il attendait, debout devant le banc. Son air amusé et farfelu avait totalement

disparu. Il avait plissé les yeux. Il regardait et analysait ce qu'il voyait. Oui, ce type était bien un flic. J'en fus sûre à cet instant. Et je devais écouter jusqu'au bout ce qu'il avait commencé à raconter. Même le pire. J'avais déjà affronté le pire. Il pouvait revenir. Maintenant je savais dans quel ordre prendre le Noctran et les autres molécules.

Van Dern a attendu que le hoquet s'estompe, puis disparaisse. Il s'est assis tout à côté de moi. Je sentais sa hanche contre la mienne. Il m'a débarrassée de la canette presque vide et s'est mis à la pétrir dans ses mains. Il regardait devant lui et moi je regardais son profil. J'ai vu que de ce côté-là de lui, il y avait aussi une cicatrice rouge, encore plus vive que celle de son autre profil. J'ai posé mon index sur l'endroit. Sa peau était lisse et chaude. J'ai demandé :

– C'est là que la balle est sortie ?

Il s'est tourné vers moi :

– Oui, j'ai eu une chance pas croyable. Lésion hémorragique intense. Normalement, on se vide en moins d'une minute. Mais je ne suis pas mort. Un brigadier m'a fait une compression. Un geste qu'il avait appris au cours de l'école de police, un stage débile… Une histoire de pansement occlusif et de point de compression. J'ai oublié les détails. Mais voilà. Je ne suis pas mort. Je ne suis pas cloué sur une chaise roulante à manger des compotes à la paille. Ni à déménager complètement de la boussole. Je ne suis pas définitivement parti au pays des cagouleux, comme disait mon grand-père quand il parlait des dingues…

– Je m'en fous ! Je me fous de votre pansement à la con et de votre grand-père. Qu'est-ce que c'est que cette histoire d'enlèvement ?

– J'ai eu un témoignage. Je suis là depuis presque un an, mais ça fait quelques mois qu'on me laisse sortir les week-ends, à ma demande. Et depuis votre arrivée, j'ai usé de cette liberté un peu plus qu'avant. J'ai noté les détails de votre histoire. J'ai cherché à piocher

des éléments que vous avez confiés aux médecins ou aux filles des chambres. J'avais un projet… J'ai été là-bas. Aux seize écluses. Deux fois. J'ai posé des questions. Je me suis baladé sur la scène en question. On a vu une femme, qui traînait dans le coin. Le matin, puis un peu plus tard, dans la demi-heure qui a suivi l'orage. À moins de deux cents mètres de l'endroit où la vague vous a saisis… Une femme qui a suffisamment retenu l'attention pour commencer à avoir des allures de suspecte. On a eu quelques détails. Une veste courte. Un tatouage… On a fait des recherches, des appels à témoins. Elle ne s'est pas signalée. Elle ne s'est pas présentée à la brigade de gendarmerie. J'ai ce témoignage. Il n'est pas au dossier. Il n'est pas public. Les gendarmes doutent qu'il soit exploitable. On ne vous en a pas parlé, ça fait partie du protocole…

– Du protocole ? Qu'est-ce que c'est que ce protocole de merde !

– Arrêtez. Je vais être obligé d'aller encore chercher du Coca et m'en foutre plein les doigts ! Bon sang : écoutez ce que je dis. On a quelque chose. Quelque chose de très mince. De très douteux. Un élément en effet si merdique que le protocole l'a dégagé du dossier. Mais moi j'ai du temps. Peut-être que ce truc ne mènera nulle part. Mais moi, si j'avais cette minuscule lumière, si on me disait que mon gamin n'est peut-être pas… mort… nom de Dieu, si j'apprenais ça, et même si je me disais que c'est peut-être une info de merde, même si le type qui me balançait ça avait des airs de dingo et que je l'avais rencontré dans un endroit où on case justement les déglingués et les dingos en les rangeant par taille et par âge, je me dirais que c'est quand même cent mille fois mieux qu'une balade au Noctran et à je ne sais plus quelles autres saloperies, mademoiselle Hoffman…

Plus tard, dans ma chambre, j'ai regardé attentivement ma bouche dans le miroir de la salle d'eau. Elle était exactement comme l'avait décrite Van Dern. J'ai continué mon examen. Une femme fatiguée.

Jolie, plutôt, mais fatiguée. Épuisée. Des cheveux mi-longs. Séduisante ? Qu'est-ce que ce Van Dern pouvait bien penser de moi ?

VIII

Disparitions inquiétantes

J'étais revenue presque à tâtons dans ma chambre. Les murs recouverts de toile de verre peinte en rose saumon oscillaient autour de moi. Je me serais crue dans ces palais enchantés de foire foraine, où des escaliers truqués et des chausse-trappes vous brinquebalent le long de corridors instables. Je suis passée devant le bureau des infirmières, d'où montaient des voix. Personne ne me remarqua. J'étais sortie et rentrée dans la plus totale indifférence. Une nausée m'envahissait. En même temps, je n'avais envie que d'une chose : m'effondrer sur mon lit, sans détour par les toilettes. Je me suis allongée, me concentrant tout entière sur cette envie foudroyante de vomir qui guettait, entre mon estomac et mon gosier. J'avais en bouche le goût du Coca-Cola, sucré et aigre. Poser mon regard sur un point fixe. Ne plus le quitter. Laisser les pensées s'estomper. Franck. Une femme qui s'éloignait. Qui se glissait en dehors du champ de vision des témoins et des secours. Avec Franck. Le point fixe s'était mis à faire des bonds désordonnés ; j'ai pensé au lièvre de Patagonie. Je me suis endormie sur cette image douce et ce mystère.

À mon réveil, la jeune femme du premier jour, celle que j'avais prise pour une employée de cuisine collective, était à mon chevet,

remettant de l'ordre au pied de mon lit.

– On a changé vos draps… Vous avez vomi. J'ai essayé de vous faire boire un peu.

Les souvenirs cette fois me revenaient, presque normalement. J'ai dit :

– J'ai faim…

– Oui. Le repas ne va pas tarder. Vous voulez retourner manger au restaurant ?

– Non. Surtout pas.

– Alors je vous mettrai un peu de gâteau en plus. Il y a eu un anniversaire cet après-midi, il en reste plein.

Le calme était revenu dans la chambre. Il règne dans ces services une sorte de sérénité curieuse, liée au silence, mais aussi à des choses plus secrètes. C'est pourquoi sans doute les grands malades qui y résident semblent apaisés, et finalement bien plus tranquilles que les bien portants de l'extérieur. Moi-même, ce soir-là, je m'y sentais bien. Presque comme chez moi. Étaient-ce les mots de ce Van Dern ? Avait-on glissé un calmant dans l'eau qu'on me donnait à boire, ou l'avaient-ils dilué dans le goutte-à-goutte qui me perçait le bras ? J'avais envie de me faufiler dans le Pays d'Arrière. J'avais subitement besoin de lire un passage où l'on parlait du Franck de là-bas. Comme pour laisser une toute petite ouverture à l'idée que je pouvais me remettre à penser à *mon* Franck, et à cette piste insensée qu'avait tracée Van Dern.

– Qu'est-ce que c'est ? demanda Sarah Coughlan, la voix rendue anormalement aiguë par la surprise.

Dan fit rouler ses yeux de gauche à droite, à la manière d'un enfant qui vient de réussir une farce.

> Les veines du bois étaient larges et noires, pareilles à des traînées d'encre. Quelque chose remuait à l'intérieur de la boîte. Sarah comprit en la secouant légèrement que ce n'était pas un bijou : l'objet rendait un bruit sourd en cognant les parois de la boîte.
> Franck restait figé, plaqué contre le mur de l'entrée ; il fixait la boîte avec des yeux effarés. Sarah se demanda si parfois, certaines choses ne méritaient pas de rester cachées.

J'ai lu et relu une partie des documents que m'a remis Van Dern. En particulier l'« *Aperçu Statistiques France – Disparitions inquiétantes – Ministère de l'Intérieur* ». J'avais déjà croisé ces documents. Lorsque je compilais ces entrefilets sur les disparitions d'enfants, dont je pensais qu'ils m'aideraient à me sentir moins seule. D'autres mères avaient aussi failli ; elles n'avaient pas su non plus attraper la main de leur enfant juste avant qu'ils sombrent dans le néant.

« *Selon le ministère de l'Intérieur, environ 40 000 personnes ont disparu l'an passé en France. Environ 29 000 ont été retrouvées, mortes ou vivantes. Environ 11 000 disparitions sont restées non élucidées. Ces disparitions sont répertoriées comme inquiétantes par les services de police et de gendarmerie.*

Plus précisément : sur les 10 704 disparitions inquiétantes qui ont été enregistrées, 886 ont concerné des mineurs, dont 711 ont été retrouvés au cours du premier mois de leur disparition. »

Si j'effectuais la soustraction, cela faisait un solde de 175 mineurs qui avaient disparu sans laisser de traces. Et parmi eux, Franck.

Je me suis brutalement souvenu de ce document qu'il me semblait avoir reçu, le matin même où j'avais pris le Noctran et les autres pilules ; je savais ce que ça voulait dire, j'avais fait des recherches là-

dessus et je commençais à bien comprendre leur jargon. Ils appelaient ça un « certificat de vaines recherches ».

L'hypothèse émise par Van Dern rendait caduc leur absurde certificat. Cette fois, s'il disait vrai, les recherches allaient cesser d'être vaines. Je me suis étirée, presque heureuse. Presque détendue. Mais pour l'instant, je n'avais plus qu'une idée en tête : en savoir un peu plus sur ce Tallavis dont le nom sifflait comme une menace.

> Ce jour-là, ce mardi où Finn McIntyre se rendait à Katherine pour rencontrer Powell Tallavis, la pluie n'avait pas cessé de tomber sur Owena Creek et les environs. Un ronflement permanent lui irritait l'oreille. Une sorte d'acouphènes, avait dit un gars qui avait l'air de s'y connaître sur le parking du Noonamah Store. Il décida de prendre une nouvelle dose d'Astrix. Il savait que l'Astrix ne lui faisait quasiment rien. *Pas assez dosé, ce machin…* Le docteur Jayden Avery lui avait prescrit de l'Astrix pour ses artères, pas pour lui enlever des douleurs à l'oreille. McIntyre ne savait pas ce que ça donnait pour les artères, mais pour les douleurs, c'était, comme il disait, *pas pire que de la couenne de rat…* Il en était là de ses pensées quand il vit grossir dans son rétroviseur un véhicule qu'il connaissait. Le Crewman bleu vif de Mason, avec ses feux de route allumés, faisant gicler des gerbes d'eau de chaque côté de sa trajectoire. Il descendait comme lui vers le sud. McIntyre eut le temps de jeter un regard dans l'habitacle. Son fils ne l'avait pas reconnu ; il avait le visage fermé, les dents serrées, comme s'il retenait une colère monstrueuse, prête à jaillir sans la moindre alerte. McIntyre laissa le Crewman disparaître, avalé par la bruine qui l'escortait.

Je me suis réveillée, encore une fois. Ma vie me semblait n'être qu'une succession de réveils et de longues phases de sommeil, ponctuées de rêveries. Dans ces dernières, j'incorporais des bribes de cette histoire que je lisais. Je m'échappais. J'ai dit que je sentais presque les odeurs du Pays d'Arrière. Oui, il suffisait que je me laisse aller, que je laisse un peu retomber mes paupières, et les parfums de terre rouge et de jacaranda se faufilaient dans ma chambre. Parfois, si je me concentrais suffisamment, je pouvais même sentir l'odeur de la tôle des baraquements des McIntyre, chauffée à blanc par le soleil de la journée.

Ces *faux rêves,* comme je me suis mise à les appeler, me firent songer à ces faux souvenirs dont parlait un psy qui avait été l'invité de la semaine, autrefois à la radio. Chaque jour, il avait expliqué à la journaliste qui menait l'émission ce qu'étaient ces « reconstructions » du passé, que les gens victimes d'un traumatisme élaborent en toute bonne foi. Il avait cité l'exemple des souvenirs fabriqués à partir de photographies qu'on a toujours connues, et dont on finit par se persuader qu'on se rappelle exactement le contexte dans lequel elles ont été prises. On se souvient seulement de l'histoire qu'on nous en a racontée et de quelques anecdotes qui s'y rattachent. L'événement lui-même s'est effacé, comme embourbé dans le marc qui stagne tout au fond de nos souvenirs. Ainsi, on croit se rappeler tel anniversaire ou telle fête de famille, parce que des photos en témoignent, mais on serait bien en peine de citer l'ensemble des personnes qui y ont effectivement participé : on ne se « souvient » que de celles qui figurent sur l'image. Les autres, hors champ, ont complètement disparu. Ils peuvent ne jamais avoir été là, ou tout simplement n'avoir jamais existé. Je crois qu'il avait aussi parlé de techniques d'interrogatoires menées dans des laboratoires expérimentaux de psychologie, où les praticiens arrivaient à persuader les sujets qu'ils

avaient commis telle ou telle action. Des actions très innocentes, quoique singulières, par exemple avoir été invité, enfant, lors d'un voyage scolaire, à visiter la volière privée de la reine d'Angleterre à Windsor, mais aussi de plus dérangeantes, comme avoir été le témoin d'un crime ancien. Est-ce que moi-même je pouvais être la victime de ces souvenirs falsifiés ? Est-ce que pour tenter d'estomper la terreur et la douleur déclenchées par la disparition de Franck, j'avais accentué le drame qui s'était abattu sur nous ? Est-ce que j'avais imaginé Franck se noyer ? Est-ce qu'il avait pu échapper à la vague et… *s'effacer ?*

« L'avez-vous vu effectivement se noyer ? L'avez-vous vu dans l'eau avec vous ? » Les propos de Van Dern me revenaient, fulgurants. Terribles, mais porteurs d'une sorte de lumière qui scintillait et faisait légèrement vibrer mes muscles, comme lorsqu'on est traversé par un très faible courant électrique.

Est-ce qu'il avait pu filer avec cette femme dont parlait Van Dern ? Qu'est-ce que cette femme avait fait à mon fils ? Le courant devenait plus fort. J'ai remarqué que mes deux mains frissonnaient, à la manière de celles de ces vieux qui ont la tremblote et ne peuvent plus rien maîtriser. Qu'est-ce que je maîtrisais, moi ? *Bon Dieu : où cette femme pouvait-elle avoir emmené mon fils ?*

– Quand vous êtes venu dans ma chambre, que vous avez… parlé de Franck, que vous avez dit…

– Oui ?

– Vous avez dit un mot, un nom bizarre, que je n'ai pas bien retenu… Quelque chose comme… Rico ?

– Ricault. C'est la source. Le nom du type que les gendarmes ont interrogé dans l'après-midi. René Ricault. C'est lui qui a parlé le premier d'une femme qui traînait dans le coin, qui se serait éloignée juste après le drame. Ricault est un ivrogne. Une loque qui habitait

dans une ancienne dépendance à cinquante mètres de la maison d'éclusier. Sans rire.

– Sans rire, quoi ? dis-je, sans comprendre.

– L'éclusier ! La maison de l'éclusier. Pour un type qui éclusait pas mal… Bon, laissez tomber. Une plaisanterie sans intérêt. Enfin, c'est pour ça que son témoignage n'est pas au dossier. C'est ce que je vous ai dit : les détails du témoignage ne sont pas exploitables. Le témoignage ne vaut rien.

– Pour ça ? Pourquoi ? Sa maison ?

Van Dern me regarda, perplexe :

– Non, l'alcool. Ricault avait plus de deux grammes d'alcool dans les veines. Une dizaine de canettes de bière. On a retrouvé les cartons et les boîtes vides dans sa cuisine. Trois litres de bière… On ne prend plus les dépositions, à ce niveau-là ! Son témoignage ne vaut rien pour la justice. Mais c'est à peu près tout ce que nous avons. J'ai l'habitude de fouiller dans ce genre d'histoires. Et j'ai la certitude que Ricault a vraiment vu quelque chose. Quelque chose d'intéressant. Encore faut-il retrouver Ricault…

– Il n'est plus dans cette maison d'éclusier ?

– Non. Il a été hospitalisé, si j'ai bien compris. Nous devrons le retrouver. C'est une priorité.

Ce « nous » que Van Dern venait d'employer m'a terriblement rassurée. Pour la première fois depuis la… depuis l'orage, quelque chose faisait masse et je pouvais m'y fixer. Pas m'y reposer, pas m'y apaiser, mais je pouvais y accrocher mes doigts et m'agripper. Comme s'il n'était plus question de vide, de Noctran et de tout ça. Le mot « complices » flottait dans ma tête. Il cherchait à s'imposer, et je comprenais que je cherchais à m'en persuader. Van Dern et moi étions en train de devenir des… *complices*. Dans quelle mission exactement, cela j'avais du mal à le dire. Mais je sentais qu'un lien, une sorte de

correspondance qui m'était jusque-là largement inconnue, venait de naître.

J'ai regagné ma chambre. J'ai écrit quelques instants dans mon notebook et j'ai remarqué que les lettres étaient souvent interverties, comme si elles avaient du mal à se mettre dans le bon ordre. J'étais face à une sorte de patagon dyslexique, dans lequel le sens restait lisible mais qui me fit songer à une écriture insolite, issue d'une langue primitive. J'ai persévéré près d'une heure, essayant de mettre à l'abri les pensées qui m'étaient venues. Mais plus le temps passait et moins je ressentais l'apaisement que m'avaient procuré les mots de Van Dern et son affolante proposition. J'ai pensé pour la première fois au *dehors*, et à ce que ce mot représentait aujourd'hui pour moi. Je me souviens que quelqu'un m'avait dit une fois « la vie finit par vous rattraper… » Cette formule n'avait sans doute pas alors le sens qu'elle possédait aujourd'hui, mais c'était bien cela. La vie m'avait sauté dessus, et je devais regarder les choses en face. J'étais en retard désormais, sur tout. La vie avait continué. Je ne m'en étais pas inquiétée une seule seconde. Mon deux pièces de la rue du Théâtre, le courrier qui devait avoir largement débordé de la boîte, les administrations, le travail, les factures… Les injonctions insupportables du monde et toutes ces choses qui se poursuivent là-dehors, pendant que vous êtes mort. Ou presque.

Oui, c'était bien fini. La paix et le sentiment de douce chaleur portés par les mots de Van Dern avaient filé par l'entrebâillement de la porte. J'entendais dans le couloir les voix des filles qui commençaient à porter des repas. Des visiteurs quittaient la clinique et leurs pas, plus lourds que ceux des soignants, s'estompaient en gagnant les ascenseurs.

Deux des filles sont entrées dans ma chambre. L'une portait un plateau sur lequel je voyais dépasser une poire et un filet de vapeur

qui perçait d'un couvre-plat. L'autre me dit quelques mots en déposant sur mon chevet deux gélules dans un gobelet de plastique translucide. Je me suis redressée dans mon lit. Le plateau contenait aussi des sablés dans une pochette cristal. En jouant des épaules, tandis que les soignantes quittaient ma chambre, je me suis calée contre l'oreiller et j'ai poursuivi ma lecture, en grignotant les biscuits sucrés. Est-il vraiment impossible de lire en fermant les yeux ? Peut-on être ici et là-bas ? Peut-on imaginer être si heureuse en devenant quelques minutes cette Sarah qui vivait au Pays d'Arrière ?

> – Ouvrez la boîte… Vous verrez.
> La jeune femme faisait tourner la boîte de bois sombre entre ses deux mains. Du cèdre, pensa-t-elle.
> La boîte elle-même, jugea-t-elle, était trop grosse pour contenir une bague ou un petit bijou. Elle en éprouva un soulagement. Elle n'était pas prête à recevoir un bijou de la part de Dan.
> Sarah Coughlan se décida à l'ouvrir.

Moi aussi, je venais de recevoir un cadeau. Tout aussi incertain encore que celui qui se cachait dans la boîte de Sarah Coughlan.

IX

Le parking

C’est ce jour-là que nous avons pris l’habitude de nous retrouver, avec Van Dern, dans le parking souterrain, sous la clinique Belmont. C’était un parking ordinaire, comme on en trouve sous les centres commerciaux. Juste beaucoup plus petit : une vingtaine de places délimitées par des rayures bleues, comme celles que l’on peint autour des places pour handicapés. Le parking communiquait directement avec les étages par un ascenseur, et nous pouvions nous y glisser dès que Belmont passait en mode nuit. Les infirmières et les aides-soignantes se regroupaient dans leur local, près de la grande salle commune. Nous n’avions que quelques pas à faire pour gagner l’ascenseur et le sous-sol. Nous descendions chacun de notre côté, à une heure déterminée. Van Dern m’avait prêté à cet effet un petit réveil de voyage avec des chiffres gris. Désormais, je pouvais mettre des heures sur certains de mes moments de veille. À onze heures et demie du soir, nous nous retrouvions au parking. Nous allumions une des cigarettes que Van Dern avait avec lui. Nous faisions quelques pas entre les places désertes, nous marchions jusqu’au volet roulant de fer gris, recouvert d’une épaisse couche de poussière grasse. Nous avancions dans cette odeur confinée de béton humide et de vapeurs

d'essence. Nous passions devant une porte peinte en bordeaux, avec deux petites lucarnes de verre dépoli. Un panneau jaune « Funérarium » était vissé juste au-dessus. Les premières fois, j'avais fait mine de ne pas remarquer cette porte. Puis, les jours suivants, j'ai ralenti mon pas lorsque nous passions devant et j'ai fini par poser la question à Van Dern :

– Vous croyez… qu'il y a *quelqu'un* là-dedans ?

– Je n'en sais rien. Cela doit dépendre des jours. Voulez-vous qu'on essaie de voir ?

– Vous rigolez ? Vous êtes fou. Pas question.

– Ah bon.

Et il se remit à marcher en tirant sur sa cigarette, laissant d'épaisses nuées derrière lui.

Je l'ai regardé s'éloigner, dans cette sorte de vapeur bleutée. J'ai observé son dos, ses épaules. Cet homme avait percé une brèche dans mon néant. Il avait entrouvert la porte de mon funérarium. Van Dern avait raison. Il me proposait la seule chose qui pouvait susciter chez moi un sursaut et me faire me relever. Il l'avait dit, cette fois, dans le kiosque du jardin. « Si on me disait que mon gamin n'est peut-être pas… mort. » Oui, cette poussière d'espoir valait mille fois mieux qu'une balade au Noctran. J'ai décidé de croire. J'ai trottiné derrière Van Dern, et me portant à sa hauteur, j'ai demandé :

– Vous m'aideriez ? Vous m'aideriez à retrouver cette femme ? À retrouver Franck ?

Quand j'ai regagné ma chambre, une étrange paix m'habitait. L'air y était presque frais. Je me suis surprise à fredonner une sorte de ritournelle, irlandaise ou galloise, je ne sais pas.

Dan jeta un regard à travers les jalousies de bois clair. La pelouse était jonchée de vieilles pièces de machines agricoles

et de pneus usés. Les trois *Livistona* jetaient leur ombre sur la façade, rendant l'atmosphère presque crépusculaire. Dan chercha dans la chambre la veste que Mason avait portée la veille, lors du dîner au Gunn Inn, à Palmerston. Sa putain de veste couleur prune avec l'écusson de la Beagle Society sur le cœur. Celle qu'il appelait, pour énerver Mason, sa veste de vieux clown… Bon sang, il avait vu nettement son frère empocher ce mot qui traînait encore sur la table quand il était revenu des toilettes. Avec l'écriture de Sarah dessus.
Ne pas savoir est pire que savoir le pire, pensa-t-il. La porte de sa chambre se referma, sans un seul grincement.
Du seuil de sa propre chambre, Dowsabel McIntyre le regarda disparaître.

*

Jimmy Pike était assis sur le bord de son propre lit, regardant à distance la jeune femme examiner sa chienne, en se rongeant le pouce. Il se leva et s'approcha de l'autre lit.
– Jimmy… Je pense que Keyna a bouffé une saleté de carcasse de *joey* à moitié pourrie. Je vais lui injecter un sérum.
– Elle va pas…
– Jimmy, si c'est ce que je crois, Keyna va s'en sortir. Je repasserai demain en fin d'après-midi. Ne la forcez pas à boire, mais laissez-lui de l'eau à disposition, en quantité…
– Et si vous lui donniez de ce machin que vous avez injecté l'autre jour au *waterbuffle*… ce truc qui empêche de souffrir ? demanda Jimmy Pike à mi-voix.
– Non Jimmy. La kétamine la tuerait. Ou pire, la rendrait folle à jamais. Elle passerait le reste de sa vie à errer entre la

stupeur et l'idiotie. Elle vous oublierait, Jimmy. Elle oublierait tout…

Je me suis réveillée plusieurs fois cette nuit-là. La chambre baignait dans une obscurité bleue, percée ici et là des veilleuses des appareils électriques. Un bourdonnement, aux lisières de l'audible, faisait frissonner l'air épais. Je réalisai ce qui venait de changer. Aussi nettement que le jour succède à la nuit et révèle les détails que l'obscurité voilait. Jusque-là, y compris dans ce réveil absurde que m'avait réservé le personnel médical de Belmont, la haine était immense, mais abstraite. J'avais des bouffées de vengeance impalpable, désordonnée, inutile, qui me faisaient songer aux déplacements grotesques d'une araignée prise dans le piège d'un seau aux parois trop lisses pour qu'elle puisse les gravir. Le monstre qui avait pris mon fils n'avait ni visage ni identité. Il s'était placé au-delà de ma haine. Les seize écluses n'étaient rien d'autre qu'un monstre de béton et d'eau sale. Un monstre sans personnalité ni libre arbitre, simplement déréglé par l'usage et le temps qui passe, et qui avait soudain affirmé son réveil en tuant. Les écluses se situaient, à peine leur forfait accompli, immédiatement hors du champ de mes représailles. Mais désormais, avec l'hypothèse de Van Dern, non seulement la possibilité que mon fils soit vivant surgissait du néant, lumineuse comme une annonciation, mais le scénario de l'enlèvement incluait la promesse d'une rencontre avec l'être de chair et de sang qui en avait conçu le dessein. Si cette femme existait bel et bien, si elle avait été effectivement vue du côté de l'écluse, alors je venais de lui donner rendez-vous.

Plus tard, dans cette nuit qui m'a semblé sans fin, incapable de dormir tout à fait, j'ai mentalement feuilleté mes listes de disparitions

inquiétantes, comme d'autres comptent les moutons ou se réfugient dans une nuée de pensées paisibles. Je me suis arrêtée sur celle-ci :

> Abbeville : un jeune garçon de 10 ans porté disparu depuis le 11 février dernier
>
> Le commissariat d'Abbeville, sur réquisition du parquet, lance un avis de disparition inquiétante ce jeudi. Stéphane Régnier, 10 ans, a quitté aux alentours de midi le domicile de sa famille à Mareuil-Caubert sans être aperçu de quiconque.
>
> Toutefois, un témoin l'aurait aperçu plus tard dans l'après-midi en compagnie d'un homme le tenant par la main. Cet élément est important parce qu'il a pu laisser croire à d'autres éventuels témoins que le garçonnet connaissait parfaitement l'homme en compagnie de qui il se trouvait alors, et surtout, qu'il le suivait de son plein gré.
>
> Au moment de sa disparition, Stéphane était vêtu d'un blouson gris avec un col en fourrure synthétique, d'un jean, de chaussures de sport de marque « Puma » de couleur rouge.

X

Évasion nocturne

Nous étions près de la machine à boissons, dehors. C'était un vendredi, vers la fin de l'après-midi. Van Dern m'attendait assis sur le banc. J'étais en retard. Je m'étais assoupie sur mon lit après le déjeuner. Cela aussi était devenu une habitude, et je remerciais intérieurement Van Dern de ne jamais me le reprocher. Je savais que nous allions parler. Peut-être plus profondément que les fois précédentes. Était-ce cela qui m'avait gardée assoupie ? À la clinique Belmont, il n'y a pas de vrais rendez-vous sociaux, pas de téléphones. Pas d'horaires, hors ceux des soins, des repas, des moments de latence, qui n'ont justement, par définition, pas de véritable durée. Et il y avait nos rencontres en bas des ascenseurs, à onze heures et demie du soir.

Immédiatement, il me proposa :

– Et si nous nous échappions, ce soir ? Si nous leur glissions entre les doigts ?

– Comment ça ? ai-je répondu. Nous échapper où ?

– Filer… Nous glisser dehors. Rejoindre le monde là-dehors ! On pourrait… aller boire un verre !

– Boire un verre ? (J'ai bégayé quelque chose.) Mais vous croyez qu'ils vont nous laisser… filer ? Nous laisser sortir d'ici ?

– Van Dern a ri, comme si j'avais dit une chose drôle, une plaisanterie. Il s'est levé en disant :

– Venez.

Nous avons marché vers le grand hall. Nous sommes passés devant le bureau des admissions. Il était fermé, sans doute à cause de l'heure et du week-end qui avait commencé pour les gens du monde du dehors. Un store vénitien en aluminium brossé fermait la vitre derrière laquelle se tenait d'ordinaire une femme en blouse blanche. Le bureau de la psychologue et celui du médecin superviseur, dans l'angle juste avant le couloir, étaient également isolés par des stores identiques. J'ai pensé à des boutiques dans une galerie marchande, un jour férié. De l'autre côté du hall, on voyait la grande baie coulissante et des voitures qui passaient sur le rond-point, à vitesse réduite. Van Dern s'est approché de la baie. Il a appuyé sur une sorte d'interrupteur en plastique beige, et la baie a glissé. Un souffle d'air m'a touché les joues. Van Dern a saisi ma main, et il a dit :

– Vous voyez ! Allons, venez… (Nous avons fait un pas, puis deux. Nous étions dans la rue. La baie vitrée se refermait derrière nous.) Vous voyez ! répéta Van Dern comme s'il cherchait à se persuader que nous étions vraiment dehors, lui et moi.

Que nous leur avions vraiment glissé entre les doigts.

Nous avons pris ce verre. Dans une rue en pente, dans Valmondois. Ils avaient installé une minuscule terrasse, avec deux guéridons, sur une estrade en bois recouverte de fausse pelouse et biseautée pour s'adapter à la déclivité du terrain. Nous étions seuls. À l'intérieur, je crois que quelques dîneurs avaient déjà pris possession des tables, et leurs voix étouffées nous parvenaient par bribes, surtout quand une des femmes se mettait à rire. Je n'ai pas hésité à

commander quelque chose avec de l'alcool. Sans penser à une interaction possible avec ce que mon corps pouvait bien contenir comme substances psychotropes, à toutes ces gélules qu'ils me donnaient désormais chaque jour. J'avais envie de boire un truc sucré et fort. Un de ces cocktails à base de rhum et de sucre parfumé, de citron, de parfums lointains. Van Dern a pris un verre de vin blanc, du chardonnay. Il a dit :

– Le vin blanc, c'est un truc que j'ai appris dans la police. Je m'y suis habitué. Certains commencent en fin de matinée. Puis de plus en plus tôt. J'avais des collègues qui ne marchaient qu'à la bière, d'autres seulement au whisky. D'autres qui ne touchaient pas une goutte. Des champions du tir à vingt-cinq mètres. J'ai vite choisi le chardonnay. Je ne sais pas, ça a un côté chic, presque noble, non ? C'est un nom qui ne fait pas soiffard qui picole au vin blanc, je trouve. Un bon déguisement…

Je n'ai rien répondu. Chacun ses soucis. Le rhum a cette vertu de nous remplir immédiatement de chaleur et de joie. Une joie brûlante qui remonte du gosier vers les tempes et qui rend la vie… presque douce. Ralentie. Sans doute que dans les îles où l'on produit le rhum, la vie possède ce tempo altéré, et que les gens, riches ou pauvres, éprouvent cette douceur.

Van Dern a reposé son chardonnay. Il s'est tourné de biais pour être vraiment face à moi, mais j'ai résisté à l'envie de l'imiter. Je suis restée de profil. Il a demandé :

– Qu'est-ce que vous faisiez avant d'entrer à Belmont, mademoiselle Hoffman ?

– Tiens, vous ne vous êtes pas renseigné là-dessus ? Je pensais que vous saviez tout sur moi et mon histoire ?

J'ai vu dans l'angle de mon regard Van Dern se redresser, d'un mouvement rapide.

– Mais pas du tout ! Je n'ai… Je ne me serais pas permis une seule seconde d'enquêter sur vous !

– Vous m'avez dit que vous aviez profité de votre temps libre pour vous renseigner un peu sur mon histoire. Pour vous… « dégourdir ». C'est ce mot-là que vous avez employé.

– C'est exact. Mais je n'ai pas fouillé. Je me suis concentré sur l'accident. Le jour de l'écluse et les suites. Je ne sais rien de l'avant !

– Vraiment ?

– Je ne sais rien sur votre vie. Je ne connais pas votre profession. Je ne sais pas si vous étiez… avec quelqu'un. Je n'avais même pas compris tout de suite que vous aviez un fils. Je vous dis, j'ai noté quelques détails que m'ont donnés les toubibs ou les filles. Ensuite, j'ai fouillé, j'ai enquêté sur l'accident. Sur ce qu'il s'est passé. Sur ce qu'il s'est dit. C'est comme ça que j'ai compris que ce gamin dont vous parliez dans votre sommeil…

– Et maintenant, vous avez envie de savoir tout ça ? coupai-je.

– Oui. Je ne sais pas, nous sommes un peu complices, non ? Van Dern lâcha un rire de gorge, et ajouta : Nous sommes des complices d'évasion !

– Ça suffit…

J'avais beau manifester une sorte de désapprobation, je voyais bien où nous en étions : il avait ressenti la même chose que moi. Peut-être que pour lui, qui avait préparé depuis longtemps le terrain sur lequel nous marchions à présent, le sentiment était plus dilué que pour moi. Mais il ressentait la même chose, désormais. Je m'étonnai de mon manque de confiance. À qui d'autre pouvais-je m'accrocher ?

– Je n'étais plus « avec quelqu'un » quand c'est arrivé. Je vivais avec mon fils, avec Franck. Je travaillais dans une radio, une radio nationale. J'étais assistante de production d'une émission quotidienne.

– Assistante de production ? Ça veut dire quoi « assistante de production » ?

– Organiser les choses. Préparer les émissions. Sélectionner des invités, les contacter. Faire des résumés de films, de bouquins. Écrire les intros, des dialogues. Imaginer des situations. Les scripts. Parfois, lancer le thème et lire des textes à l'antenne… J'aimais bien.

– Vous êtes une sorte d'écrivain, alors ? Ou d'écrivaine ? Je ne sais pas comment on dit…

– Si vous voulez. Enfin… j'ai écrit quelques biopics pour l'émission.

J'éprouvai une sorte d'exaltation en constatant que Van Dern s'intéressait à moi. L'idée même d'exagérer mon rôle dans les émissions auxquelles je collaborais me tenta.

– Des « biopics » ?

– Des biographies romancées, avec des parties inventées, des fictions si vous voulez, autour de personnages réels. Par exemple, j'avais imaginé une sorte d'amitié épistolaire entre Charles Darwin, Edgar Poe, Nicolas Gogol, Jules Baillarger et Abraham Lincoln : je les avais réunis dans un club imaginaire, les *Niners*. Tous les cinq sont nés en 1809.

Van Dern m'a regardée, d'un air inquiet. La conversation s'est lentement éteinte. Je sentais qu'elle allait mourir, comme une mèche de bougie qui charbonne et lance quelques éclats avant de s'éteindre tout à fait. Par association d'idées, j'ai lancé à tout hasard :

– Vous savez, je viens d'apprendre qu'Obama avait été élu président. J'ai raté pas mal de choses.

– Ça arrive tout le temps… Je veux dire, pas l'élection de Barack Obama : de rater des choses !

– Peut-être. Mais à moi, non. J'avais le sentiment – avant – de bien contrôler. De tout contrôler, ou presque… Mais là, j'ai vraiment

raté un passage. J'ai comme voyagé de nuit. On sort de sa torpeur, et le paysage a changé. On m'a montré une photo de son affiche. Merveilleuse. Ce visage. Et puis ce mot… *Hope !* J'aurais aimé voir ça…

Van Dern a replongé dans son chardonnay. Il m'a semblé mal à l'aise. Peut-être que lui aussi avait fait beaucoup de ces voyages de nuit. Le silence s'est attardé sur nous. Je n'osais pas revenir sur cette proposition qui avait été faite. Par qui du reste ? Qui avait proposé quelque chose à l'autre ? Qui avait demandé ? Je n'osais pas répéter ce que j'avais dit l'autre soir dans le parking, tandis que nous marchions en fumant nos cigarettes. J'avais exactement ce sentiment qu'on a après avoir couché avec quelqu'un et qu'on n'est pas sûre d'avoir fait le bon choix. Le sentiment de s'être laissée aller au plus facile, ou d'avoir cédé à un ordre absurde, dicté par une contingence du moment. Lorsqu'on se retrouve quelques heures ou quelques jours plus tard confrontée à ce genre de partenaire, on ne sait pas très bien comment en reparler. Et même, s'il faut tout simplement en reparler, ou laisser filer les choses vers l'oubli, le non-dit. Comme s'il ne s'était jamais rien passé et que l'histoire allait se refermer là-dessus, à la manière d'une cicatrice qui se résorbe toute seule, ne laissant finalement rien d'autre qu'une trace presque invisible sur la peau. J'ai compté jusqu'à dix-sept dans ma tête. Depuis toute petite, je me disais : « À dix-sept, on ne peut plus reculer. » Je m'astreignais à compter jusqu'à ce nombre avant de formuler quelque chose de difficile à énoncer. J'en avais fait une sorte de rituel. À dix-sept, tu lui répéteras ce que tu lui as dit dans le sous-sol. Et il te répondra. À dix-sept, tu n'auras plus le choix. Il ne faudra pas reculer. J'en étais à plus de trente, et je n'avais rien dit. J'ai effacé le compte et j'ai recommencé. Sept, huit, neuf. À onze, Van Dern a dit :

– Il faut m'expliquer. Il faut me raconter comment ça s'est passé. Exactement comme vous vous en souvenez. Il faut faire revenir les choses. Les détails. On a si peu de détails. Vous vous rappelez les détails, n'est-ce pas ?

Évidemment. Je me souviens de tout. J'ai raconté.

XI

Le beau dimanche

J'avais trouvé l'idée en patientant chez le médecin, dans une de ces revues chiffonnées qui traînent sur les tables basses des salles d'attente. Un « *week-end de rupture* », c'est ainsi qu'ils appelaient ça dans le magazine féminin. Il y avait un dossier sur les mères. Familles recomposées. Désir d'enfant. Grossesses tardives. Etc. Un article sur ce qu'ils appelaient les « *retrouvailles mère-fils* », à l'âge où les choses « *commencent à se distendre* ». Il s'agissait de se « *donner un rendez-vous* », expliquait une consultante dont j'avais déjà vu le visage dans une émission télé. Partir. Peu importait la destination, ils insistaient là-dessus, pas besoin d'horizons lointains. Un week-end à faire du camping, de la photographie ou de la randonnée, cela suffisait. Tout pouvait marcher. L'important était de « *décontextualiser* ». Bon. Franck et moi, on avait choisi le Morvan. On s'était arrêtés sur les noms : Port-Brûlé, Grange-au-Pourpre, La Corvée de Vaux, le Ruisseau du Venin, Les Sous-l'Oiseau. Je pourrais en écrire des pages. Je me rappelle la plupart de ces noms insolites : Derrière-les-Murs, Pont-Dessous, le Moulin-Riotte… On imaginait l'endroit comme un territoire de fantaisie, une sorte de monde à la Tolkien, vous voyez ? Franck avait regardé les brochures de week-ends pas trop chers que

j'avais demandées à quelques offices de tourisme. Et puis nous avions joué à chercher un endroit en nous aidant de Google Maps : on pointait la souris au hasard sur la carte de France et puis on zoomait, jusqu'à faire apparaître les minuscules chemins et les noms des lieux-dits. Les Ombrines, Les Murailles, Passe-au-Loin… C'est comme ça que nous avons trouvé La Courancelle et les écluses. Nous avions programmé notre petit week-end. Je pensais, chaque matin et chaque soir : « Plus que cinq jours avant notre petit week-end de retrouvailles. Plus que quatre… »

Je me souviens de mon réveil, à l'aube. Je me souviens surtout du froid qui me faisait frissonner. Un autre randonneur avait ouvert les rideaux et un jour gris entrait dans le dortoir. Franck dormait encore, sur le lit au-dessus du mien. Nous avons déjeuné rapidement. L'ambiance n'était pas aussi magique que je l'avais espéré. Franck semblait rêveur, presque absent. Comme s'il regrettait déjà le cocooning et ses jeux vidéo. Je lui souriais et il répondait à mes sourires parce qu'il voulait me rassurer et ne pas avoir l'air de gâcher notre beau dimanche. Nous avions enfilé des K-way orange fluo. On ressemblait à des ouvriers des routes. Nous avons commencé à marcher le long du chemin de halage. Nous étions seuls au monde. Le temps désolant avait éloigné les promeneurs. Nous marchions depuis près d'une heure et nous n'avions vu qu'un seul bateau descendre depuis Baye. Nous avons trouvé ces escaliers qui plongeaient vers la berge, entre les tunnels. Nous étions soudain dans un autre univers. L'endroit n'avait rien d'engageant. Je me suis demandé quelle idée j'avais eue de venir ici, d'y emmener mon fils. Des murs de pierre grise, pareils à des falaises, nous entouraient. Nous étions dans une sorte de gorge, froide et humide. Une gorge artificielle, faite par la main de l'homme, dans cette sorte d'égarement industriel qui avait vu monter ces cheminées sans fin sur les toits des fabriques et des

manufactures, ces cheminées de brique rouge que les suies grasses allaient noircir au fil des décennies. Au loin, nous avons entendu l'orage gronder, comme lors d'une soirée d'été. Le temps paraissait suspendu, attendant la pluie. Des tunnels ouvraient leurs gueules noires, en demi-cercles, sur des parois couvertes de végétation pourrissante. J'ai essayé de détendre l'atmosphère. J'ai dit :

– Alors, est-ce que c'est notre beau dimanche ?

– Oui, maman, c'est un beau dimanche, a répondu Franck, la tête ailleurs.

– Vous racontez bien, a commenté Van Dern. Je comprends mieux ce que vous faisiez à votre radio.

Je l'ai regardé. Me demandant s'il se moquait de moi. Son visage était impénétrable. Mais j'ai interprété à ma façon. J'ai repris :

– Plus loin, nous avons commencé à voir les écluses. Toutes plus sinistres les unes que les autres, sous un ciel de plus en plus lourd. Nous avons croisé une scène curieuse. Un couple de mariés, en habits de noces, se faisait photographier devant des paysages fluviaux par un petit homme en veste de cuir marron. Il m'a fait penser à un de ces motocyclistes d'autrefois, ceux qui portaient des grosses lunettes à facettes et des casques de cuir bouilli. Le type les faisait poser, selon des angles et des perspectives convenus, qu'il devait avoir exploités déjà des dizaines de fois. La mariée nous souriait, tandis que nous nous étions arrêtés pour observer la séance. Mais le petit photographe nous jetait sans cesse des regards mauvais, comme si nous nuisions à son inspiration.

« Nous étions accoudés à une rambarde, nous attardant sur la séance photographique et le paysage humide qui nous encerclait. Franck a soudain demandé, sans me regarder, sans même lever les yeux de la jolie mariée :

« – Et toi maman, toi aussi un jour tu vas te marier avec une robe comme ça ?

« Je me suis dit que notre beau dimanche avait pas mal de plomb dans l'aile. Je me suis dit qu'il aurait mieux valu rester à Paris, à lire ou à tuer des zombies dans un jeu vidéo, et nous plonger dans des univers futuristes finalement moins lugubres que cette combe de pierre grise mangée par les moisissures et les eaux stagnantes.

« Et puis l'orage a commencé. Une pluie violente s'est abattue sur le canal. Nous avons cherché refuge dans un abri pour pique-nique, le long du halage. La pluie ne cessait pas. Nous entendions le déluge, le bruit assourdissant de la pluie d'orage qui frappait la surface des eaux, fouettée par un vent qui grossissait. Notre abri n'allait bientôt plus suffire. Les berges se détrempaient et l'eau recouvrait nos chaussures. Nous avons décidé de marcher vers Baye. Les K-way ne nous protégeaient pas. Nous avions laissé un minuscule village appelé Port-Brûlé, dans lequel je pensais que nous pourrions trouver un vrai abri. Nous avons recroisé le bateau que nous avions vu plus tôt dans la matinée. Il semblait en difficulté, dans une eau tumultueuse. Cela n'avait rien à voir avec la navigation de plaisance qu'on imagine sur ces canaux paisibles. On eût dit un voilier pris dans une bourrasque, loin au large. L'eau du canal avait beaucoup monté. Désormais, elle recouvrait presque les berges herbeuses qui menaient au chemin de halage. Par endroits, le chemin lui-même était recouvert par des langues d'eau bouillonnante. Nous étions entre deux écluses, la n° 8 et la n° 9 peut-être, je ne sais plus, quand la vague est arrivée.

– Comment, la vague ?

– Un mur d'eau, qui roulait vers nous, convoyé par les parois des écluses successives, qui le guidaient comme une balle dans un canon. J'étais pétrifiée. J'ai vu le bateau en travers, porté par la vague. Dans la cabine, j'ai clairement distingué le visage d'un des occupants, collé

au Plexiglas, hurlant quelque chose d'inaudible. Tout ça venait sur nous. J'ai le souvenir très net de Franck, plus réactif que moi, qui commençait à courir. Il me criait quelque chose que le tumulte couvrait. J'ai couru après lui. Et puis l'eau est arrivée. Vous comprenez, elle allait beaucoup plus vite que nous. Un choc, comme si un autobus me heurtait. Et une sensation de froid, immense. Partout. Immédiatement tout autour de moi. J'ai essayé de nager, dans un mélange de boue et d'eau. Ma tête disparaissait sous l'eau. Je respirais ce que je pouvais, comme je pouvais. De l'eau, de l'air. De la boue. En même temps, l'eau m'emportait à une vitesse folle. Je me suis dit qu'une écluse avait dû lâcher. Que toute l'eau contenue dans le sas, accrue par l'orage, avait fait céder les portes et que dans l'enfilade, les écluses rompaient, les unes après les autres. Dans mon champ de vision, j'ai vu passer une forme blanche, insolite. La mariée glissait près de moi, emportée par le courant, la robe gonflée d'eau, comme une montgolfière dérisoire de tulle et de voiles.

« Je me suis noyée. Par brèves périodes. Le froid, et l'eau qui entrait dans ma bouche. Je me souviens parfaitement de mes pensées. De ma pensée plutôt, une pensée unique, dévorante. Trouver Franck, quelque part autour de moi, dans ce grondement, dans ce tumulte, dans cette apocalypse. Trouver sa main et ne plus la lâcher. Comme une obsession. Mon cœur allait s'arrêter. Ma main dans la main de Franck. Ma main dans la main de Franck.

« Ma main dans la main de Franck. Ma main dans la main de Franck… » Je pleurais. Van Dern gardait une immobilité absolue. Je voyais son image se distordre à travers mes larmes. Ses contours, ses couleurs se mélangeaient, à la façon d'une peinture à la gouache sur laquelle on renverse toute l'eau du godet. J'ai poursuivi, entre mes reniflements :

– Un remous plus puissant m'a déportée contre la paroi. Je me souviens de ces viscosités le long des murs, sous l'eau. Des plantes pourries, des mousses. Des mousses mêlées à des huiles noires. Impossible de s'y tenir. Impossible de s'y accrocher plus d'une seule seconde. L'eau battait, comme si elle était agitée par des pales monstrueuses. J'ai compris que le bateau des plaisanciers coulait, et que son naufrage générait un appel d'air auquel je n'allais pas pouvoir résister. L'eau m'a aspirée. Sans avoir pu retrouver la main de Franck, j'ai perdu connaissance une nouvelle fois. Je crois que je suis ressortie de l'eau bien plus loin, dans une autre partie de l'écluse. Peut-être même que j'avais largement dépassé l'écluse dans laquelle j'étais tombée.

« Je me souviens de tout. Mais oui. Il y avait une femme. J'avais son image dans l'angle extrême de mon regard quand la vague est arrivée. Je n'y ai pas fait attention. Il y avait une femme. Peut-être à dix ou quinze mètres de nous, quand nous avons glissé. Et puis j'ai senti l'eau ; ma tête s'est enfoncée, la montagne liquide s'est abattue sur nous…

– Sur *nous ?* Vous êtes sûre que Franck était dans l'eau avec vous ? Qu'il n'a pas pu s'agripper à quelque chose ?

– Mais où voulez-vous qu'il soit allé ? Il y avait de l'eau partout, cette vague de l'écluse, un mur d'eau, qui a tout assombri d'un seul coup, haut comme un camion. Nous étions là-dessous ! Vous savez ce que c'est d'être dans l'eau d'une écluse, dans les remous, au milieu de ces espèces de tourbillons qui vous font tourner comme dans un manège, avec vos habits mouillés et glacés ? Eh bien on a l'impression d'être entre deux coques de bateaux, de ces immenses bateaux noirs qui transportent des marchandises. On a le sentiment que ces murs vont vous écraser, que vous allez être aspiré par en dessous. L'eau s'engouffre en vous, dans les yeux, dans le nez. Et vous suffoquez et

vous pensez que votre gamin est juste à côté de vous et que vous ne pouvez rien faire, que vous ne pouvez même pas maîtriser ce qui vous arrive à vous, et que tout va s'arrêter, dans la plus grande impuissance.

Van Dern a posé sa main sur le dos de la mienne, sans doute pour essayer de m'apaiser. Il a dit :

– Je vous le redemande : est-ce que vous êtes sûre que Franck était dans l'eau, près de vous ?

– Et pourquoi… C'est absurde. Je vous dis qu'on ne l'a pas retrouvé, bon sang !

– Vous avez vu la mariée flotter entre deux eaux, passer près de vous sous l'eau. Réfléchissez un instant. Comment auriez-vous pu louper Franck, avec son K-way fluo ?

J'ai hésité. Est-ce que j'avais vu un K-way orange dans l'eau ? Je n'en avais aucun souvenir.

– Mais si Franck avait… mon Dieu, survécu, pourquoi ne l'aurait-on pas emmené avec moi, avec les équipes de secours ? Tout le monde s'est retrouvé sous ces tentes de militaires, à La Courancelle. Ils m'ont fait plusieurs injections pour tenter de me calmer. J'ai hurlé. Je voulais y retourner, j'ai essayé de quitter les tentes et de leur fausser compagnie. La nuit était venue, ils me disaient que j'allais mourir si je sortais, que l'eau avait rompu la digue en amont, et que le chenal n'était même plus visible. Ils m'ont fait coucher dans une de ces tentes, comme des réfugiés dans ces camps à la télé… Nous y avons passé la soirée, avant d'être emmenés à l'hôpital. À Clamecy. Il y avait tous les survivants, ceux qui avaient été aspirés par la vague, et d'autres, qui avaient juste été les témoins de la scène. Parmi eux, le photographe du mariage ; d'autres que je n'avais pas vus avant. Nous étions cinq ou six à avoir été pris dans les eaux. Mais pas Franck ! Pas Franck ! Il n'était pas là. Il n'était plus là.

Une violente onde de choc me secoua. Les larmes coulaient à nouveau sur mes joues, sans que je les aie senties quitter mes yeux.

– Parce qu'il s'est enfui avec cette femme. Voilà. Voilà ce qu'il s'est passé. Sans aucun doute. Cette femme l'a emmené ailleurs.

Qu'est-ce qu'il me racontait là ? Et pourtant oui. Il y avait cette femme qui me tournait le dos. Qui s'en allait, sans un regard, alors que la catastrophe avait commencé. Pourquoi ne s'est-elle pas arrêtée pour appeler du secours, essayer de nous aider ? Je me suis demandé ce que ça ferait de considérer les choses une seconde – une seule seconde – comme Van Dern les voyait. De voir les choses avec Franck dedans. Franck. Vivant ?

Nous sommes redescendus de nuit vers la clinique Belmont. L'air était glacé. Un brouillard givrant tombait sur les pavés, les rendant glissants. J'ai pris le bras de Van Dern, m'agrippant à lui dans la pente qui nous ramenait vers cet incertain « chez nous ». Tout en marchant, il a dit :

– Cette catastrophe, au fond, on ne sait pas bien ce qui l'a déclenchée, non ? Un problème technique ? La force de l'orage ?

– Il me semble qu'on a raconté qu'une pénichette prise par la force des eaux en crue avait accroché quelque chose, dans un des biefs en amont. Quelque chose a cédé. La montée des eaux a submergé l'écluse puis, par accumulation, toutes celles situées en aval.

Van Dern marchait d'un pas vif. Il regardait droit devant lui. Je ne sais pas s'il écoutait les réponses que je lui donnais.

XII

Le syndrome de Cotard

Le médecin avait du surprendre notre petit jeu. Je me dirigeais vers le kiosque, presque par hasard. L'après-midi était ensoleillé. Un beau ciel de traîne accentuait les contrastes de la végétation. L'odeur entêtante du buis emplissait tout le jardin. Le docteur Savary était assis sur le banc où j'avais pour la première fois échangé des paroles avec Van Dern. Un instant, je l'ai pris pour lui, trompée par le contre-jour. Il semblait m'attendre, le visage levé vers moi, me regardant venir. Ma première intention avait été de l'ignorer. De feindre de ne l'avoir pas vu et de continuer mon chemin. Mais plus loin, il n'y avait comme refuge que les parties techniques. Je n'allais tout de même pas aller me cacher dans la blanchisserie, il valait mieux l'affronter. Sans doute venait-il pour « effectuer ce bilan » dont il m'avait parlé. Et le lieu lui semblait plus propice que le calme sinistre de ma chambre ou le cadre solennel de son bureau. Ou peut-être voulait-il évoquer l'effet de sa musique hypnotique ? Je me suis approchée, de cette manière un peu traînante qu'on adopte lorsqu'on se rend chez le dentiste. Il souriait. Il a désigné la place sur le banc en face de lui. Je me suis assise. J'ai vu qu'il portait des chaussettes en fil de qualité, des Bowen ou des Loding, couleur parme, sous un jean droit Kenzo

imprimé ciel, qui ressemblait à des doubles-rideaux. Il a tiré de sous le banc une bouteille et deux verres.

– Vous voyez ? Je vous avais promis que nous boirions un verre de vin ensemble…

Il paraissait extrêmement content de son petit tour. J'ai examiné l'étiquette : c'était un de ces cépages oubliés qui reviennent à la mode. Un viognier, je crois, ou un colombard. Une bouteille un peu snob qu'il avait dû acheter chez un caviste. Est-ce que lui aussi allait me raconter pourquoi il avait adopté ce cépage ? Est-ce qu'il trouvait lui aussi que le vin blanc avait un « côté chic » ?

Nous avons échangé des banalités. J'ai dû répéter des choses que j'avais déjà dites à Van Dern sur mon rôle à la radio, sans exagérer mes mérites. Je le soupçonnais de vouloir me faire revenir sur mon « choc traumatique » et le « jour du drame ». Il n'était pas du tout partisan de l'oubli. C'était un homme qui voulait « mettre des mots ». Merci. Je venais d'en énoncer des centaines avec Van Dern. Je n'allais pas recommencer. J'ai bu poliment son colombard et je me suis éclipsée vers ma chambre. On m'attendait.

Finn McIntyre regardait fixement la voiture s'éloigner. Alors, Tallavis connaissait aussi les gars de l'élevage sur la Stuart Highway, cette ferme en sortant de Darwin !

– Qu'est-ce que t'en dis, toi, Bennet ? avait demandé le vieux McIntyre. Tu crois que mon gars a été se fiche dans un sac à embrouilles ?

– J'sais pas bien, Finn… Mais moi j'aimerais pas qu'mon fils fréquente des types comme Powell Tallavis.

Bennet marqua une pause, hésitant à poursuivre. Puis il lâcha :

– Ce Tallavis, il s'amuse à suivre des gens dans Darwin, des femmes. Il reste assis des heures dans ce café minable qui sert des burgers à $ 1,99, à côté du Renco, et puis il se lève et suit une femme. Comme ça.

– Maintenant que je suis à peu près revenue d'entre les morts, apparemment entière, et que les différents morceaux qui composent le corps d'Alice Hoffman sont tous regroupés dans ce lit, je peux dire ce que je pense de Ray Moody et sa théorie de *vie après la mort*, et de toutes ces sornettes que des idiots ont lues dans ses livres : je n'ai vu ni la lumière blanche, ni la femme dans le tunnel, ni la grande frontière, ni ceux de l'autre côté. Je n'ai pas entendu les voix qui me demandaient si j'étais bien morte, ou si je voulais mourir ou revenir, ni même si je voulais un sucre dans mon café ! Non, je n'ai rien vu, rien entendu. Je me suis réveillée comme on se réveille d'une nuit pourrie passée dans un autocar de tourisme *low cost*, entre Zagreb et Thessalonique… Dommage, parce que finalement, ça m'aurait aidée à tenir la conversation avec la psychologue. Ces histoires de « décorporation », ce sentiment de flotter quelques dizaines de centimètres au-dessus de son propre cadavre, de penser encore alors qu'on sait très bien qu'on est mort, etc. Donc cette histoire de syndrome de Cotard, ça me fait doucement rigoler. Si j'avais envie de rigoler, disons.

J'ai entendu pour la première fois l'expression après avoir bu un verre de vin dans le parc avec le docteur, un peu plus tard dans l'après-midi. La journée déclinait et les nuages avaient définitivement obscurci l'atmosphère. La psychologue est entrée dans ma chambre encore plus zélée que d'habitude. J'ai remarqué qu'elle portait une robe-manteau Burberry, un de ces trucs hors de prix que j'avais eu

tellement envie de m'offrir du temps de la radio. Quel appétit pouvais-je bien encore avoir pour ce genre de choses ?

– On me dit que vous êtes sortie hier soir ? Que vous êtes rentrée après minuit, en passant par le parking ?

– Oui, j'étais allée boire un verre…

– Boire un…

Elle parut aussi stupéfaite que si je lui avais raconté que j'avais été retrouver Léon Gambetta sur son ballon et que nous avions décidé de nous poser à l'Élysée pendant la garden-party du 14-Juillet.

– Van Dern était avec vous. C'est lui qui a eu cette idée ?

– Oui, et c'était une bonne idée. Je l'ai entièrement partagée. Vous croyez que je m'amuse, moi, à attendre les plateaux pendant des heures ? Qu'est-ce qui vous autorise à me garder ici, au fond ? Je ne suis plus libre de mes mouvements ?

– Il va falloir vous contenir un peu, mademoiselle Hoffman… Je ne plaisante pas.

– Mais moi non plus, madame, je ne plaisante pas. Je ne me plais pas assez ici pour tout accepter. Je n'ai pas choisi l'adresse.

– Vous savez ce qui vous amène à Belmont ? Il faut faire quelques efforts. J'ai parlé de vous au docteur Savary. Vous avez essayé de mettre fin à vos jours. C'est un peu facile de jouer les dilettantes, à présent ! (Elle a répété, en détachant bien ses mots.) *Vous-avez-essayé-de-mettre-fin-à-vos-jours !* Vous comprenez ?

– Eh bien figurez-vous que j'ai aussi bu un verre avec le docteur Savary… Un colombard, pas si mauvais que ça.

Son visage décomposé m'a ravie. Je n'avais pas du tout envie de polémiquer avec cette femme, à savoir si c'était facile ou pas d'accepter… d'accepter ce qui… Non. Elle m'était antipathique depuis la première seconde où elle était entrée dans l'axe de mon regard. J'ai de bonnes relations avec les femmes, en général. J'avais de bonnes

relations. Avec les médecins aussi en général. J'observais sa bouche tandis qu'elle parlait. Oui, Van Dern avait raison : on regarde la bouche des gens quand ils nous parlent. Elle portait un rouge déteint, couleur de vieux carrelage. Et c'est à cet instant, tout engluée dans son trouble, que pour se venger à son tour elle a utilisé l'expression :

– Vous savez que je vais finir par croire que vous souffrez d'un syndrome de Cotard, mademoiselle Hoffman ? Vous savez ce que c'est, un syndrome de Cotard ?

– Non. Je m'en fiche…

– Eh bien vous ne devriez pas, lança-t-elle en émettant un bref ricanement. Parce que je pourrais bientôt demander votre déplacement dans un endroit d'où on ne se sauve pas pour aller « boire un verre » en ville. Ou bien je vais peut-être vous faire mettre sous propranolol. On verra bien ce que ça donne.

C'est après cet échange qu'elle a définitivement cessé d'essayer de me paraître sympathique. Et qu'elle a systématiquement parlé du syndrome de Cotard, chaque fois qu'elle venait dans ma chambre. Je me suis refermée. J'ai regardé là où elle n'était pas. Elle a fini par quitter ma chambre. J'ai poursuivi ma lecture là où elle l'avait interrompue.

> – Comment ça, *comme ça ?* demanda le vieux McIntyre.
> Il avait l'impression d'avoir reçu un pneu de tracteur sur les reins, là où le dossier de sa voiture avait perdu tout rembourrage.
> – J'croyais qu'tu savais pour Tallavis, Finn. Tout le monde sait. Tu d'vrais pas laisser ton gars fréquenter Powell Tallavis.
> Finn McIntyre laissa un ou deux mètres cubes d'air filer hors de ses poumons. Bon Dieu, oui, son gars avait été se fiche dans un putain de sac à embrouilles.

Plus tard, j'ai essayé de me connecter à Internet pour en savoir plus sur ce syndrome de Cotard qu'elle m'avait jeté au visage. Et sur ce propa-je-ne-sais-quoi… cette molécule au nom menaçant qu'elle avait évoquée. Il n'y avait aucune réception. J'ai pensé quitter ma chambre pour tenter de trouver, ici ou là dans Belmont, un point d'accès au réseau, mais je me suis vue errer dans les couloirs, avec mon portable tendu devant moi : une vraie hystérique d'autrefois, l'ordinateur mis à part. Ou une de ces somnambules, de celles qu'on voit dans les vieilles illustrations marcher sur le bord des toits, les bras tendus en avant. Je suis restée allongée, essayant d'oublier ses stupidités.

– Tu la vois ? fit Tallavis, d'un ton froid.
– Laquelle ? répondit Mason. Je vois que des gamines, Tal'.
– Ben regarde mieux. Moi je vois des petites salopes qui jouent aux connes avec nous… Tu y es ? Tu vois mieux maintenant ?
– Mason McIntyre fit mine de rire, du fond de sa gorge. Tallavis l'inquiétait depuis quelque temps. Il partait sacrément en toupie. Et lui, il n'arrivait pas à couper la longe. *Quand un bestiau s'acharne à pas vouloir rentrer dans le rang, disait son père, il faut couper la longe. Le laisser aller. Il file, et puis il revient. Il sait où est le foin. Il sait toujours où est le foin…*
– Celle avec le sac bleu ciel. Petite conne numéro deux en partant de la gauche… murmura Tallavis tout près de son oreille.
Mason eut honte de répéter ce rire niais, qui remontait de plus en plus difficilement de son gosier.

Cette fois, c'est le médecin qui m'a arrachée à Owena Creek. Il est entré dans la chambre, sans son équipage habituel de soignants silencieux et ternes. Il a juste demandé, comme à son habitude, d'une voix un peu plus chaude peut-être :

– Comment ça va, aujourd'hui, mademoiselle Hoffman ?

– Ça va, docteur.

Je me suis demandé s'il n'était pas un peu vexé de mon manque d'enthousiasme de la dernière fois. Hier ? Cet après-midi ? Le temps passait d'une manière stupide dans cet endroit. Peut-être qu'il trouvait que son invitation à trinquer méritait mieux que le départ précipité que je lui avais réservé ? Qu'il trouvait que je ne faisais aucun effort pour « mettre des mots » ? Bon. J'allais lui en donner pour son argent cette fois. J'ai lancé, un peu bravache :

– Qu'est-ce que c'est que cette histoire de syndrome de Cotard ? Elle me menace, ou quoi ? C'est qui, ce Cotard ? Et cette maladie ?

Il m'a regardée par en dessous. Il s'est mis à sucer son stylo en ébène Graf von Faber-Castell, celui avec des cannelures. Avec sa blouse impeccable et son stéthoscope autour du cou, il aurait pu poser pour une de ces pubs qui surgissent sur les écrans d'ordinateurs, sur les sites un peu haut de gamme.

– Écoutez, Alice, c'est moi qui prononce des diagnostics ici, pas elle. Elle est psychologue. Je suis le médecin. Cotard… une histoire vieille comme le monde. Cotard fait partie de ces médecins du XIX^{e} siècle qui découvraient avec stupeur que la folie était installée au cœur de la vie bourgeoise et n'était plus réservée seulement à quelques effrontés des campagnes. Cotard travaillait sur le délire et ses formes. L'équipe de Charcot, Baillarger, etc. Selon Cotard, certains patients croient fermement qu'ils pourrissent de l'intérieur… Ou qu'ils sont déjà morts, que leur corps est mort. Qu'ils s'échappent de leur corps mort, également, et qu'ils se dissocient de lui. Certains aliénés

suivis par Cotard pensaient évoluer dans un monde entièrement mort, eux compris. Certains refusent de s'alimenter, pensant n'en avoir plus besoin dans leur existence *post mortem*… Vous voyez le genre ?

– Très bien. Qu'est-ce que ça a à voir avec moi ?

J'avais répondu machinalement à sa question et pensais à tout autre chose : il venait de m'appeler par mon prénom.

– Rien.

– Il faut lui dire ! À cette psy.

– Vous savez, madame Valleton et moi sommes un peu en mauvais termes, si vous voyez ce que je veux dire… Elle a dû renoncer, en médecine. Alors elle se cramponne au syndrome de Cotard et à d'autres diagnostics spectaculaires. Et puis elle va vous assommer avec le mot « résilience » : c'est un terme qui lui plaît. Elle le prononce en salivant, vous verrez.

– Et ce propano-truc ?

– Le propranolol. Oubliez ça. Une molécule passe-partout. Ça ne vous concerne pas.

– Mais encore ? Ça sert à quoi ?

– À tout. Et à rien. Les jeunes sociétaires de la Comédie-Française en prennent avant de monter sur scène les soirs de première, pour ne pas se faire dessus quand le rideau se lève. On en prescrit aussi aux pianistes virtuoses et alcooliques pour qu'ils ne tremblent pas en jouant la *Fugue sur le nom de Bach*. Aux migraineux chroniques. À Norman Bates pour essayer de lui faire passer l'idée qu'il est parfois sa propre mère… Aux étudiantes timides qui passent un oral. Aux survivants des tours jumelles pour leur permettre d'échapper à leurs cauchemars.

– Et aux survivants des écluses ? Ça marche aussi ? Ça pourrait me concerner ?

– Eh bien… disons que comme madame Valleton, vous n'êtes chargée ni des diagnostics, ni des prescriptions.

J'étais prête à oublier le propranolol. Je savourais le croquis savoureux que venait de dresser le docteur Savary. J'aimais la façon qu'il avait eue de m'associer. Presque de me considérer comme une camarade. Il avait bu un verre avec moi, au cours d'une parenthèse amicale. Et il avait utilisé mon prénom. Je me suis dit que je n'aurais plus jamais rien à craindre de l'affrontement avec la psychologue. Qu'elle me trouverait toujours avec de solides arguments face à son mépris. Je saurais lui rappeler qui était le médecin et qui prononçait les diagnostics. Le métier d'usurpateur trouve ses limites quand vous savez que votre interlocuteur sait. Avant qu'il ne sorte, j'ai lancé au docteur Savary :

– Vous savez… il est possible… je crois qu'il est possible que mon fils soit vivant. (Il s'est arrêté et m'a regardée.) Je crois qu'il y avait réellement une femme *là-bas*, je crois qu'elle a peut-être enlevé mon fils…

Il s'est mis à mâchonner une des branches de ses lunettes. Il m'a dit :

– Vous croyez ? Vous croyez vraiment à tout ça, ou quelqu'un vous a mis cette idée en tête ?

Sans attendre ma réponse, il s'est jeté dans le couloir aussi vite que s'il avait un train à prendre.

XIII

La femme

Un des néons du parking souterrain ne fonctionnait plus correctement. Il envoyait sans cesse des éclairs de lumière blanche, pareils à ceux que produisent certains stroboscopes lors des spectacles. L'allée principale, qui donnait sur le funérarium, était déchiquetée par ces fulgurances aveuglantes. Nous en étions à notre seconde cigarette. Nous gardions le silence. Puis Van Dern demanda :

– Vous êtes sûre que vous voulez tenter le coup ?

Il avait de ces expressions. « Tenter le coup. » « Glisser entre les doigts. » Plus tard, Van Dern en utiliserait d'autres. « Se faire la main », par exemple, ou bien « faire des chichis ».

Je lui ai expliqué que oui, évidemment, je voulais tenter le coup. Qu'il n'était plus temps de reculer. Que nous avions compté jusqu'à dix-sept et qu'aucune marche arrière n'était possible. J'ai lancé :

– C'est quoi votre plan ? Vous y avez réfléchi, si je comprends bien. Depuis des jours. Vous savez quoi faire ! Vous ne pouvez pas me décevoir, Van Dern. Plus maintenant. Je ne peux pas faire machine arrière, moi…

– Nous allons sortir d'ici. Remonter la piste. Laisser parler les choses. C'est mon métier, mademoiselle Hoffman.

– Oui, mais moi, mon dernier métier, c'était d'essayer de mourir. D'oublier. J'y ai été assez nulle. Et je me suis fait virer. Je me suis retrouvée ici comme une conne. Je n'ai pas de plan. Pas de méthode. Je chancelle terriblement, voyez-vous. Il va falloir m'aider, monsieur Van Dern.

– Oui. J'ai pensé à ça. C'est ce que je vous ai proposé l'autre fois. Je vous l'ai dit : je me suis rendu là-bas, où ce… *où c'est arrivé*. J'ai posé pas mal de questions. J'ai vu des gens. On va y retourner ensemble.

– Vous avez une méthode ? Je ne sais pas, moi… Un plan ?

– Vous savez ce que c'est qu'une enquête de police judiciaire, mademoiselle Hoffman ? a demandé Van Dern. (Ses yeux se sont mis à briller comme ceux d'un gamin qui évoque le cadeau qu'il escompte pour Noël.) Je vais vous dire : ici, on est complètement en dehors des clous. On n'a rien. C'est à nous de jouer. On en est, pour parler comme un flic, à peine au stade de l'enquête préliminaire. On repart de zéro. Voilà. La balle est dans votre camp. Soit on y va, tous les deux. Et on ramasse au fur et à mesure ce qu'il y aura à ramasser – et excusez-moi si je suis brutal – en espérant qu'au bout, il y ait Franck. Soit on reste ici, à grignoter leurs biscuits Saint-Michel…

– On ne reste pas ici, ai-je dit.

– Je suis d'accord. Je ne me suis pas pris une balle dans le polygone pour finir mes jours dans une clinique de soins de suite. Alors qu'avons-nous ?

– Pas grand-chose…

– Pas si vite. Laissez-moi faire encore un peu le flic : est-ce qu'on peut compter sur des éléments matériels ? Oui. Nous avons un témoignage. Est-il exploitable ? Je crains que non. Y a-t-il eu des relevés de signalements de personnes ? Oui. Un seul. Très vague. Peu

fiable. Des signalements de véhicules ? Des relevés de numéros de plaques automobiles ? Non. Rien.

– Quelle moisson ! L'énigme du masque de fer est une rigolade à côté de cette histoire. (Mon désappointement a fait rire Van Dern.) Pour la faire brève, voilà où nous en sommes officiellement, ai-je poursuivi : l'enquête n'a quasiment rien donné. On a le témoignage d'un ivrogne. Et une silhouette de femme, quittant la scène dans une sorte de brume. C'est tout ?

– Pas tout à fait. À nous de remplir les blancs. Ce que je vous ai dit l'autre jour reste valable : votre fils n'est pas sur une liste de victimes. Et il y a cette femme. Mais nous n'avons pas le lien. Supposons que les choses se soient déroulées ainsi. Franck échappe aux eaux déchaînées. Il s'enfuit avec cette femme. Nous ne savons pas ce qui se passe ensuite.

– Attendez un peu : j'ai pensé à tout ça depuis l'autre jour. Il y a des choses qui ne vont pas. Pourquoi Franck aurait-il décidé de suivre cette femme ? Pourquoi aurait-il suivi cette femme en abandonnant sa mère dans une écluse ? *Pourquoi mon fils m'aurait-il abandonnée ?*

J'avais, mot après mot, haussé la voix. En terminant ma phrase, je criais à tue-tête. J'ai imaginé la même scène dans un endroit public. Cette terrasse de café, par exemple, où nous étions allés à Valmondois. Les gens m'auraient regardée par en dessous, de cette manière sournoise et gênée dont on regarde les folles qui font un scandale. J'ai ajouté, en baissant la voix :

– Vous pouvez m'expliquer ça, vous ?

– Oui. J'ai une idée. J'ai la seule idée qui vaille et qui réponde à cette double interrogation : il vous a prise pour elle. Ou plutôt, il a pris cette femme pour vous.

– Comment ? (Van Dern m'avait pétrifiée.) Comment ça ?

– Je n'étais pas là. Je vais essayer de… Je vais parler pour vous, vous me corrigez. Je raconte le déroulé à ma façon. Voilà : vous êtes près de cette écluse. L'orage atteint une violence exceptionnelle. Les eaux commencent à monter. Il règne une atmosphère inquiétante. Toute cette pluie. L'orage. Ce ciel noir que vous avez décrit. Qu'il le montre ou pas, votre fils se met à paniquer. Vous hâtez le pas. Dans son esprit, vous êtes déjà en train de fuir. Est-ce que pour l'instant, vous acceptez de voir les choses comme je les décris ?

– Admettons. Disons que c'est possible. Mais ça n'explique rien…

– Bien. Attendez un peu. L'atmosphère, d'inquiétante, devient oppressante. Le sentiment de danger imminent s'installe dans l'esprit de votre fils. Puis quelque chose cède en amont. Un battant d'écluse, un de ces dispositifs qui retiennent l'eau, je ne sais pas… Et puis la vague arrive. Vous êtes emportée. Mais pas lui. Hasard, chance, caprice, il échappe à la vague qui vous enlève, vous et le couple de mariés. La panique s'est totalement emparée de lui. Il est maintenant dans un état de désorientation et de confusion. Il se met à courir, en prononçant des phrases incohérentes dans Port-Brûlé. Il réclame sa mère. Et puis soudain, comme par miracle, cette femme est là, lui tend la main. Sa maman est revenue. Ils s'échappent. Ils fuient cet endroit abominable. Il a eu si peur. Non seulement il refuse de se méfier de cette femme, mais il ne réclame plus qu'elle seule. Vous ! Franck et la femme s'éloignent, main dans la main. Ils disparaissent de notre radar… Est-ce que les choses peuvent avoir ressemblé à ça ? Dites-moi ! Dites-moi si ce que je raconte vous semble complètement absurde. Ou si je viens peut-être de décrire ce qu'il s'est passé aux écluses, la dernière fois que vous avez vu Franck.

– Vous avez l'air tellement sûr de vous.

J'étais abasourdie par son histoire. Par la manière dont il me l'avait exposée. Sa voix, les mots qu'il avait employés me semblaient

aussi fidèles que les images que je gardais de là-bas. Peut-être étaient-ils plus vifs et plus précis que la réalité même. J'avais l'impression soudain de regarder à travers l'objectif d'un appareil reflex lorsqu'on fait la mise au point et que tout devient net. J'ai répété :

– Vous avez l'air si sûr de vous… Oui, peut-être.

Van Dern restait d'un sérieux effrayant.

– Pas si sûr que ça. Je ne connais pas la destination, mais je connais la route. Je sais faire ce genre de choses.

J'ai hésité à lui dire ce que je pensais, tout au fond de moi. J'avais tellement de choses à dire. Peut-être qu'il avait déjà employé cette formule vingt fois, dans vingt contextes différents. J'ai dit :

– Merci…

– Oui. Enfin… Si vous voulez. Et il n'est pas question de faire machine arrière.

Il a regardé vers le néon, qui ne cessait de scintiller. J'ai remarqué une sorte de ronronnement qui emplissait de réverbération les profondeurs du parking. La lueur blafarde du tube électrique m'aveuglait. J'ai fermé les yeux. Je me suis dit que je n'étais pas là. Je devais être chez moi, ou dans mon lit, là-haut, à imaginer des choses. Tout cela n'existait pas. Rien n'était arrivé. Ni Van Dern ni Franck n'existaient dans le monde de mes yeux clos, dans ce gouffre parcouru d'un bourdonnement si grave qu'il devenait presque inaudible.

XIV

Convocation

Le matin qui a suivi cette rencontre dans le parking, le médecin est revenu. Cette fois il n'était pas question de boire un verre. Il avait l'air préoccupé. La manière dont il m'a dit bonjour m'a un peu surprise. On n'était plus si copains que ça. Il avait adopté son allure rigide de professionnel de la santé. Il est resté un bon moment au pied du lit, à regarder des documents qu'il avait apportés avec lui. Finalement une ombre de sourire lui est revenue.

– Ce serait bien qu'on se voie un moment, ailleurs que dans votre chambre…

– Au kiosque ? ai-je répondu, d'un ton bravache qui a eu l'air de lui déplaire.

– Non, mademoiselle Hoffman, pas au kiosque. Dans mon bureau. Vers onze heures, tout à l'heure ? J'enverrai une fille vous chercher. On sera plus tranquilles pour discuter.

Sans me laisser le temps de répondre, il s'est jeté hors de ma chambre, comme la fois précédente. J'ai bien noté qu'il n'était plus question d'« Alice » non plus.

Je n'ai pas attendu qu'une des filles vienne me chercher ; je n'étais plus de ces malades qu'on emporte au bloc comme des paquets. Je

savais parfaitement où se trouvait l'aile des bureaux des médecins. Je m'y suis rendue, un peu avant onze heures. Je faisais les cent pas dans le couloir quand la psychologue est sortie du bureau du docteur Savary. Je me suis demandé s'ils s'étaient retrouvés pour parler de moi. Elle a marqué un temps d'arrêt en me découvrant devant le bureau, m'observant d'un œil vide. Je l'ai ostensiblement regardée filer dans le couloir, dans son sweat Stella McCartney qui lui allait comme un sac. Franchement, j'avais envie de rire en pensant qu'elle avait mis deux ou trois cents euros là-dedans.

Le médecin m'attendait sur le seuil de son bureau. Il s'est effacé pour me laisser entrer et je me suis assise dans le fauteuil de droite, juste en face de la place qu'il allait rejoindre. La pièce était assez minable. Il avait même fait encadrer cette reproduction qu'on trouve chez les bouquinistes et dans toutes les boutiques de posters de Saint-Michel, où l'on voit un vague portrait de Freud dont l'avant du visage est représenté par une femme nue et offerte.

– Tout va bien depuis tout à l'heure, mademoiselle Hoffman ? J'ai hoché la tête. J'étais sûre que cette phrase n'avait d'autre but que de me rappeler que c'en était fini des « Alice » entre nous.

J'ai fait un vague « Hum-hum » qui n'engageait à rien.

– Bon, alors on va tenter d'avancer. J'ai absolument besoin, pour qu'on avance tous les deux, que vous essayiez de me raconter le plus précisément possible ce que vous vous rappelez de ce… fameux jour. Je n'ai pas insisté beaucoup jusqu'à présent, mais aujourd'hui, ce serait bien que j'entende de votre propre bouche comment vous avez vu les choses. C'est important pour vous en sortir. Et pour sortir d'ici, tout simplement. Pour que je sois sans inquiétude quand vous sortirez d'ici…

En prononçant cette dernière phrase, il avait agité son stylo à cannelures dans un mouvement circulaire, désignant tout à la fois son

propre bureau et la clinique Belmont.

J'avais déjà tout raconté à Van Dern. Tout ce qui me revenait. Il n'était pas question de recommencer avec le médecin, sous le regard de cette ridicule image de Sigmund Freud. Je l'ai observé un peu mieux. La lumière vive de la fenêtre tombait sur son visage, illuminant tout son côté gauche. J'ai remarqué que des minuscules morceaux de la peau de sa joue et du front se détachaient, comme des pellicules. Certains d'entre eux voletaient dans la lumière.

– Je n'ai pas très envie de parler de ça, docteur. Il me semblait que vous l'aviez compris.

– Je l'ai compris. Seulement je vois que les jours passent et que ça devient nécessaire de faire cet effort… J'ai besoin d'un peu de votre disponibilité, mademoiselle Hoffman. Ce sera mieux pour tout le monde, pour vous, comme pour moi. Qu'est-ce qu'il s'est passé aux seize écluses ? Essayez de me décrire les choses simplement. Un peu comme on raconte, je ne sais pas, moi, un livre ou un film qu'on a vu.

– Disponibilité ? ai-je répondu. Qu'est-ce que vous entendez par là ?

Je n'aimais pas l'intonation chuintante qu'il avait eue en prononçant ce mot. Comme si sa bouche s'était brutalement remplie de salive. Finalement, il voulait la même chose que Van Dern. J'ai repensé à la manière dont il m'avait demandé lui aussi de lui parler des seize écluses. « Comme ça s'est passé. Exactement comme vous vous en souvenez. Il faut faire revenir les choses. Les détails. »

Le médecin a repris :

– Je veux dire que vous soyez un peu plus souple, plus disposée au dialogue… À me raconter ce dont vous vous souvenez.

J'ai lancé d'un ton brutal, d'une seule traite :

– Alors il y a eu un accident. Une sorte de raz-de-marée. De l'eau est venue et nous a comme engloutis. Moi et mon fils. Et mon fils est

resté au fond de l'eau. Ou alors, comme je vous ai dit l'autre fois, il a peut-être eu la chance de s'en tirer…

– Cette histoire de femme avec laquelle il se serait enfui ?

– Oui. Je ne suis pas sûre. On n'a rien retrouvé… Bon. Voilà, je vous ai raconté, non ?

– Disons que c'est un premier pas. Où serait votre fils aujourd'hui, selon vous ?

– Je ne sais pas.

J'ai dit ça d'une voix ennuyée. Je me demandais si c'était parce qu'il était complexé de ses peaux mortes qu'il se jetait avec une telle précipitation hors de la chambre de ses patients.

– Est-ce que vous avez vu d'autres gens se noyer dans l'écluse ?

– Écoutez, docteur Savary, c'est un interrogatoire de police que vous êtes en train de me faire passer là ! Je ne souhaite qu'une chose à présent, c'est retrouver mon fils… Si jamais il a échappé à cette horreur, je veux le retrouver et reprendre le fil de ma vie, sans toute cette saleté que vous me mettez dans la tête. Je ne veux plus entendre parler des seize écluses. Je ne veux même plus entendre prononcer le nombre « seize ». Et si mon fils a vraiment disparu, on verra comment faire pour le retrouver. C'est pour ça que je veux que vous me foutiez la paix et que vous me laissiez sortir d'ici… Et rassurez-vous : je ne vais pas aller me jeter sous un train en sortant de votre clinique. Je vais essayer de retrouver mon fils. Voilà.

– C'est un peu compliqué de décider comme ça que vous…

– *C'est un peu compliqué pour vous ?* C'est bien ça que vous êtes en train de me dire ? Dans votre petit bureau de toubib ? Nom de Dieu !

Il se mit à sourire, conciliant, comme s'il comprenait parfaitement que j'avais des tas de raisons de m'emporter. Il hochait la tête, plein de cette empathie qu'on apprend aux médecins à utiliser dans les moments comme ceux-là. Voyant que je ne protestais plus, il reprit :

– Est-ce que vous vous souvenez de l'orage ? Est-ce que vous vous souvenez d'un couple de mariés sur l'écluse ?

Je me suis levée. Je l'ai fusillé du regard et j'ai quitté son bureau de merde.

Ma chambre sentait la vache, le lait ranci, le chausson de vieillard oublié au bas d'une penderie ; j'ai pris mes deux Séresta et je me suis allongée sur le lit, le visage vers la fenêtre.

Dowsabel McIntyre était à sa place habituelle. Celle où elle passait le plus de temps, depuis, disons, dix ou douze années. Le fauteuil de velours jaune, devant la fenêtre, qui donnait en plein sur les troncs des *Livistona*. On ne la voyait pas, dans son coin d'ombre. Elle pouvait y rester des heures sans que personne ne la dérange ni même ne la remarque.

Bon sang, qu'est-ce que cette fille était venue chercher à Owena Creek ? Ses doigts déformés par l'âge parcouraient l'intérieur du grand sac de toile que Dan avait laissé au pied de son lit en partant.

Dowsabel McIntyre lança un bref coup d'œil sur le jardin. Au-dehors, la chienne de Jimmy Pike continuait ses bonds, essayant de capter la balle que lançait le gamin. Comme si elle avait été avertie par une onde secrète, Sarah Coughlan tourna son regard vers la maison et elle croisa celui de Dowsabel. La jeune femme la voyait distinctement, elle en était sûre, dans l'ombre des palmes et dans l'ombre de son recoin.

Sais-tu toi-même ce que tu es venue chercher à Owena Creek ? lui demanda silencieusement Dowsabel McIntyre, en glissant vers l'escalier de l'étage.

Pendant plusieurs jours, je n'ai pas vu Van Dern. Je l'ai cherché à nos endroits habituels, sous le kiosque, dans le jardin. Il n'était plus là. Comme s'il s'était évaporé. Je suis descendue chaque nuit par l'ascenseur. Il n'était pas dans le parking non plus. Passer ainsi toute seule devant le funérarium me glaçait le sang. L'entrevue pénible avec le médecin m'avait déstabilisée plus que je ne croyais. Je me sentais fragile. Et comme sous surveillance. Je me suis demandé s'il savait que j'avais pris l'habitude de descendre au sous-sol, chaque soir à vingt-trois heures trente, pour parler avec Van Dern ? Ce soir encore, j'étais là-bas ; j'ai remarqué avec terreur que les deux petites fenêtres en verre dépoli étaient allumées. Y avait-il quelqu'un dedans, à cette heure avancée ? Peut-être qu'on « préparait » un mort, pour une cérémonie à venir ? J'ai imaginé que la porte allait s'entrouvrir, très lentement, et j'étais paralysée de peur, face à ce qui allait sortir. J'ai filé aussi vite que j'ai pu, sans même attendre l'ascenseur. Je me suis faufilée dans l'escalier de service et j'ai regagné ma chambre. Je m'y suis repliée comme dans un refuge. J'ai pensé à cette femme, qui était partie avec Franck. Qui était partie avec Franck dans l'histoire de Van Dern. Où étaient-ils allés ? Où Franck et cette femme étaient-ils en ce moment même ?

J'ai cherché le livre. J'ai cru un instant qu'ils me l'avaient repris. Il avait simplement glissé entre le matelas et le montant d'acier qui encadre mon lit.

> Elle ne quittait pas les yeux de Dan, que le feu du brasero faisait luire comme des éclats de verre frappés en plein par la lumière du soleil. Dan fumait et elle eut envie de partager ça aussi avec lui. Ils seraient *mari et femme.* Mari et femme. Les mots sonnaient étrangement dans sa tête. Elle se vit, dans une de ces images mentales qui disparaissent aussi vite qu'elles

apparaissent, dans une longue robe blanche, un peu démodée, avec Dan à son bras. Ils étaient devant la grande baie de Christ Church Cathedral, à Darwin, et ils souriaient. Oui, elle serait la femme de cet homme et ils fumeraient ensemble, des nuits entières à venir, assis comme ils l'étaient, devant des feux clairs. « Sarah McIntyre », pensa-t-elle, le nom de tout le monde dans le Territoire. Le nom des gens heureux et qu'on ne remarque pas, à moins de fendre la nuit et de s'approcher des feux près desquels ils se resserrent. L'image mentale revint. Sarah nota que son esprit avait corrigé sa robe. Elle était plus moderne. Moins traditionnelle. Plus réelle. Les images cherchaient à s'adapter. Elle remarqua, dans une sorte de rémanence artificielle, que les grandes verrières reflétaient la cime des arbres du vieux bâtiment administratif de Palmerston.

Au loin, un bruit de galopade se fit entendre. Un troupeau se déplaçait dans l'ombre.

– Vous savez, dit brutalement Dan, comme s'il ne souhaitait pas que le silence dure trop longtemps entre eux, que lorsque les troupeaux de buffles des rivières sont pris de panique, dans quatre-vingt-dix-neuf pour cent des cas ils prennent instinctivement la direction de l'ouest ? Que ce soit au cœur des marécages du Jim-Jim ou dans la nuit la plus noire. Ils filent vers l'ouest.

– Vous savez pourquoi ? demanda Sarah.

– Non. J'imagine qu'ils se souviennent que le soleil a disparu par là et qu'ils cherchent à le rejoindre. La nuit leur fait peur. La nuit fait peur à tout le monde…

J’ai dû m’endormir en lisant. Je me suis réveillée brusquement. Je pensais à quelque chose qui s’était passé le soir même, quand j’étais descendue avec l’espoir de retrouver Van Dern : j’étais à peu près sûre que les petites fenêtres du funérarium étaient éteintes au moment où j’étais entrée dans le parking. Elles ne s’étaient allumées qu’ensuite. Qui avait pu faire fonctionner l’interrupteur à l’intérieur ? Une sorte de sueur froide coulait entre mes épaules et sur ma poitrine. Est-ce que j’avais la fièvre ? Est-ce que je me faisais des idées ? J’ai mis un temps infini à retrouver le sommeil.

Un mercredi, Van Dern était de retour. J’ai aperçu sa silhouette sur le chemin qui menait au kiosque. Je l’ai rejoint alors qu’il s’asseyait.

– Vous étiez parti ? ai-je dit d’un ton renfrogné.

– Ah, vous voilà ! Oui, j’ai été faire un tour. Me dégourdir un peu.

– Et vous ne m’en avez pas parlé ?

– Pourquoi aurais-je dû vous en parler ?

– Je croyais que nous étions des complices. Des complices d’évasion.

– Oui, j’ai juste été faire un tour, je vous dis. Je suis revenu. Je suis revenu vous chercher, justement.

– Je n’étais pas convaincue. J’ai gardé mon attitude butée plusieurs minutes, dans le kiosque. Sans le regarder.

– J’ai été glaner des informations. Pour nous. Pour notre enquête.

– Tiens, ai-je fait, en feignant le désintérêt.

– Ça ne vous intéresse pas de savoir ce que j’ai trouvé ?

– Vous avez trouvé quelque chose ?

– Oui. On en parlera ce soir. Du côté du funérarium.

Il avait adopté le même ton faussement détaché que moi. Je me suis levée et j’ai regagné ma chambre. La psychologue et le médecin m’y attendaient. Décidément, ils ne me lâchaient plus.

– On pourrait parler un peu ? a demandé le médecin. Quelques minutes, avec madame Valleton.

– De quoi voulez-vous qu'on parle ? Du syndrome de Cotard ? ai-je ajouté en fixant la psychologue d'un air entendu.

– Allons… a fait le médecin à mi-voix, très désapprobateur.

– Vous voyez comment ça se passe, docteur ! a commencé la psychologue. Elle est réfractaire aux soins, c'est tout !

– Mais pas du tout. N'est-ce pas, mademoiselle Hoffman ? Vous êtes disponible. N'est-ce pas ?

Je sentais qu'il voulait absolument une réponse positive. J'avais l'impression qu'il en faisait une question… disons… de vie ou de mort. Je me suis dit aussi que malgré les mauvaises questions qu'il posait et la tournure qu'avait prise l'entrevue dans son bureau, il était de mon côté. Du bon côté, comme Van Dern, et que le mauvais côté était celui qu'occupait cette psychologue frustrée.

J'ai dit :

– Eh bien évidemment. Qu'est-ce que j'ai de mieux à faire ici de toute façon que d'être disponible ?

– Justement. Ce que je cherche, moi, c'est à vous faire quitter ce lit. À vous faire quitter cette clinique. ET LE PLUS VITE POSSIBLE ! Le plus vite possible, croyez-moi. (Il s'est tourné vers sa collègue et a lancé, un peu brutalement) Vous constatez avec moi, madame Valleton, que mademoiselle Hoffman n'est absolument pas réfractaire aux soins. Qu'est-ce que c'est que cette idée !

– Elle simule… Vous ne voyez pas qu'elle simule ? Si vous êtes trop naïf pour vous en rendre compte, docteur, eh bien, je vous laisse tirer vos conclusions.

Elle s'engouffra dans le couloir, tapant de l'épaule au passage contre le montant de la porte. Son épaule résonna avec un bruit creux, comme lorsqu'on frappe du poing sur une caisse en bois.

– Bon débarras, glissa le médecin. Elle commence à me fatiguer. Pas vous ?

Je me suis dit que c'était aussi bien de nous réconcilier. Je lui ai fait une sorte de sourire. J'avais arrêté de sourire depuis longtemps.

XV

Ombres noires

J'ai retrouvé Van Dern au sous-sol. Il m'attendait dans le sas des ascenseurs. Il m'a prise par le bras et nous sommes entrés dans le parking. Il a tiré de sa poche deux cigarettes roulées à la main et m'en a tendu une.

– Qu'est-ce que c'est ? ai-je demandé. Des joints ?

– Oui, c'est de l'herbe. J'en ai ramené un peu de ma perm'. Ça vous fera du bien. Vous êtes incroyablement stressée, non ?

– Alors les flics fument des pétards maintenant ? (J'ai adopté un ton moqueur.) Ça vous semble déontologiquement correct ?

– Je n'ai jamais appartenu aux stups. Ça ne me pose aucun cas de conscience. Figurez-vous que j'ai commencé à fumer de l'herbe à l'école de police, alors… Et puis il n'y a aucun trafic là-derrière. Production maison. J'ai quelques plants dans ma salle de bains. C'est très joli.

Van Dern planta les deux cigarettes entre ses lèvres, les alluma à la même flamme et me tendit à nouveau la mienne. J'ai tiré une ou deux bouffées. Je n'avais plus fumé d'herbe depuis le lycée, ou peut-être la première année de fac. Quinze ans, peut-être vingt. La fumée était douce et légèrement sucrée.

– Vous me parlez de ce que vous avez trouvé ?

– Van Dern m'a regardée avec les yeux un peu plissés. Impassible. Tout à fait le regard d'Alain Delon dans *Le Samouraï*. Il aimait quand même faire le malin, parfois. Il a soufflé la fumée par le nez et a dit :

– Je suis sûr d'une chose : officiellement, il n'y a eu que deux morts. Les mariés. Personne d'autre. Et pas de corps non identifié.

– Mais qu'est-ce…

– Attendez ! Je sais bien que ça ne prouve rien, mais en tout cas, pour l'instant, d'un point de vue judiciaire, on est autant dans l'hypothèse de l'enlèvement que dans celle du décès accidentel.

– Qu'est-ce qui nous dit que mon fils n'est pas tout au fond de l'étang de Baye, sous deux mètres de vase, comme ce bateau que j'ai vu couler devant moi ? Est-ce qu'on l'a retrouvé, le bateau ?

– Non.

– Alors qu'est-ce qui nous prouve que la vague n'a pas tout emporté au fond de l'étang : mon fils et ce bateau de plaisance ?

– Rien. Mais si vous voulez vous accrocher à cette seule idée, je vous laisse là. Je vous laisse là avec deux ou trois joints bien tassés et vous vous débrouillez. Vous passerez le reste de votre vie à ruminer vos pensées pourries.

Il avait raison. Les deux routes étaient parfaitement symétriques. Aucune n'avait plus d'arguments que l'autre. Mais au bout de l'une d'elles, il y avait mon fils. Sain et sauf. Peut-être. Au bout de l'autre, la folie et la mort. Je me suis rapprochée de lui, j'ai tendu la main et immédiatement, l'ai retirée. Le geste m'avait aussitôt semblé stupide. Un immense élan de gratitude me poussait vers Van Dern. L'idée que nous puissions passer ainsi tout le reste de notre vie, à fumer ensemble des nuits entières, me traversa. Je n'ai pas su quoi dire. J'ai murmuré, comme la fois précédente, dans ce même parking :

– Merci…

J'avais failli dire : « Merci docteur ». Je l'ai regardé, en me mordant les lèvres, comme s'il avait déjà deviné ce que je m'apprêtais à dire.

– J'ai réfléchi, fit Van Dern, coupant court au malaise qui pointait. Il y a deux éléments importants. Un bon, et un moins bon.

– C'est quoi, ces éléments ? ai-je fait, presque en criant.

– Commençons par le bon. À propos de ce photographe. Nous avons une chance incroyable. Une chance rarement rencontrée dans une enquête, et que personne ne semble avoir remarquée.

– Qu'est-ce que vous voulez dire ?

– Vous ne vous rendez pas compte ? Il y avait un photographe, précisément en train de faire des photographies ! Sur une scène possible d'enlèvement. On n'a jamais eu ça dans une procédure judiciaire. Même pas avec toutes ces caméras urbaines qu'ils foutent partout maintenant. Même pas avec tous ces gens en train de faire des selfies dans tous les sens. On n'a jamais eu ça, bon sang !

– C'est tant mieux alors, si ça vous fait si plaisir. Mais ce photographe, on va le retrouver comment ? Ça fait partie de votre « enquête préliminaire » ?

La tête commençait à me tourner. Oui, après tout, Van Dern avait raison d'être optimiste. Une douce euphorie me gagnait par ailleurs. L'herbe faisait son effet. Il n'y avait pas de raison d'être aussi inquiète que je l'étais ces derniers jours. Je laissais Van Dern m'expliquer comment nous allions retrouver mon fils et j'étais parfaitement bien, dans ce parking souterrain, ce soir-là, à quelques mètres à peine d'un funérarium où l'on venait sans doute de préparer un mort.

– Écoutez, poursuivit Van Dern. Ce photographe et ses photos, c'est sans doute notre meilleure chance. Avant les témoignages. Les photos peuvent mentir, mais jamais autant que les témoins. Il faut mettre la main sur les photos de ces mariés et regarder ce qu'on voit.

Les gens alentour, les éléments suspects, les repères. Il y a toujours des repères sur les images. Ce sont les images qui manquent souvent. Mais quand elles sont là, c'est une chance inouïe. Nous allons aller voir ce photographe. C'est l'autre chose que je rapporte de mon petit tour. J'ai son nom : il s'appelle Gibelin. Je sais où le trouver. C'est un type assez connu par là-bas, il fait souvent des photos de mariage du côté des écluses. Il en a fait un genre de spécialité. Nous irons le voir et lui poser deux ou trois questions. Et puis nous verrons les autres, ce Ricault, puis nous nous occuperons de la femme. Je vous garantis qu'on va la retrouver. C'est simple, au fond. Une simple enquête de routine. On est juste un peu en retard sur les faits. Il va falloir rattraper le temps perdu. Être patient. Et soigneux.

J'avais hoché la tête pendant toute l'explication. Oui. J'étais parfaitement disponible.

J'ai observé Van Dern ; il restait un peu en retrait, avec son air renfrogné. Et je me suis rappelé qu'il y avait aussi un élément « moins bon » dans ce qu'il avait à me rapporter. Il a compris que j'en étais arrivée là. Il s'est raclé la gorge et a dit :

– Il y a également quelque chose qui m'embête dans cette histoire. (Il me regardait bien en face, un peu timide.) Vous avez fait le lien ou pas ?

– Quel *lien ?* (Bon Dieu, il me fichait une peur bleue d'un seul coup. De quoi est-ce qu'il voulait parler ? Ma voix était celle d'une petite fille.) Bon, qu'est-ce qui se passe d'autre, bon sang ? Allez-y, nom d'un chien, dites-moi ce qui ne va pas !

– Vous avez situé sur une carte de France l'endroit où ça s'est passé ? Où cette histoire est arrivée ?

– Vous plaisantez, c'est quoi la question exactement ? Je vous ai expliqué tout ça en détail : le canal du Nivernais, La Courancelle…

– Oui. Élargissez un peu la vue.

– Je… je dois voir quoi ?

Je balayais le parking du regard. Ces murs de béton brut, recouverts par endroits de peinture blanche et de coulures plus sombres. La porte à deux battants du funérarium et ses deux lucarnes, toujours allumées comme des veilleuses. Je baissai les yeux vers les marques sur le sol du parking, délimitant les emplacements. Van Dern secoua la tête. Ce n'était pas là qu'il fallait regarder.

– Ici, rien. Fermez les yeux. Imaginez l'endroit vu sur une carte de France. Le canal. Port-Brûlé. Voilà. Les écluses. Juste à côté, La Courancelle. Maintenant faites un zoom arrière : vous voyez Auxerre. Bon, maintenant vous voyez les pointillés sur la carte qui séparent les départements ? Vous voyez cette masse juste au-dessus : l'Yonne. Et cette autre forme à droite : la Saône-et-Loire. Les « disparues de l'Yonne », ça vous parle ? L'affaire Émile Louis ? Et les onze meurtres de jeunes filles entre Mâcon et Le Creusot ? Des mineures assassinées, violées, étranglées, poignardées, noyées… L'endroit est particulier, quand même. Aucune autre région rurale ne compte autant de faits divers… On y trouve aussi des traces du passage de Michel Fourniret : c'est dans l'Yonne qu'il commet son premier viol suivi d'assassinat sur une gamine. C'est bien simple : vous prenez une carte régionale, vous plantez une punaise rouge sur chacun des faits divers dont je viens de parler, et *juste au milieu*, vous avez Port-Brûlé, les seize écluses et La Courancelle…

– Qu'est-ce que ces histoires de tueurs en série et de malades sexuels ont à voir avec moi ? Avec Franck ?

– Probablement rien du tout. Mais il y a là-bas comme une sale odeur de vase et de sang. Et il y a des coins comme ça qui portent à jamais leur poisse et leur mauvaise haleine. Une sorte de malédiction, même si je ne crois pas beaucoup aux malédictions. Mais ça rejoint un peu ce que je vous disais sur ces rues à Paris qui persévèrent à

travers les âges à dégager des choses malsaines. Vous vous souvenez ? Ça avait l'air de vous agacer un peu.

– Ça m'agace toujours un peu, à vrai dire. À quoi pensez-vous au juste ? À une sorte de criminel fantôme qui hante les lieux, et qui ressurgirait sous différentes identités pour s'en prendre aux enfants ? On n'est pas carrément dans un livre de Stephen King, là ?

– Mon imagination n'a pas ce talent. Mais je crois que certains endroits peuvent faire jaillir des saloperies de l'âme humaine. Certains lieux plus que d'autres. Des vapeurs, des émanations, une question de pression atmosphérique ou de radioactivité, je ne sais pas. Je m'en fiche. Ce que je vois, c'est que dans la zone où votre fils a disparu, on compte entre août 1984 et mars 2005 dix-huit meurtres ou disparitions d'enfants. Dans un rayon de moins de cinquante kilomètres autour de l'endroit où on perd la trace de votre fils. Dix-huit ! Onze en Saône-et-Loire et sept dans l'Yonne. Si vous voulez qu'on arrondisse, je vous parle d'Ulrich Munstermann, un violeur et assassin allemand. Quinze meurtres à son actif. Il a été repéré pas loin d'une scène de crime en 1989 à Avallon… Ça nous fait dix-neuf affaires. Tous ces crimes ont eu lieu près d'un cours d'eau ou d'un étang. Et puis, pour vous montrer qu'il n'y a pas que dans les bouquins de Stephen King qu'il y a des coïncidences bizarres, on a retrouvé du sperme qui pourrait appartenir à Francis Heaulme – « le routard du crime » comme disent les journaux, ce type qui a tué des enfants un peu partout en France – sur le corps d'une fillette de treize ans dans le bois de Rozelay, toujours dans le périmètre qui nous intéresse. Et de vingt ! Dans un rayon de cinquante kilomètres…

J'étais paralysée de peur. Tous ces noms monstrueux qu'il venait de citer. Ces criminels, ces malades, qu'il associait d'une manière détournée à la disparition de Franck. J'étais incapable de penser. De penser correctement. J'ai bafouillé :

– Vous… vous croyez que l'un de ces monstres a pu… rencontrer mon fils ?

– Non. Je suis sûr que non. Absolument sûr.

– Pourquoi êtes-vous sûr ? Et pourquoi m'en parlez-vous, alors ?

– J'en suis sûr pour deux raisons : un, parce que tous ces salopards, Heaulme, Émile Louis, Fourniret, Munstermann, sont en prison, à perpétuité. Tous. Ils ne sortiront jamais. Et deux, parce que c'est une femme qu'on a vue partir avec Franck. Pas Heaulme, ni Fourniret, ni Muntermann, ni aucun tueur d'enfant. C'est une femme.

Dieu soit loué. Van Dern m'avait fichu une peur affreuse.

– N'empêche, continua Van Dern, que ça fait quand même un sacré paquet de punaises rouges au milieu de notre carte… Après, comme dans un bouquin de Stephen King, on peut croire aux coïncidences. Mais comme disait mon premier patron à la criminelle : « une addition, monsieur, ça ne se discute pas ! » Croyez-moi : il y a quelque chose de malsain là-bas, mademoiselle Hoffman, dans ce pays d'eaux vertes et de forêts.

Van Dern a commencé à se diriger vers la sortie du parking. Il a lancé :

– Rappelez-vous ça : les vingt punaises rouges, comme les rubis d'une couronne. Et juste au milieu, l'écluse numéro neuf. Franck. Et vous.

FRANCK

Qu'est-ce qui se passe ?
Qu'est-ce qui se passe ? Je ne veux pas être là. J'ai peur. J'ai peur.

Plus le moment de notre évasion approchait, moins je me sentais dans mon assiette. J'essayais de me raisonner. De comprendre pourquoi, finalement, cette existence en apnée à la clinique Belmont finissait par me charmer. C'était bien le mot : j'étais sous l'effet d'un charme. Comme cette Belle au bois dormant, alanguie pour des décennies dans son château anesthésié. J'avais pris l'habitude de ces rendez-vous clandestins avec Van Dern. Ils étaient le zeste de transgression qui réveillait la fadeur de la tisane claire qu'était devenue mon existence quotidienne. Je rêvassais aux scénarios possibles qui s'ouvriraient à nous, une fois que nous aurions fui Belmont. Les pistes que nous suivrions. Les suspects qu'il faudrait isoler et interroger. Tout ce travail de police qui me semblait totalement hors d'atteinte et affreusement compliqué. Oui, Van Dern m'aiderait. Il en avait fait la promesse. Enfin, une sorte de promesse. Et il savait y faire. Si jamais mon fils était en vie, alors, oui, cet homme saurait me mener à lui. Rien n'entamait ma foi. Même pas ces sinistres évocations de disparues et de jeunes filles assassinées. Au fond, aucune des affaires de police dont Van Dern avait parlé ou dont j'avais lu les méandres dans la presse n'avait cette dimension oppressante que donnent l'implication personnelle et l'émotion absolue de l'amour menacé. Puis, aussi vite que ce sentiment m'avait enveloppée, me laissant moite et faible sur le lit de ma chambre, une sorte de désinvolture lui succédait. Je tirais alors le livre de dessous mon oreiller et me plongeais dans ses pages.

> Sa voix tremblait encore de fureur. Il balança un grand coup de pied dans les côtes de l'homme ivre, qui hoqueta. *Putain de con de sang croisé…*
> – Ça suffit, Mason, fit le vieux McIntyre. Ça suffit comme ça.

– Il m'aurait balancé, p'pa… Ce type est une vraie bavette ! Il balance ! Il balance aux flics ! Il était dans ce café qui sert des glaces devant le Renco.
Finn McIntyre resta immobile. Il toisait son fils, qui trépignait dans sa vieille veste de cuir, qui le faisait ressembler à un de ces aviateurs de l'ancienne base aérienne de Tennant Creek.
– Fiche-moi le camp, Mason. Fiche le camp d'ici, lâcha le vieux McIntyre, se détournant pour dissimuler les larmes qui emplissaient ses yeux.

XVI

Ce qui empêche les flics de dormir

Je lisais ces lignes dans mon livre et le monde de Franck, de *mon* Franck, soudain, avait moins d'importance. Est-ce que c'était la raison pour laquelle ils me l'avaient donné à lire ? Est-ce que c'était une forme de thérapie par l'oubli ? Cette succession d'enthousiasme et d'indolence me poussait à croire que je n'étais pas définitivement remise de ce voyage que j'avais commencé le jour du butobarbital et du Noctran, devant ma fenêtre ouverte. Je n'étais pas complètement revenue, me disais-je, quoi qu'en pense le docteur Savary. Sans doute qu'une partie de moi était restée là-bas, dans ce périmètre qu'avait évoqué Van Dern, ce paysage d'eaux vertes et de forêts, et ce qui était revenu – cette Alice Hoffman qui habitait désormais tout autant Belmont que le Pays d'Arrière – n'arrivait plus, autant que la part absente l'eût souhaité, à regarder les choses avec la même gravité que celle qui m'avait précipitée dans la nuit du coma.

Pourtant, je me demandais sans cesse quand nous allions partir. Était-ce pour aujourd'hui ? Cette aube soyeuse et fraîche que je voyais s'attarder sur le jardin, était-elle celle de notre fuite ? Ou cette fin d'après-midi fiévreuse, où le personnel s'activait dans la grande salle

à préparer une veillée quelconque, n'était-elle pas l'occasion idéale pour filer en douce, de cette manière souple et sournoise que nous avions déjà employée lorsque Van Dern avait fait jouer l'interrupteur de la baie vitrée et que nous nous étions retrouvés dehors ?

Le temps semblait suspendu. J'avais questionné Van Dern sur les détails des missions de police. Les émotions qu'elles suscitaient. La peur. L'angoisse. La fébrilité. La colère. Le doute.

– Et vous, lui avais-je demandé, vous avez des souvenirs particuliers d'une enquête à laquelle vous avez participé ?

Il avait gardé un instant le silence. Est-ce qu'il réfléchissait pour se rappeler ou est-ce qu'il hésitait à parler ? Il finit par lâcher, d'une traite, sans que je songe à l'interrompre :

– Mon pire souvenir d'opération ne vient pas d'une intervention violente. Les gens imaginent toujours qu'on vit en revoyant sans cesse les images qu'on a croisées dans des moments de tension ou d'échanges de tirs. Non. On est plutôt bien préparés à ça. Ce qui reste gravé dans la mémoire des flics, les trucs qui les empêchent de dormir comme tout le monde, ce sont des situations totalement imprévues, des circonstances qu'on n'imagine pas à l'école de police. Je vais vous dire ce que ça a été pour moi : c'est quand j'ai vu flotter toutes ces perruques sur l'eau verte d'un canal, sur le quai des Salines, dans le nord de la France, à Saint-Omer. Il venait d'y avoir une explosion due à une fuite de gaz et tout l'arrière d'un théâtre avait été soufflé, y compris le magasin d'accessoires et d'habits. Mon équipe et moi, on était arrivés la veille pour interpeller des individus dans le cadre de l'enquête sur le fichier Ulrich. Du coup, on a été appelés sur zone parce que le commandement a cru à une action terroriste. Sur place, il n'y avait rien de suspect au sens habituel du terme. Des décombres. Des moellons et des briques. Mais pas de panique. Pas de blessés. Pas de terroristes. Rien. Une seule chose

pourtant : des dizaines de perruques avaient giclé du magasin d'accessoires. Elles étaient parties dans les airs et s'étaient posées à la manière d'oiseaux des mers à la surface des eaux. Elles flottaient, au fil du courant, les unes derrière les autres… On pouvait croire que des morts marchaient en file indienne sur le fond du canal et que seuls leurs scalps dépassaient. J'en ai rêvé des semaines. Je refaisais ce rêve à l'identique, ou presque. Parfois la scène se déroulait au ralenti. C'était encore pire. Les perruques se mettaient alors à ressembler vraiment à des choses vivantes. Elles se posaient sur l'eau comme si elles s'y agrippaient à l'aide de ventouses ou de crochets. C'était… affreux.

– C'est un rêve curieux pour un flic, je trouve…

– C'est le mien, en tout cas, mademoiselle Hoffman. Il m'a accompagné longtemps. Je crois que j'ai commencé à l'oublier tout de suite après ma blessure. Le coma artificiel m'a vidé la tête. Comme une purge. J'y repense malgré tout, voyez-vous, mais plus en rêve. Ces perruques sont gravées quelque part dans ma tête et elles se mettent parfois à ressortir de l'eau pour m'agacer.

– Et vous… vous me raconteriez ce qu'il s'est passé quand vous avez reçu cette balle, là ? ai-je demandé à Van Dern en posant mon index sur cet endroit, un peu au-dessous de son oreille, qui ressemblait à une marque au fer rouge.

Van Dern a secoué la tête, comme lorsqu'on sent un insecte courir sur sa nuque. Il me fixa. Un sourire timide éclaira son visage.

– Le résultat d'une intervention mal préparée. Un truc à la con. Il y avait un type qu'on surveillait depuis plusieurs semaines, suspecté de violer des filles dans les zones de fret, entre Paray-Vieille-Poste et Morangis. On n'avait que des présomptions, des racontars de voyous. On a essayé de taper une flagrance. Un soir, j'étais de service sur Athis-Mons avec un équipier. Un fonctionnaire a signalé avoir vu le

gars entrer dans un Algeco, au sud des pistes d'Orly. L'endroit est un *no man's land*, avec des entrepôts, des bureaux sinistres, des peupliers malades. Vous êtes à trois cents mètres de la piste principale est-ouest. Personne n'habite là. Vous imaginez les décibels. Le soir, à part quelques vigiles disséminés sur le périmètre, il n'y a absolument personne, pas d'habitants, pas de fret, pas de trafic. Des parkings vides. D'après le témoignage de l'agent, il y avait une fille et un gamin avec le type. C'est ça qui nous a foutus dedans. On a pensé à la prise d'otage qui n'en finit pas et qui peut dégénérer. On a voulu agir vite. On est entrés chacun par un côté du baraquement. Ce n'était pas un simple Algeco, mais toute une structure, des blocs emboîtés pour former un ensemble avec un étage. J'avançais dans la pénombre. Au bout d'une sorte de coursive, il y avait un foutu lampadaire à sodium haute pression qui m'éblouissait. J'ai compris que le gars se trouvait dans une des pièces sur la droite, au fond. J'ai attendu d'avoir le contact visuel avec Adorno, mon équipier, pour intervenir. J'ai attendu dans le couloir, six ou sept minutes, deux avions ont décollé dans l'intervalle dans un boucan d'enfer. Et puis j'ai pris cette balle dans la gueule. Il y avait un autre type, qui venait sans doute rejoindre son complice, et qui m'a surpris. Je n'ai rien vu venir. Je me suis réveillé bien plus tard, avec des tubes qui me sortaient de partout. Gabriel Adorno les a descendus tous les deux, si vous voulez l'histoire complète. La fille et le gamin étaient sains et saufs.

– Eh bien… Quelle histoire…

– Ouais, a juste répondu Van Dern.

FRANCK

J'ai peur. J'ai peur. Je ne sais pas où je suis.
Je ne sais pas ce qui se passe. Il fait froid.
Je ne veux plus être là.
Je ne veux pas que maman imagine ce qui est arrivé. Elle ne peut pas imaginer ce qui m'arrive. Ce qui m'est arrivé depuis… Je ne sais même pas depuis combien de temps ça s'est passé.
Maman. Je pourrais hurler « maman », comme avant, et elle ouvrirait la porte. Elle tremble de peur qu'il me soit arrivé quelque chose. Elle serait là dans la minute. Mais maman a disparu et il n'y a plus que cette femme.

XVII

La belle

Et puis nous avons fini par partir. Comme la première fois, sans même hâter le pas.

Nous avons traversé Valmondois. Nous croisions des femmes pressées qui quittaient leur domicile en trottinant sans nous accorder le moindre regard. À un feu rouge, à l'intersection de la rue qui montait vers ce bistro où nous nous étions réfugiés la première fois, une longue file de voitures patientait. Des hommes et des femmes perdus dans leurs pensées, des enfants sur le chemin de l'école, le visage collé aux vitres arrière, les yeux vides. La vie extérieure n'avait pas beaucoup changé depuis que je l'avais quittée. Nous avons marché vers la gare et avons attendu le premier train pour Paris.

Van Dern avait insisté pour entrer. Nous étions dans ce café à l'ouest de Paris. Un de ces grands cafés comme il y en avait tant dans les années soixante. Une de ces vastes brasseries que l'on voit dans les films de cette époque. Avec de longues banquettes devant les murs, des colonnes recouvertes de minuscules miroirs, de larges vitrines et un écailler dans une sorte de guérite juste devant l'entrée. Une caisse tenue en permanence par une femme entre deux âges. J'ai cherché en entrant dans la salle des titres de films qui pouvaient mettre en scène

des cafés comme celui-ci. Un seul me venait. *Du rififi à Paname*. Je ne sais même pas si je l'ai vu. Puis j'ai pensé à *Cléo de 5 à 7*. Oui, c'était bien le genre de cafés qu'il devait y avoir autour de Denfert-Rochereau ou vers Convention. Celui où nous étions entrés s'appelait Le Rallye-Citerne. Un drôle de nom de café. Nous nous sommes assis dans un coin, devant une baie vitrée. Van Dern tapota quelques instants de ses ongles sur le rebord de la table, puis il glissa :

– Alors nous nous sommes enfuis, pas vrai ?

Van Dern me regardait avec un sourire de gamin. Il semblait ravi de son coup. Je dis :

– Ce n'est pas votre coup d'essai… Apparemment, depuis onze mois, vous avez pris l'habitude de filer comme ça, non ?

– Oui, mais là, on s'est vraiment fait la belle… Pas vrai ? répéta-t-il.

Je regardais la petite agitation du café tout autour. L'odeur du café noir et du fromage qui avait légèrement grillé sur les sandwichs chauds qu'on préparait derrière le bar. Ces signes de vie ne me convainquaient pas encore. Ils n'avaient rien de vraiment plus excitant que le silence et les odeurs de ma chambre à Belmont. Puis l'expression de Van Dern résonna dans mon esprit. « La belle »… Je me souvins alors de l'expression qu'il avait employée cette fois à Valmondois, lorsqu'il avait imaginé que nous filions de la clinique, un vendredi soir. « Si nous leur glissions entre les doigts ? » Oui, cette fois, on s'était vraiment « fait la belle ». Je m'étais « fait la belle », avec Van Dern, emportant juste ce ridicule sac plastique qui contenait deux ou trois bricoles. Le terme sonnait tout à la fois pour moi comme une promesse et une menace. La liberté, mais aussi une certaine forme de traque. « La belle »… N'était-ce pas ainsi que les policiers appelaient la cavale des malfaiteurs en fuite ? Comme la première fois, j'avais un doute. J'ai demandé :

– Vous croyez qu'ils vont nous faire rechercher ?

– Mais vous êtes majeure ! Je suis majeur aussi. Nous sommes libres de faire ce que nous avons envie. De dire merde à leur emploi du temps et à leur règlement intérieur, pas vrai ? lança-t-il une nouvelle fois, comme si lui-même n'était pas tout à fait sûr de ce qu'il avançait.

– Si. Nous sommes libres de faire ce que nous voulons. Je crois. J'ai envie d'un café. D'un grand café crème.

– Moi aussi ! C'est une bonne idée, les cafés crème…

Il fit un demi-tour en cherchant un garçon du regard. Il y a toujours des garçons à portée de voix dans ce genre de cafés. L'un d'entre eux s'approchait déjà.

– S'il vous plaît, lança Van Dern, mettez-nous des cafés crème. Deux cafés crème. Et… vous n'auriez pas encore des croissants par hasard ?

– Des croissants ? À une heure de l'après-midi ? Ça m'étonnerait. Je vais voir, monsieur.

Van Dern semblait requinqué. La vie ordinaire dans Paris l'emplissait de vigueur. La silhouette épuisée que j'avais rencontrée à la clinique Belmont reprenait consistance dans la fréquentation et l'agitation humaines. Il semblait avoir soif de tout. Ce n'était pas mon cas. Mis à part un café crème, je n'avais envie de rien. Je regardais la rue à travers la grande vitrine. Oui. De l'agitation, de l'activité humaine, tout ce que j'avais décidé de fuir. Et j'avais accepté de suivre Van Dern dans cette folie ? J'avais soudainement besoin de retrouver mon lit à Belmont, l'odeur de ma chambre, les silhouettes bleues qui passeraient dans mon angle de vision jusqu'à la fin des temps, en silence, comme chaussées de patins de feutre. Tout me décourageait. Paris. Ce café maussade et presque désert. La belle… Cette aventure sans espoir que j'avais accepté de vivre avec Van Dern.

Van Dern respectait mon humeur. Il ne cherchait pas comme souvent à faire le pitre. Il mangea les deux croissants que le garçon avait apportés dans un petit panier d'aluminium et, d'instant en instant, chassait les miettes qui restaient agrippées dans sa barbe de plusieurs jours. Lorsqu'il eut fini son second croissant, il dit :

– Il y a toute une époque de ma vie, il n'y a pas si longtemps, où je ne me nourrissais plus que de croissants et de cafés noirs.

– Vraiment ? ai-je dit d'un ton distrait.

Le silence retomba. Je crois qu'il attendait que je reprenne moi-même le fil de la conversation. Au bout d'un moment, il abdiqua et dit :

– Bon, alors nous allons récupérer vos affaires, mademoiselle Hoffman ?

Nous avions choisi ce café parce qu'il était tout proche de mon domicile. Aujourd'hui, j'ai du mal à dire « chez moi », parce que je ne me rappelle que très vaguement l'endroit où j'ai habité. Je me rappelle mon adresse. Je reconnaîtrais l'immeuble. Et je me souviens des dernières images que j'y ai vues. Le ciel de Paris, loin vers les quais de la Seine que je ne devinais qu'à peine de mes fenêtres. L'école et les enfants. Je me rappelle cette lumière sur l'amplificateur. Et c'est à peu près tout. Et puis ce retour m'inquiétait. Qu'avais-je laissé là-bas qui me manquait ? Rien. Rien du tout.

Van Dern avait insisté.

– Il vous faut quelques vêtements. Une vraie paire de chaussures…

J'avais sur moi ce que je portais lorsque j'avais été amenée à l'hôpital, juste avant Belmont. Les vêtements dans lesquels on m'avait emportée. Ils avaient été lavés et pliés, et la clinique m'avait fourni une sorte de survêtement gris chiné dans lequel j'avais vécu toutes ces semaines là-bas. Avant de nous « faire la belle », j'avais enfilé mon

pantalon de toile noire et mon petit pull Sonia Rykiel. Mais mes chaussures de ville avaient été perdues dans les transferts. J'avais aux pieds des sandales de plastique destinées aux douches et aux salles de soins. Totalement grotesques dans Paris.

Nous avons marché dans mon ancien quartier. Rien ne m'évoquait ma vie d'avant. J'aurais aussi bien pu avoir vécu ma vie entière à Fort-de-France ou à Riga que ces rues ne m'auraient rien suggéré de plus. Arrivés devant mon immeuble, Van Dern a dit :

– C'est là ?

J'ai regardé le porche avec la grosse poignée de fonte peinte du même bleu que la porte, et les pierres de l'encadrement, sur lesquelles un Digicode laissait échapper un bourdonnement. J'ai hoché la tête, sans y croire. Van Dern me regardait, aussi incertain que moi.

– Nous y allons, ou bien ?

– Allez-y tout seul. Je ne me sens pas de remonter là-haut. (Je lui ai tendu la clé de ma serrure trois points.) Je… je crois qu'il faut faire un léger mouvement avec la clé pour qu'elle s'enclenche bien. C'est au quatrième. La porte à droite, la plus proche de l'ascenseur.

– Et vous ? Vous n'allez pas rester plantée là ?

– Bien sûr que si. C'est sans importance. Je vous attends ici…

– Qu'est-ce que je vous prends ? Je ne sais pas, moi, comment je vais trouver vos affaires ?

– Vous savez mieux que moi ce qu'il faut pour une entreprise comme la nôtre, non ? C'est vous qui avez organisé tout ça. Prenez-moi un pull, un pantalon, une paire de baskets. Tout est facile à trouver : c'est un deux pièces, quoi… Toutes mes affaires sont dans le placard de l'entrée. Vous ne pouvez pas vous tromper.

Van Dern s'avança et poussa la porte. Elle résista.

– Vous avez le code ? demanda-t-il en se tournant vers moi.

– Je ne m'en souviens pas. Pas du tout…

– Et alors, comment allons-nous faire pour…

– Vous êtes flic ou quoi, merde ! Vous m'emportez dans un vrai plan à la con, et au premier obstacle, vous coincez ?

Van Dern allait répondre quand un claquement résonna, anticipant l'ouverture de la porte. Un homme se découpa dans l'ombre, juste derrière Van Dern qui lui barrait la route. Je reconnus immédiatement l'homme qui roulait des épaules pour esquiver Van Dern et se glisser dans la rue. C'était un de mes voisins d'avant. Son allure, son visage, ses vêtements, son nom, même ; tout me semblait… comment dire… intact. Comme datant de la veille à peine. L'homme avait une quarantaine d'années. Je me souvenais de lui avec une précision incroyable. Il s'appelait Maurel. Il habitait au troisième étage, et je me souvenais d'avoir gravi mille fois l'escalier en sa compagnie, sans avoir échangé plus de quinze mots. Il me dévisagea, avec étonnement et méfiance. Il esquissa un salut de la tête et passa entre nous deux, sans un mot. J'ai regardé ses cheveux qui rebiquaient sur sa nuque, légèrement humides. Il portait un de ces cache-cols de vieillard en laine fine. Van Dern en avait profité pour se glisser dans le hall. Je laissai la porte se refermer entre nous en claquant.

Dix minutes plus tard, Van Dern était de retour. Il tenait à la main un de mes sacs de voyage en nylon jaune vif. Il le posa sur son genou replié pour m'en faire examiner le contenu : je vis un jean noir et un blouson de toile, des Converse, un pull beige. J'entrevis aussi quelques-uns de mes anciens sous-vêtements qu'il avait glissés, soigneusement pliés, dans une poche intérieure. Curieusement, j'éprouvais un drôle de sentiment en imaginant Van Dern choisir pour moi des slips et des soutiens-gorge dans mes tiroirs. La dimension intime de notre relation m'apparaissait soudain, de manière brutale.

J'ai repensé à ce mot qui m'avait envahie lorsque Van Dern avait parlé pour la première fois du témoignage de Ricault : le mot « complices ». Il avait employé le mot lorsque nous nous étions « évadés » à Valmondois et que j'avais bu ce rhum au citron vert, oui, nous étions bien devenus cela, des *complices*. Et notre quête commune devenait de plus en plus précise. En même temps, mon esprit dérivait sur d'autres chemins : ces vêtements avaient-ils été vraiment les miens quelques semaines plus tôt ? J'avais l'impression de les reconnaître, mais tout aussi clairement, ils m'apparaissaient comme ceux d'une autre. Certains même me parurent totalement étrangers. Comme si une femme les avait oubliés chez moi. Les morts devaient laisser derrière eux cette impression de flottement, d'incertitude. Leurs possessions, particulièrement leurs objets les plus intimes, ne leur appartenaient plus vraiment. J'ai transvasé dans le grand sac de sport les quelques objets que j'avais emportés : le livre du Pays d'Arrière, le notebook et mon minuscule portefeuille. Finalement, ces trois objets me semblaient bien plus à moi que ces vieux vêtements, qui me firent l'impression d'avoir habillé une autre femme, des décennies auparavant, dans une autre ville. Une autre vie. J'ai saisi les Converse dans le sac et je me suis baissée pour les enfiler. Puis j'ai relevé les yeux vers Van Dern : il m'a paru aussi peu réel que les personnages de mon livre qui s'agitaient là-bas, à Owena Creek. Si j'avais insisté, j'aurais pu voir à travers lui les contours de la rue par laquelle Maurel, quelques minutes plus tôt, avait disparu.

– Vous avez remarqué le type qui est sorti quand la porte s'est ouverte ?

– Vaguement. À peine, en fait. Je pensais à profiter du passage…

– C'est Maurel. Un drôle de type qui habite au troisième. J'ai l'impression… enfin, j'avais l'impression qu'il me surveillait. Sa porte était souvent entrouverte lorsque je passais dans l'escalier. Rémy

Maurel : j'ai lu cent fois son nom sur la plaque sous sa sonnette. Figurez-vous que je l'ai suivi, un jour…

– Qui surveillait qui ? fit Van Dern en riant.

Il se tourna vers la porte, comme si l'image de Maurel y demeurait encore et qu'il pourrait y rafraîchir son souvenir.

– Oh, ça n'a rien donné. Je ne suis pas une professionnelle. Je l'ai suivi une heure dans le métro. Il travaille du côté de la rue des Pyrénées, à l'autre bout de Paris, dans une sorte d'imprimerie. Ils impriment tout et n'importe quoi : les menus d'une chaîne de pizzerias, des journaux d'annonces gratuites, des cartes de visite de dépannage express… J'ai cru comprendre aussi qu'ils étaient éditeurs d'une sorte de revue osée, de piteuse qualité. Un truc qui s'appelle *Désinvoltes Dentelles*, vous voyez le style. C'est tout ce que j'ai pu réunir sur lui. Je n'ai pas votre talent pour compiler des informations utiles.

FRANCK

Je sais quand maman a peur, quand elle vient me coucher et que je vois son visage dans la lumière du couloir. Elle est blanche et sa bouche a peur. Elle vient vérifier que tout va bien.

Que je vais bien. Même si maman était là, qu'elle arrive à deviner où je suis, à trouver où je suis, elle n'arriverait pas à ouvrir la porte. La porte est coincée. Elle est fermée. Il n'y a que la femme qui sait ouvrir la porte. Elle m'a juste dit ces mots : Ne cherche pas à ouvrir. Ne cherche pas à sortir. Tu sais très bien ce qui se passera si tu essaies d'ouvrir cette porte.

Heureusement que j'ai laissé tomber Doraemon.

Heureusement.

Ils vont me trouver.

Ils vont me trouver.

XVIII

Loin de Baltimore

Nous avions décidé de partir dès le lendemain matin. Nous n'avions rien de plus à faire à Paris. Nous avons traîné un peu au bord de la Seine. Un vent sinistre balayait les quais. Les voitures semblaient avoir envahi tout l'espace, par ici. Au bout d'un moment, je me suis aperçue que je tenais encore machinalement à la main les sandales de plastique de la clinique. Je me suis approchée d'une poubelle fixée au sol près d'un feu rouge et les y ai déposées. En face de moi, de l'autre côté de la Seine, l'immense paroi de la Maison de la radio avait des allures de machine.

– C'était lequel, votre bureau ? demanda Van Dern en suivant mon regard.

J'étais bien incapable de répondre. Ces minuscules fenêtres, toutes semblables ? Je n'avais aucun souvenir réel de m'être jamais trouvée derrière l'une d'elles, à regarder la ville.

J'ai désigné vaguement une rangée, au troisième rang, près d'une tour d'angle.

– Par là, je crois.

Van Dern ne regardait même pas.

Avec l'arrivée du soir, les tours de verre noir nous surplombaient de manière de plus en plus menaçante, nous imposant leur ombre. Un instant, je me suis crue dans une de ces villes de Nouvelle-Angleterre aux hivers sans fin. Des tours en guise d'horizon et des fleuves glacés. Il me semblait qu'il suffisait d'attendre un peu, de regarder passer les automobiles, et que tôt ou tard nous serions à Baltimore, sur Inner Harbor. En regardant vers le nord, nous ne verrions plus les centaines de fenêtres de la Maison de la radio, mais les cuves et les entrepôts de Locust Point.

J'ai toujours détesté l'eau mouvante des fleuves et des rivières. Je ne venais jamais vers la Seine, autrefois. Je dis autrefois, mais il s'agit à peine de quelques mois. Quand nous descendions de l'appartement, Franck et moi partions résolument vers le nord-est, chaque fois. Nous nous dirigions vers le métro aérien. Jamais vers la Seine. Van Dern avait proposé de porter mon sac. Nous tournions un peu en rond. J'avais l'impression que nous cherchions à gagner du temps. Mais contre quoi ? Ou qui ?

– À quoi pensez-vous ? a-t-il demandé.

– À rien. Enfin, si : à Baltimore.

– Baltimore ?

– Oui. C'est un des rares déplacements que l'on m'ait payés, pour le boulot. Il y avait une grande fresque estivale autour de la préparation du bicentenaire d'Edgar Allan Poe, l'écrivain américain, qui est mort à Baltimore. J'étais allée y chercher des traces, des témoignages. *Que reste-t-il de Poe au XXI^e^ siècle ?* C'était l'angle. J'ai rapporté quelques sons, mais ils ont été peu utilisés dans les émissions. Quelques minutes d'interview avec une jeune libraire qui avait fait sérigraphier le portrait de Poe sur sa vitrine, des cris de mouettes au-dessus du parc de Fort McHenry, les sirènes de ferrys en manœuvre. J'avais aussi enregistré un type dans un bar littéraire, qui

lisait un poème de Poe. On entendait des bruits de verres et des rires. Ce n'était pas la bonne ambiance, la réalisatrice ne l'a pas gardé au mixage.

– Vous y êtes retournée, en Amérique ?

– Je devais. Ça ne s'est pas fait. On avait prévu une émission peu après la mort de Rosa Parks, cette femme noire américaine qui avait refusé de laisser sa place dans un bus à un Blanc…

Ça n'avait pas l'air d'intéresser Van Dern. Il m'a dit :

– Écoutez, on ne va pas tourner comme ça cent sept ans ?

Nous marchions de plus en plus vite. Au loin, des nuages d'hiver se regroupaient et filtraient le soleil couchant.

– J'ai froid, ai-je dit, sans suspendre mon pas.

– Oui, a répondu Van Dern, sans s'arrêter non plus. Où allons-nous ? Je veux dire : où allons-nous passer la nuit ?

Nous savions tous les deux qu'il n'était pas question de remonter chez moi pour dormir. Van Dern proposa d'aller chez lui.

– Vous savez, lâcha-t-il, c'est aussi compliqué pour moi que pour vous… Comme vous, et pire ! Je n'ai pas ouvert ma porte depuis bientôt un an. Mais je m'y suis préparé, je me doutais que nous n'irions pas chez vous. J'ai emporté mes clés.

Nous avons marché vers le Champ-de-Mars et pris un bus. Son mouvement me semblait singulier. J'avais l'impression que le véhicule n'était pas fait de matériaux rigides, mais d'une sorte de pâte molle, flexible, et qu'il ondulait. Une espèce de mouvement reptilien, dans lequel, par instants, les roues de l'arrière se détendaient pour essayer de se rapprocher de l'avant de l'autobus. Une voix enregistrée annonçait les arrêts. J'eus brusquement le sentiment d'être dans un ascenseur de grand magasin et qu'un garçon liftier nous avertissait du prochain étage. « *Prochain arrêt : Duquesne-Lowendal. Confection femme. Confection junior. Mercerie. Listes de mariage…* »

Vers la rue Saint-Jacques, Van Dern m'a fait signe que nous allions descendre. Nous sommes remontés vers le Panthéon, avant de nous engager dans une rue étroite. Je n'ai pas gardé un souvenir précis de l'endroit où habitait Van Dern. Je ne garde aucun souvenir précis de ces moments-là. Un appartement ancien, de trois pièces en enfilade, dans le cinquième arrondissement. Presque sous les toits, desservi par un bel escalier, large et ciré. Très différent du mien. Beaucoup plus cher aussi sans doute. Van Dern avait ouvert la porte, il avait cherché sur sa droite dans l'ombre. Curieusement, la lumière inonda une grande entrée avec un buffet bas recouvert de marbre rose et de deux grands vases modernes, emplis de galets. Il se déroba pour me laisser entrer. Au sol, une moquette gris pâle étouffait mes pas. J'ai remarqué immédiatement le froid qui régnait là. Un appartement abandonné, livré à lui-même pendant des semaines. Le froid s'y était accroché avec des serres d'acier. Je me suis fait la réflexion que dans la vie d'avant de Van Dern, cet appartement devait déjà avoir ce mode-là. Suspendu, inerte, comme empli des échos d'une vie ensommeillée. J'ai pensé à ma propre vie. Pleine, elle aussi, des échos d'une autre vie tout juste enfuie. Tout au fond de ma tête, au bout de corridors obscurs, il me sembla entendre Franck qui m'appelait dans l'ombre. J'eus brutalement envie de retourner à Belmont, et de m'y laisser mourir à petit feu. Dans le profond sommeil des somnifères et des anxiolytiques.

Sur la droite, le couloir menait aux pièces dont on voyait les huisseries se succéder sans la moindre porte. L'image des salons du prince Prospero, dans une nouvelle de Poe, s'est jetée sur moi à la manière d'un chat terrifié. Mon regard fuyait. Je me suis mise à fixer les lattes usées du parquet. Je n'avais pas envie de détailler les aménagements de l'appartement de Van Dern. Il n'était qu'un lieu

provisoire, un passage. Demain, nous serions loin. Il était à peine dix-neuf heures et je tombais de sommeil.

– Je suis morte de fatigue. Où est-ce que je vais dormir ?

– Il y a un lit, tout au fond, dans ma chambre. Ou bien le canapé, là… (Il me désignait un divan de toile bise, aux coussins colorés. Un téléviseur lui faisait face, installé beaucoup trop près à mon avis.) Prenez le lit, si vous voulez…

– Le canapé va faire l'affaire. C'est très bien ici. Vous auriez une couverture ? Ou un duvet ?

Il ne chercha pas à faire le galant en insistant pour le lit. Il a ouvert un coffre d'où il a extrait un duvet rouge. Un rouge étrange, foncé et lumineux à la fois, comme si le tissu brillait d'une lueur propre. Un rouge… comment dire… trop rouge. J'ai encore pensé à cette nouvelle de Poe, *Le Masque de la mort rouge*. Van Dern a lancé, en marchant vers une fenêtre dont il a machinalement vérifié la fermeture en agitant la poignée :

– Vous ne voulez pas manger un morceau ? Je pourrais commander quelque chose, il y a des tas de restaurants qui livrent dans le coin. Une pizza ? Ou des trucs asiatiques ?

– Ce que vous voulez. Je n'ai pas très faim. Je suis vraiment exténuée…

J'ai pensé que mon corps avait déjà assimilé l'emploi du temps de la clinique Belmont. Après vingt heures, à moins de se « faire la belle », plus personne ne veillait. Van Dern a gardé son manteau. Il a fait un tour en hésitant. Il est passé par la cuisine, où je l'ai entendu ouvrir quelques portes. Je pense qu'il vérifiait que tout était en ordre de marche chez lui. Il a crié de la cuisine :

– Eh bien je vais essayer de trouver de quoi dîner. Je ne serai pas long.

Puis j'ai entendu claquer la porte d'entrée et ses pas résonner dans l'escalier ciré. J'ai pensé que je n'étais décidément pas très coopérative. Ni très chaleureuse. Après tout, ce type faisait tout ça pour moi. J'ai profité de son absence pour quitter mon pantalon et faire une toilette minimale. J'ai trouvé sa salle de bains à peu près comme je l'imaginais. Des objets d'homme. Un rasoir en plastique. Un blaireau aux poils affaissés. Une sorte d'eau de toilette ou d'*after-shave* bon marché. Et sa jardinière à réserve d'eau avec les plants de cannabis qui grimpaient le long de leurs tuteurs, cherchant la lumière d'un grand velux. Comment ces plantes avaient-elles pu tenir aussi longtemps sans que l'on s'occupe d'elles ? Est-ce que Van Dern n'était vraiment pas revenu chez lui depuis un an, comme il l'affirmait ? Et cette absence de poussière sur les meubles et les objets ? Je me suis brossé les dents en observant son dispositif. Un drôle de type. J'ai regagné le divan et je me suis glissée dans le duvet.

Quand je me suis réveillée, un peu plus tard, Van Dern était assis à un guéridon près de la fenêtre et mangeait à même un grand carton de pizza. Il a levé les yeux et m'a lancé :

– Vous voulez manger un peu ? J'ai pris des pizzas et des choses chez l'Indien : des beignets, ces espèces de feuilletés sucré-salé.

J'ai simplement secoué la tête et je me suis rendormie.

FRANCK

Tout à l'heure, j'ai pensé à ce moment, quand je les ai entendus crier dans l'escalier ; j'ai entendu qu'ils allaient se séparer. Maman a dit en marchant très vite, avec papa derrière elle qui cherchait à la retenir – il me semble qu'il cherchait à la retenir : Franck, papa et moi on va se séparer.

J'avais crié, de toute ma force : Non, je veux pas. Je veux pas ! NON, JE VEUX PAS !

Et ils ne s'étaient pas séparés. Pas cette fois-là. J'étais petit. J'avais quel âge quand maman a dit qu'ils allaient se séparer et que papa marchait derrière elle, comme si le fait de rester juste derrière elle allait changer les choses que maman disait ? C'est l'époque où je croyais à l'Arbre-qui-sait-tout. Disons l'époque où je croyais que l'Arbre-qui-sait-tout était vraiment capable de dire les choses comme elles arriveraient. L'Arbre-qui-sait-tout était un vieil arbre tout sec, tordu, qui avait poussé sur la route qui allait chez mammy, à Chelles, dans la banlieue. Quand j'étais à l'arrière de la voiture, je regardais le paysage. C'était presque tout le temps pareil, sauf l'endroit où se tenait l'Arbre-qui-sait-tout. J'avais pris l'habitude de poser les questions qui m'embarrassaient à l'Arbre-qui-sait-tout. Et j'imaginais qu'il répondait. Toujours la bonne réponse. Par exemple : est-ce que j'ai réussi le contrôle d'histoire ? Est-ce que j'aurai ce livre-jeu avec le C.D. dedans, qui se déplie et qu'on peut transformer en un tas de trucs ? Est-ce que maman allait vraiment se séparer de papa ? L'Arbre-qui-sait-tout avait dit oui. À tout.

Je crois que papa marchait derrière elle pas vraiment pour la retenir. Il essayait de retenir les choses qu'elle allait dire.

XIX

« Robert Pont-Auvienne, journaliste honoraire »

Je me suis réveillée au petit matin. Une habitude, dès que je dormais chez quelqu'un. J'étais toujours la première debout. Incapable de me décider. Incapable de faire quoi que ce soit d'efficace. Je tournais en rond et finissais fatalement par me recoucher, surveillant les mouvements et les bruits au loin, dans les pièces inconnues. Pourtant, Van Dern était déjà levé. Il buvait un café dans la petite cuisine, regardant par une minuscule fenêtre qui donnait sur une cour intérieure. De l'eau ruisselait sur la vitre.

– Il pleut, dit-il en me regardant dans les yeux.

Je suis restée plantée, l'air ballot. J'avais eu l'élan pour m'approcher de lui et lui faire une bise, comme l'on fait le plus souvent à des amis chez qui l'on a dormi. Je me suis arrêtée en plein mouvement. J'ai dit, d'une voix transparente :

– Je peux me faire un café ? Bonjour…

Van Dern a désigné sur sa droite une cafetière électrique. Il a simplement hoché la tête en disant :

– Il est fait. Il n'y a rien à grignoter.

Je me suis approchée et me suis servie dans une tasse sérigraphiée d'un Donald en pleine crise de colère.

– Décidément, vous êtes un grand fan de Walt Disney ! (J'ai vu que Van Dern ne comprenait pas. Il me regardait, ahuri.) Donald… Dumbo… (J'ai mimé un instant avec mes deux mains écartées de chaque côté du visage les grandes oreilles de l'éléphant volant.) Dumbo, sur votre veste ! Quand vous êtes venu dans ma chambre, la première fois !

– Ah oui. Vous aviez remarqué ?

Il ne semblait pas attendre de réponse. Il avait replongé son regard dans la cour, à travers les gouttes de pluie. J'ai bu mon café brûlant sans lever les yeux sur l'appartement. Il s'est resservi un café. Il a dit :

– On va peut-être repousser de vingt-quatre heures notre petit voyage… J'ai réfléchi cette nuit. Je connais quelqu'un qui pourrait nous faire gagner du temps. Un type qui connaît un type.

– Je ne comprends pas…

– Vous voulez faire un tour dans le passé ? J'ai un raccourci qui peut nous ramener directement en… disons : 1967. Ça vous irait comme point de chute ?

– Qu'est-ce que vous racontez ? Vous avez fabriqué une machine à voyager dans le temps pendant votre convalescence ? Une machine secrète planquée dans les caves de la clinique Belmont, bricolée avec des vieilles cagettes, des bouteilles de Vittel, deux piles et des assiettes en carton ?

Van Dern a souri. Je me suis demandé comment je pouvais encore réussir à faire de l'humour.

– J'ai un vieil ami… Un informateur, comme on dit chez nous. Un type assez déroutant. Il est à peine sorti de chez lui depuis l'époque. Il travaillait dans un journal de premier plan, la rubrique des sports, le

meilleur endroit pour traîner partout où grouillent les mauvais garçons. Les stades, les vélodromes, les salles de boxe, les bistrots à pari mutuel, les champs de courses. Il faisait aussi un peu les faits divers, du coup.

– Quel rapport avec 1967 ?

– Il a arrêté subitement sa carrière dans la presse en 1968. Il avait à peine trente ans. Il a reçu une grenade lacrymogène en plein visage en rentrant chez lui, dans le Quartier latin. Il habite rue Malebranche, à cent mètres de chez moi. J'ai vu le genre d'engin qu'il a reçu. On dirait une petite boîte de concentré de tomate, quatre centimètres d'épaisseur et cinq et demi de diamètre, du bon acier français. Ce truc a croisé son front à deux cent cinquante kilomètres à l'heure. Il a tout arrêté, enfin, il a arrêté d'écrire sur les champions de boxe et les pouliches de Chantilly. Il a attaqué l'État. Ça lui a pris des années, mais il a gagné. Il a touché sa petite pension et il est resté chez lui. Au cours de la procédure, il a rencontré des flics. Il est devenu une bavette, comme on dit chez nous, une balance. Il raconte deux ou trois anecdotes par-ci, par-là. On lui glisse des enveloppes. Je l'ai rencontré il y a une vingtaine d'années. On est devenus copains. Je passais le prendre, on allait se promener au Luxembourg. Il me racontait ce qu'il savait. On s'asseyait toujours sur les mêmes sièges, un peu en retrait du bassin, vers la guérite qui vendait des cerceaux. Des objets insolites, ces cerceaux… Le stock devait dater de l'époque de Napoléon III ! Et je lui glissais une enveloppe. On a un budget pour ça, vous savez ? C'est très officiel… Il me racontait aussi ses souvenirs. Mis à part les combines dont il entendait parler, tout s'est figé pour lui dans les années soixante. Il est vieux maintenant. Il a arrêté de faire la taupe il y a cinq ou six ans. On commençait à se méfier de lui, des deux côtés. Jusqu'à mon… jusqu'à cette histoire à Orly, j'ai continué à lui rendre visite rue Malebranche. C'est lui que

j'ai été voir quand je suis parti de la clinique Belmont, et que vous vous êtes fâchée.

– Et en quoi ce type pourrait nous aider à en savoir plus sur… sur ce qui est arrivé aux écluses ?

– Eh bien, mon ami, Robert Pont-Auvienne, est originaire de Clamecy, pas loin de l'endroit qui nous intéresse. Il a travaillé, les premières années de sa carrière, au *Républicain nivernais*, un petit quotidien au bon goût de terroir. Il a gardé des tas de contacts là-bas. C'est un de ses contacts qui m'a mené à Ricault. C'est lui qui m'a ouvert la piste, en quelque sorte… Il faudrait qu'on passe le voir avant de descendre là-bas. J'ai encore des questions à lui poser et quelques repères à prendre. Il faudrait que vous le flattiez un peu… Il aime parler de son passé.

– Vous vous faites des drôles de copains…

Van Dern m'a regardée, d'un air entendu. Quand il a quitté la cuisine, je me suis jetée sur le paquet de café pour vérifier la date de péremption. Se pouvait-il que ce café soit encore buvable s'il datait d'avant son hospitalisation ? J'ai tourné l'emballage dans tous les sens. Il n'y avait pas de date.

La rue Malebranche est une drôle de rue, asymétrique, proche du Panthéon, avec une sorte de contre-allée en étage au-dessus de la rue elle-même. J'avais déjà vu ce type de voie, mais plutôt dans les quartiers du nord, du côté des Grands Boulevards. L'immeuble de ciment beige avait dû être retapé récemment. Il tranchait un peu avec quelques beaux immeubles alentour, avec leurs balcons saillants, leurs fers forgés et leurs pilastres doriques. On avait lissé la façade avec un enduit médiocre qui se fendillait par endroits. On avait dû également, depuis 1967, installer le téléphone jusqu'aux étages supérieurs à l'aide de gros câbles qui couraient sur les murs. Des tresses noires chevillées de biais, dont certains segments, parfois

longs de deux mètres, pendaient comme des lianes mortes entre les fenêtres.

Robert Pont-Auvienne habitait un deux pièces en rez-de-chaussée, donnant sur une cour lugubre plantée de quelques fusains. Van Dern ouvrit le chemin à travers un dédale de couloirs qui me firent penser aux coulisses d'un théâtre.

Il s'arrêta devant une porte coiffée d'une imposte vitrée qui lui servait de chapiteau. Une lumière jaune en tombait, maintenant l'endroit dans une pénombre un peu visqueuse. Au centre du panneau, on avait punaisé une carte de visite. Je m'approchai pour tenter de lire. Une odeur de décomposition et de renfermé montait de la carte, comme si elle avait séjourné dans un cellier pendant des mois. Je lus :

– « Robert Pont-Auvienne, journaliste honoraire. »

Van Dern frappa quelques coups prudents, comme s'il avait peur d'être remarqué entrant chez ce Pont-Auvienne. La porte s'ouvrit immédiatement ; il me sembla que l'homme se tenait derrière depuis des lustres, attendant que l'on frappe.

J'avais devant moi un vieillard maigre, aux yeux furtifs, rendus bilieux par la mauvaise lumière de l'ampoule qui produisait la lumière jaune.

Robert Pont-Auvienne portait une sorte de robe de chambre beige à galons, et une chemise sale, ouverte sur une poitrine couverte de longs poils blancs.

– Tiens, l'ami Libellule ! fit Pont-Auvienne d'une voix rusée.

Aussitôt, un chat tigré se glissa hors de l'appartement et se colla contre mes chevilles. L'animal se mit à faire un genre de huit entre mes jambes en ronronnant. Un vent froid était sorti avec lui, venu des profondeurs de la maison. Je me suis mise à frissonner.

– Robert, lança Van Dern, je t'amène quelqu'un. Quelqu'un qui voudrait connaître deux ou trois choses. Des anecdotes, ta méthode de travail…

– Ma méthode de travail, vraiment ? répondit Pont-Auvienne dans un sourire sinistre.

Il joua quelques instants avec le galon de sa poche de poitrine. Il ne semblait pas pressé de nous faire entrer. Nous étions coincés dans cette minuscule entrée en forme de corridor. Mon coude touchait un des murs recouverts de papier peint et je voyais les épaules de Van Dern onduler, comme s'il sautait légèrement sur place. Le type ne se décidait pas à nous faire avancer dans son intérieur sombre et froid. Pas par impolitesse. Il me semblait qu'il n'y pensait même pas. Il aurait pu nous faire la conversation deux heures, nous laissant coincés là dans son couloir.

– Je te l'ai dit l'autre fois, Jean-Paul… Pourquoi me consulter moi ? Pourquoi ne pas aller dans une de ces radios à la mode ? Il y a là-bas des journalistes qui ont été sur place, qui sont restés en contact…

Il avait dit « en contact » avec une voix étrange, comme venue de la gorge. Une sorte de sanglot.

– C'est avec vous qu'on souhaite parler, monsieur Pont-Auvienne, dis-je brutalement. On m'a dit que vous connaissiez l'étang de Baye, les seize écluses. La Courancelle…

Ses yeux jaunes s'allumèrent un instant. Toute une fresque se mettait doucement à s'animer dans ses souvenirs.

– Oui ? Je ne me souviens plus très bien… Entrez.

Nous l'avons suivi dans un appartement humide et sale, qui sentait le chat. Sur les murs, on voyait des croquis de nus académiques aux couleurs passées, des sanguines, des encres mauves, quelques photographies de boxeurs et de chevaux.

Sur le sol, des tapis bon marché se superposaient, mélangeant leurs teintes affaiblies par la mauvaise lumière.

Dans cette première pièce qui devait lui tenir lieu de salon et, sans doute autrefois, de bureau, il n'y avait que des meubles hauts et tristes de bois sombre. Une vitrine, une bibliothèque, une chaise de jardin en métal à la peinture verte écaillée, comme celles que l'on voit dans les jardins publics parisiens. Un scriban recouvert de trous de vrillette, deux fauteuils dépareillés, dans l'un desquels le chat s'était lové et dormait déjà.

– C'est un curieux appartement, n'est-ce pas ? (Il me regardait en souriant, semblant guetter quelque réaction de ma part.) N'est-ce pas ? insista-t-il.

– J'ai vu plus curieux que ça, finis-je par répondre, en le regardant bien en face.

Nous nous sommes assis, Van Dern sur la chaise et moi dans l'un des fauteuils. Pont-Auvienne chassa le chat de l'autre en minaudant.

– Allez, Roquette… File ! Tout à l'heure, nous irons voir ce qu'il y a à manger. Voulez-vous un jus de fruit ? Je le débride à l'eau-de-vie…

– Robert, fit Van Dern d'un ton amusé, il est à peine dix heures du matin. Tu ne vas pas nous faire boire à dix heures du matin !

Il nous regardait, l'œil vague. Oui, Van Dern avait de drôles de copains.

Pont-Auvienne se mit à rire d'une voix haut perchée en jouant avec ses galons d'épaule, et regardant les ongles de son autre main.

Cette fois, j'ai glissé un coup d'œil vers Van Dern. Il se tortillait sur sa chaise de jardin. Le mouvement de ses épaules semblait s'être accentué. Il lâcha en direction de Pont-Auvienne :

– Robert… Cette histoire du soiffard de l'écluse. J'ai essayé de remonter. On peut le trouver comment ce Ricault ?

– Ricault ? Je t'ai parlé d'un Ricault ?

– C'est Quatremerre qui m'en a parlé, parce que tu m'as conseillé de m'adresser à lui. Il ne sait pas grand-chose. Ce Ricault, il a comme qui dirait disparu du tableau depuis la catastrophe. Tu pourrais nous aiguiller vers d'autres types de là-bas ? Des types qui connaissent bien le pays et qui auraient envie de parler ?

Pont-Auvienne repartit de son rire de haute-contre. L'idée qu'il était fou me traversa alors l'esprit. Le cul-de-sac était là, aussi stupéfiant que ces noms étrangers sur les boîtes à lettres dont m'avait parlé Van Dern, ces pistes effacées par le temps, ou par les pertes de mémoire.

– Tu crois sans doute que nous vivons une époque où il existe encore des Quatremerre ? a murmuré Pont-Auvienne. Et vous, madame, vous cherchez des types qui habitent sur l'étang de Baye ? Des Ricault ? Autant aller chercher des Le Troquer à l'Assemblée nationale !

Il repartit de son rire qui glissa encore plus profondément dans l'aigu.

– Robert ! coupa sévèrement Van Dern.

– Le lien se rompt, reprit le vieillard. On s'endort doucement en gardant les yeux ouverts et ce qu'on voit défiler devant soi fait peine. On dirait que tout a un aspect de terre mouillée, de terre de cimetière fraîchement remuée…

J'ai pensé à sa propre carte de visite, épinglée sur la porte, et qui avait cette odeur de chose morte.

Van Dern et moi l'avons regardé comme on regarde un cabotin s'agiter sur une scène de théâtre. Pont-Auvienne s'était relancé. Il ne s'arrêterait plus, accélérant sans cesse sur les rails de sa folie.

– Tout ce qu'on voit semble aperçu à travers des verrières, continua-t-il, ou comme dans un épais brouillard… Comprenez-vous

ce que je dis ? (Il poursuivit sans me laisser répondre.) Quatremerre ? Ricault ? En effet, ces noms me rappellent des choses… Des personnages comme il en surgit parfois, juste après les guerres ou à chaque fin de siècle… Comme de façon cyclique ! Voilà, c'est cela : comme de façon cyclique ! (Il se leva et marcha vers ce qui me semblait être la cuisine, en répétant.) Comme de façon cyclique…

Nous aurions dû nous en aller là, pendant qu'il nourrissait son chat, nous lever et partir. Dans dix minutes, il aurait oublié notre passage.

Van Dern a pressé ma main en clignant des paupières, m'intimant une sorte d'ordre silencieux. J'ai compris qu'il ne voulait pas briser ce fil ténu qui nous liait peut-être encore à quelque témoin du drame de l'écluse.

Pont-Auvienne s'est rassis dans son fauteuil, caressant Roquette qui ronronnait en se courbant sur ses genoux.

– Et que voulez-vous savoir d'autre ? demanda-t-il, nous fixant, le menton entre deux doigts, comme s'il en avait déjà dit beaucoup.

XX

L'ami Libellule

Nous nous sommes retrouvé dans la rue. Les façades du Quartier latin me semblaient plus noires qu'à l'ordinaire. La matinée s'est poursuivie sur ce mode lugubre. Van Dern était gêné. Il ne savait manifestement pas comment rattraper le coup. Il s'était muré dans un silence de messe. Nous avions commencé à descendre la rue Saint-Jacques, presque déserte. Une pluie fine continuait de tomber et les autos passaient dans un chuintement continu. J'ai pensé au chat de Pont-Auvienne. Je pensais aussi à Pont-Auvienne lui-même.

– Votre ami est fou, ai-je dit soudain. Complètement à la ramasse. Il faudrait faire, je ne sais pas moi… un signalement !

– Il est dans son monde, voilà tout. Il bat un peu la campagne. Il ne fait de mal à personne.

– Pourquoi est-ce qu'il vous a appelé Libellule ?

– « L'ami Libellule »… Il m'appelle toujours comme ça quand nous ne sommes pas seul à seul. C'est un de ses tics. Il donne des surnoms à tout le monde. C'est bien pratique quand on est une bavette et qu'on travaille pour la police. Libellule, je crois que c'est une sorte de flic, dans une bande dessinée.

– Libellule… Le Troquer… Il faut arriver à le suivre, votre ami. Qui c'est ce Le Troquer, au fait ?

– Oh… Un type de la Quatrième République, un peu louche, condamné pour des histoires de ballets roses. Des soirées avec des petites filles dans une gentilhommière du côté de Vaucresson. Comment c'était déjà ? Le Relais quelque chose… Ou le Pavillon… Ça me reviendra. Bref, Le Troquer : il a été président de l'Assemblée nationale dans les années cinquante. Pont-Auvienne aime citer ce genre de personnages. Son humour absurde… Comment s'appelait cet endroit déjà ?

Van Dern sembla chercher dans ses souvenirs.

Je le laissai flotter et fouiller sa mémoire. Nous avons obliqué vers le quai Saint-Michel puis franchi la Seine vers la Cité. Arrivés au niveau de la Sainte-Chapelle, il a levé les yeux. Ils n'avaient pas du tout la tonalité que je m'attendais à y lire, ils étaient presque joyeux :

– Le Pavillon du Butard ! Le nom m'est revenu ! C'est l'endroit dont je vous parlais tout à l'heure. Ce relais de chasse dans la forêt de Vaucresson, où Le Troquer et ses amis emmenaient leurs petites bergères.

Je le coupai, méchamment :

– Pavillon du Butard ou pas, il ne nous a pas beaucoup aidés, en tout cas, votre copain Pont-Auvienne.

En disant cela, je m'en suis voulu. J'étais, comme la veille au soir, de mauvaise humeur et j'en voulais à Van Dern. Je n'étais pas très juste avec lui. Après tout, de quoi avais-je à me plaindre ? Van Dern m'avait proposé une porte de sortie, une sacrée échappatoire à mon exil thérapeutique à Belmont, une sacrée alternative au Noctran et à mon désespoir. Il cherchait à m'aider. Il usait de ses moyens. Lui aussi était cabossé, comme moi. Qu'avait-il fait de sa vie, si je regardais ce que j'en savais ? Des occupations absurdes, comme l'inventaire des

noms propres sur des boîtes à lettres. Des recherches sur des affaires ne le concernant pas. Des amis qui battaient la campagne. Et un appartement de célibataire, aux pièces mortes. Les appartements du prince Prospero, une fois la fête finie… Et il avait failli mourir pour sauver des vies. Son désarroi valait bien le mien, au fond. J'ai cherché sa main, à travers la pluie fine qui voletait entre nous. Je l'ai trouvée et il a serré légèrement mes doigts. Il regardait droit devant lui, vers la Seine et la rive droite. Nous avons continué à glisser dans la direction de son regard.

FRANCK

Est-ce qu'elle sait que je ne suis pas mort ? Peut-être qu'elle croit que je suis mort ? Qu'elle ne me cherche pas ? Est-ce qu'elle sait que la femme m'a emmené ? J'ai mangé des fruits et du fromage, avec du pain de mie. Un paquet entier. L'eau a le goût de sucre. Elle n'a pas le goût de l'eau qu'on boit à la maison. Il fait très sombre là où je suis et la nourriture n'est pas bonne. Peut-être parce que je ne la vois pas bien. Tout est gris. Ça donne un drôle de goût à tout. J'ai peur. J'ai peur comme l'autre fois. Est-ce qu'elle sait qu'on m'a emmené ? Il n'y a rien à faire ici.
Est-ce qu'elle m'a oublié ?

Le soir, j'ai retrouvé le divan et mon duvet rouge. À peine avions-nous regagné son appartement que Van Dern est ressorti. Il n'a rien dit sauf ce « Je sors », suivi d'un « À demain », qui m'avait laissée croire qu'il allait dormir ailleurs. Je me suis dit que je l'avais bien mérité, à faire la belle et la revêche à tout propos. Au matin, pourtant, il était là, comme le matin précédent, au même endroit, dans la cuisine, en train de siroter un café en regardant par la fenêtre de la cour. Un instant, j'ai cru qu'il allait m'annoncer que nous devions retarder notre départ, que nous devions voir un type, etc. J'ai

vraiment cru que nous allions retourner chez ce Pont-Auvienne. Que tout s'était enrayé. Que le jour précédent allait se reproduire, dans son absolue continuité. Identique. Terrifiant. J'ai paniqué à l'idée que ma vie allait bientôt se résumer à m'endormir dans un duvet rouge, à me rendre dans un appartement qui sentait la pisse de chat et à entendre les divagations d'un vieil homme fauché autrefois, par hasard, dans une manifestation d'étudiants.

À un moment au cours de la nuit, je m'étais réveillée. Il me semble que j'avais entendu des bruits dans l'escalier ou dans un appartement voisin. Je m'étais demandé où j'étais, comme lorsqu'on se réveille d'une anesthésie. Les formes assombries de l'appartement de Van Dern m'entouraient. Je distinguais le contour des grandes fenêtres que la lueur laiteuse de la nuit parisienne isolait des ténèbres. Je m'étais alors posé la question de savoir si Van Dern n'était pas fou. Comme son copain le journaliste honoraire. Le doute s'était installé d'un seul coup, au cœur de cette nuit : et si ce type, aussi sympathique que vague, n'était pas celui que je croyais voir ? Il m'avait entraînée dans une aventure déraisonnable, extravagante peut-être. Et si ce qu'il prétendait savoir n'était que du vent ? Cette « enquête » qu'il aurait menée pendant mon coma à la clinique, ces gens qu'il aurait identifiés. Ces noms, qu'il avait peut-être été pêcher sur des boîtes à lettres dans un de ces quartiers fantômes dans lesquels il dressait des listes et des relevés ? Et ce Pont-Auvienne, tout droit sorti d'un roman automatique de Robert Desnos ? Ce Ricault, ce Gibelin, ces silhouettes menaçantes aux patronymes de négociants en vins ? Où avait-il été les exhumer, véritablement ? Au fond de la campagne nivernaise, ou au fond de son cerveau vacillant ? Des noms pêchés au hasard sur une étiquette de chardonnay ? Van Dern m'avait convaincue, pourtant, alors que nous discutions, à quelques mètres

du funérarium. J'avais accepté de le laisser ressusciter mon fils ! Il fallait que j'accepte de le suivre, désormais.

Enfin, la nuit m'avait semblé durer une éternité. Une de ces nuits où l'on pense et où le sommeil s'efface devant les images qui nous assaillent. J'avais largement pensé à Van Dern. Mis à part le bref instant où il m'avait parlé de sa blessure, lors de notre deuxième rencontre sous le kiosque de la clinique Belmont, cette fois où il m'avait fait ce cours sur la disparition des noms sur les boîtes à lettres, il parlait très peu de lui. Je ne savais pratiquement rien de sa vie. Deux ou trois choses qu'il avait lâchées ou que j'avais saisies au hasard des conversations et des situations. Le polygone de Willis, l'école de police, l'Algeco des pistes de l'aéroport d'Orly, les croissants et les cafés noirs. L'ami Libellule. Des morceaux de vie, en vrac. Rien de bien solide. Comme des pièces d'un meuble Ikea jetées sur le sol d'un salon et qu'il va falloir remonter.

Au fond, je faisais équipe avec une sorte de fantôme.

DEUXIÈME PARTIE

« CE MOT QU'OBAMA AVAIT MIS SUR SES AFFICHES »

« Une petite forme sombre, imprécise, une fumée silencieuse, et elle n'était plus là. »
MAURICE GENEVOIX

XXI

En route !

Je me souviens parfaitement du matin suivant, c'était un mardi 16. Je l'ai déjà dit : ce nombre, où qu'il apparaisse désormais, me glace le sang. Nous avions pris ce bus qui passe par la Mutualité avant de traverser la Seine. Les rues étaient étrangement vides. Un soleil pâle estompait les contrastes sur l'île Saint-Louis. Mon regard a croisé ce magasin de pêche sorti d'une autre époque que je connaissais depuis toujours et qui semblait avoir été oublié là. Définitivement. Sa façade de bois clair et la typographie démodée de son enseigne le rendaient peut-être invisible à la plupart des gens. Le boulevard Henri-IV était lui aussi désert. Les rares automobiles avançaient au ralenti. À travers le pare-brise, la colonne de la Bastille, entre les rangées d'arbres du boulevard, ressemblait à la mire d'un fusil. Nous sommes montés dans un train à la gare de Bercy. Le soleil avait fait place à un jour lugubre, aux nuages bas. Van Dern s'est installé en face de moi et a entrepris de jouer avec le réglage de son siège. Apparemment, celui-ci ne voulait rien savoir et Van Dern s'acharnait à secouer l'accoudoir en soupirant. Il a étendu ses jambes et j'ai remarqué les chaussures qu'il avait choisies pour notre aventure : des bottines de randonnée, absolument neuves, d'un tissu

synthétique nid-d'abeilles aux couleurs criardes et aux lacets acidulés. Elles ressemblaient à des Barbour d'un genre un peu affecté, mais j'ai remarqué qu'elles portaient sur la languette une marque de distributeur à bas prix. La pluie s'est mise à tomber comme le train quittait la ville. Nous étions entourés de grands immeubles aux balcons encombrés et de pavillons trapus, coiffés de toits rouges. La pluie glissait sur le vitrage en réseaux croisés. Je me suis endormie, de ce sommeil spécial qu'on ne connaît que dans les trains. Bercée par les bruits répétitifs et mécaniques du roulement et de l'air qui siffle. Je me suis réveillée. J'ai cherché à tâtons le livre dans mon sac de voyage.

> *Quand maman n'est pas là, tu ne fais confiance à personne. Tu m'entends ? Quand maman n'est pas là, on ne fait confiance à personne !* Combien de fois Sarah avait-elle répété cette rengaine à son fils ? Cent fois ? Cinq cents fois ? Elle-même ne savait pas. Elle était prête à le dire cinq cents fois encore. Depuis Perth, quand elle était partie et que Franck était encore un bébé, elle n'avait cessé d'avoir peur pour lui. *Ne fais confiance à personne, Kitchi*, disait-elle chaque fois qu'elle devait le laisser seul à la maison, pour aller soigner un animal, au bout d'une piste perdue. Elle l'appellait Kitchi depuis toujours. Et Kitchi était seul ce soir. La lune était passée par-dessus les arbres au fond de l'enclos. Il avait allumé le téléviseur et lisait un magazine de sport, allongé sur le tapis devant le canapé. Il était inquiet. Tout alimentait son appréhension. Les bruits ordinaires des maisons, les craquements, les feulements de l'eau dans les conduites. Le silence aussi l'effrayait. Mais il ne se passait jamais rien.

À Auxerre, le soleil était revenu. Nous avions faim l'un et l'autre. Nous nous trouvions face à une perspective de longues avenues aux maisons basses. Les rares commerces étaient des loueurs de machines agricoles ou d'immenses pépinières. Le panorama était désolant : un restaurant asiatique aux volets fermés, une agence de la Poste tapie derrière des arbres, des succursales de travail intérimaire. Nous avons fini par trouver une brasserie. Le service y battait son plein et nous avons dû partager une grande table avec un autre client. Celui-ci n'arrêtait pas de nous regarder, Van Dern et moi, à tour de rôle. Il portait sa fourchette à la bouche, regardait Van Dern. Piquait une frite dans son assiette et revenait sur moi. Un brouhaha régnait dans la brasserie. Des rigolades et des appels sonores de commandes. Deux serveuses filaient à la vitesse de l'éclair, les avant-bras chargés d'assiettes pleines de nourriture. Nous avons dû patienter un bon moment avant qu'on s'occupe de nous et que nous puissions passer notre commande. Le type d'à côté n'avait pas cessé de nous dévisager. Van Dern me souffla à voix basse :

– Vous imaginez ce que ressentent ceux qui sont en cavale… Tous ces regards, sans cesse. On devient fou !

Je me suis rappelé notre conversation du Rallye-Citerne, quand il avait affirmé que nous nous étions « fait la belle ». J'avais immédiatement pensé à ces fuites sans fin. Les traques. J'avais demandé à Van Dern – y croyant presque – s'ils n'allaient pas nous faire rechercher.

On nous apporta notre plat. Van Dern mangeait en silence, feignant d'ignorer les regards de l'autre, qui n'avaient pas cessé. Repoussant son assiette, il avança sa tête vers moi et dit, toujours de cette voix basse de conspirateur :

– Vous savez ce que nous allons faire ? Nous allons attendre qu'il s'en aille et nous allons le suivre. Comme l'autre. Ce Maurel que vous

suiviez à Paris. Le type de l'imprimerie louche.

J'ai retenu un rire entre mes doigts. Le type m'a regardée plus franchement. Je me suis demandé s'il n'avait pas entendu une partie de la proposition de Van Dern.

– Vous êtes sérieux ? Non ?

– Absolument, a fait Van Dern. C'est l'occasion de nous faire la main et de voir si notre petite association fonctionne bien. Qu'en dites-vous ?

J'ai ri à nouveau, un peu plus effrontément. J'étais bien.

– Et si vous me parliez un peu de vous, au lieu de…

– De moi ? Je ne suis pas très bon pour ça. Je ne suis pas comme vous, à écrire des biographies…

– Je ne sais pas… Vous avez des enfants ? Une femme ?

– J'ai été marié. Pendant quatorze ans. Ma femme s'est tirée. Pas pour un autre type. Elle s'est juste tirée. Je crois qu'elle en avait ras le bol d'avoir un mari à mi-temps, les soirs de week-end. Un mari crevé, qui faisait à moitié la gueule.

J'ai remarqué que tout en parlant Van Dern surveillait le type d'à côté du coin de l'œil, il prenait sa tâche au sérieux. J'ai relancé :

– Elle faisait quoi, votre femme ?

– À la fin, rien. Elle m'attendait. C'est pour ça qu'elle en a eu marre. Quand on s'est rencontrés, elle était bibliothécaire au musée Carnavalet. C'est grâce à elle que j'ai perfectionné mon savoir insolite sur Paris. Et puis elle s'est mise à traîner la patte. Elle restait à la maison un jour sur deux. Elle a commencé à prendre des cachetons, elle buvait du rhum blanc avec du citron vert. Elle écoutait de la musique entraînante. Elle essayait de faire passer ses journées seule sans trop cafarder. Et elle s'est barrée.

– Vous avez essayé de la retrouver ?

– Oui. Je n'ai pas mis longtemps. Elle avait pris un studio au coin de notre rue. J'ai tenté de passer la voir, de la décider à rentrer. Ça n'avançait pas, on buvait juste ensemble les caïpirinhas qu'elle s'était mise à préparer à longueur de temps… Un jour elle n'était plus là. Elle s'était vraiment tirée. J'ai laissé tomber. Je n'ai pas essayé de la chercher. Je l'ai croisée deux ou trois ans plus tard, à un feu rouge, là, ce feu rouge qu'il y a devant la gare d'Austerlitz, avant le pont qui donne sur la place Mazas. Elle avait un panneau en carton ondulé, elle avait marqué dessus : SVP POUR VIVRE. À côté d'elle, il y avait un de ces chariots en toile que les ménagères utilisent pour faire leur marché. J'ai pris la file de droite qui coupe vers le quai de la Gare. Je l'ai vue disparaître dans le rétro extérieur.

– Et c'est tout ?

– Oui. Quelques semaines après l'épisode de la gare d'Austerlitz, il y a eu ce rendez-vous entre une balle 9 mm Parabellum et la proche banlieue de mon polygone de Willis. Je crois que c'est tout, oui. Enfin, si vous tenez à ce que je vous parle encore un peu d'elle, je me souviens de sa manière particulière de doser les caïpirinhas : un demi-verre de cachaça, un demi-citron vert vaguement écrasé et deux morceaux de sucre entiers, tassés avec le pouce dès qu'ils s'effritent dans le jus de citron. Voilà, là, c'est tout.

– Vous ne m'avez pas répondu pour les enfants. Vous en avez ?

– Non. Aucun enfant.

Comme moi, ai-je eu envie de répondre. Mais ma raillerie resta coincée derrière ma langue, devenue soudain bien lourde.

FRANCK

J'ai essayé d'écouter ce qu'il y a comme bruit de l'autre côté de la porte. Il n'y a rien. Sauf une sorte de gros cœur qui bat. Je me suis dit que c'est un cœur qui bat pour me rassurer. J'ai pensé à un gros matou, avec de longs poils soyeux, un matou gris et blanc, avec des yeux très clairs. Un matou un peu peureux et gentil. Ce que j'entends doit être le bruit d'une chaudière, comme celle qui chauffe la maison de mammy, à Chelles. Une chaudière qui se déclenche de temps en temps, et l'air chaud qui circule dans les tuyaux fait ce bruit de battement de cœur. Je colle mon oreille contre la porte. Je sais qu'il n'y a pas de gros chat, mais je continue. Je n'ai rien d'autre à faire. Si c'est bien une chaudière qui fait ce bruit de cœur, pourquoi fait-il si froid, ici ? Je vais essayer de fabriquer quelque chose en mouillant le pain de mie pour en faire une espèce de pâte.

Lorsque le type s'est levé, il nous a encore une fois dévisagés. Il avait l'air inquiet, comme s'il était effectivement recherché et qu'il savait que nous étions des détectives lancés à ses trousses, prêts à le démasquer. Van Dern a quitté son siège, presque dans son sillage. Il a jeté deux billets sur la table et m'a fait :

– Venez, allons. Vite…

Nous nous sommes retrouvés dans la rue. J'étais admirative de la manière avec laquelle Van Dern avait réagi. Un mouvement absolument naturel, et cette façon de payer en laissant juste le compte, comme s'il avait préparé son coup bien à l'avance. Un professionnel. Le type marchait en direction d'un pont qui enjambait le fleuve. Au loin, le beffroi d'une cathédrale semblait indiquer le centre-ville. Nous suivions toujours notre voisin de table. Celui-ci ne semblait pas nous avoir repérés. Van Dern maintenait une vingtaine de mètres entre lui et nous. L'homme ne se retournait pas. « On ne se retourne jamais, en fait, dans la rue. Vous ferez attention à ça », avait glissé Van Dern tout en marchant. Nous étions à présent dans une

zone plus fréquentée. La circulation était plus dense. Bien plus dense qu'à Paris, le matin même. Nous avons emprunté une place pavée sur laquelle plusieurs restaurants offraient leurs terrasses ensoleillées. Tous semblaient bien plus accueillants que celui dans lequel nous venions de déjeuner. Je le fis remarquer à Van Dern.

– Peut-être, répondit-il en désignant notre homme qui filait à quinze ou vingt mètres devant nous, mais ils sont sans doute moins amusants, non ?

Nous continuions à avancer sur les talons de notre cible. Nous marchions alors dans une rue ancienne aux nombreuses maisons à colombages, comme on en trouve en Normandie. La plupart des devantures étaient celles de compagnies d'assurances ou de mutuelles.

– Vous allez voir que notre homme est un courtier en placements ou un agent d'assurances, fit Van Dern. On ouvre les paris ?

– Vous avez perdu alors…, répliquai-je aussitôt.

Le type s'était arrêté devant une porte vitrée, dont il entreprit de déverrouiller la fermeture, située à ras du seuil. Il poussa la porte et entra dans une officine de coiffure qui annonçait des coupes à prix fixe. Nous nous étions immobilisés sur le trottoir, observant l'intérieur. L'homme avait gagné le fond et, d'un geste, avait allumé une rangée de spots au-dessus de trois éviers encastrés. Il se débarrassa de sa veste et enfila un tablier de couleur prune. En même temps, il se tourna vers la rue et nous aperçut. Une pâleur extrême gagna son visage. Il restait figé, un bras levé à demi enfoncé dans la manche de sa blouse. Ses yeux passaient de Van Dern à moi, de cette manière terrifiée qu'ont les animaux pris au piège.

– Oui. Nous avons déjeuné à côté d'un coiffeur pour hommes. La vie est pleine de surprises… Allons, venez. Il faut que nous louions une voiture.

XXII

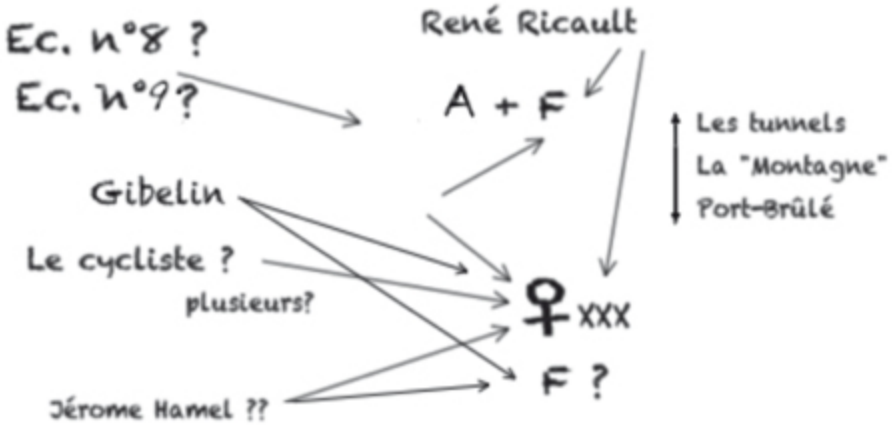
Charade

Nous avons « fait le point », comme disait Van Dern, dans un café proche de la cathédrale que nous avions vue en traversant le pont sur l'Yonne. Il avait dressé la liste des personnes que nous devions « entendre ». Je mets des guillemets chaque fois que les expressions sont celles employées par Van Dern. Il savait dans quel ordre nous allions rencontrer nos « témoins », et comment les récits s'enchâsseraient les uns dans les autres pour nous guider. Il avait son lexique. Il avait sa méthode. Du moins, je l'espérais. Il avait dessiné des sortes de croquis annotés sur des bristols de tout petit format, qu'il regroupait dans un classeur tout aussi minuscule. Il y avait inscrit des noms, des lieux, des dates. Et des flèches reliaient tout ça, dans une cacophonie silencieuse de codes et de chiffres. J'avais essayé de visualiser un de ces schémas en inclinant la tête, lorsqu'il ouvrait son classeur face à moi et semblait perdu dans ses pensées. Van Dern avait vu mon manège et fit pivoter le classeur pour que j'en aie une vue moins abstraite.

– Ça vous intéresse ? Tenez…

J'avais découvert un ensemble presque mathématique de mises en relation, de notes et de balisage. La première impression que j'en ai

eue fut celle d'une énigme chiffrée, comme celle que découvre Tintin dans une de ses aventures et qui annonce le parachutage de sacs de faux billets. Des mots, des figures géométriques, quelques flèches de liaison. Mon impression, au fond, n'était pas très bonne. J'étais un peu déçue. Il me semblait qu'un travail de police judiciaire avait plus de profondeur qu'un croquis qui ressemble à une énigme de Tintin. Ce qu'il avait évoqué l'autre soir me semblait plus solide, plus *technique*. Van Dern ne semblait pas en avoir conscience et attendait ma réaction pendant que je considérais son espèce de charade. De mémoire, cela pouvait ressembler à quelque chose comme ceci :



J'ai levé la tête et j'ai demandé à Van Dern :

– Qu'est-ce que c'est que ce pataquès ? Qui c'est, ce Jérome Hamel ?

– Le vieux pêcheur. Il était installé un peu plus bas, dans la direction où la femme s'est enfuie. Enfin, pour rester prudent : dans la direction où elle est partie. Il s'est présenté pour témoigner, je vous l'ai dit. Mais les gendarmes ont un peu esquinté le témoignage : ils ne

l'ont pas laissé spontanément évoquer la femme. C'est un jeune aspirant qui lui a servi l'info : du coup, on est peut-être face à un témoignage induit. Un truc que vous croyez parce que quelqu'un vous en a parlé en affirmant que c'était vrai. Un truc qui ne vaut pas grand-chose d'un point de vue légal… Vous me suivez ?

– Non. Pas sur cette histoire de témoignage induit.

– Si vous dites à un témoin : « Vous n'auriez pas vu une femme par hasard ? Une femme qui avait l'air de s'enfuir ? Du côté aval de l'écluse ? » et que ce témoin vous répond : « Oui, en effet, il y avait une femme… Maintenant que vous me le dites, je m'en souviens parfaitement », ce n'est pas du tout la même chose que si vous le laissez spontanément évoquer un souvenir. Surtout si ce souvenir confirme un autre témoignage dont il ignore tout…

– Bon.

J'avais du mal à dissimuler la déception suscitée par la découverte de son schéma de collégien halluciné.

J'ai enchaîné :

– On a la déposition d'un ivrogne et un témoignage qui ne compte pas. Vous savez où nous allons alors ? Vous savez par quoi commencer ?

– Évidemment ! (Il paraissait vexé de ma question. Il referma son classeur en en faisant claquer la couverture rigide.) *Évidemment !* répéta-t-il.

Ensuite nous avons passé une partie de l'après-midi à chercher une voiture à louer. La besogne amusait terriblement Van Dern. Ni lui ni moi ne disposions d'une automobile dans notre vie parisienne d'avant Belmont. Et l'excitation nous gagnait à l'idée de choisir librement, sans contrainte, un véhicule dont nous aurions entièrement libre usage dans la campagne nivernaise. Sans le tracas d'avoir à chercher une place où le garer, ou à passer des heures dans

des encombrements. Pour la première fois depuis des années, je me sentis comme en vacances. Un sentiment de liberté me gagnait depuis la filature de l'après-déjeuner. Une sorte d'euphorie, comme celle que procure un projet qui commence à prendre forme. Oui. Il me semblait à présent que nous étions sur la bonne voie. Sur la piste. Nous mordions dedans. Et le croquis de Van Dern m'avait, malgré son laconisme et son côté puéril, donné le sentiment que nous n'étions plus à la poursuite de chimères. Il y avait des noms. Des noms de gens qui existaient vraiment et qui allaient peut-être nous escorter vers la vérité. Si terrible qu'il puisse être, ce chemin-là me convenait.

Nous sommes entrés dans un bureau de location, plutôt minable, qui me sembla avoir été installé dans un ancien poste de station-service, aux lisières des faubourgs. Une de ces stations des années soixante, ruinées par la concurrence des pompes automatiques des grandes surfaces. Il y avait quelques fauteuils de métal et de Skaï vert-de-gris, un bureau recouvert de prospectus. Le gérant était en train de traiter avec un client et nous patientâmes en lisant les tarifs et en comparant les descriptifs des véhicules. Van Dern avait posé son index sur une page qu'il me fit découvrir :

Pack « Starter » : petite berline à boîte manuelle, climatisation en option. Quatre adultes. Bagages possibles : trois sacs de voyage ou deux valises. 1 400 kilomètres inclus. Prise et retournée avec le plein.

Pack « Premium » : petite sportive économique, climatisation et navigation. Deux adultes. Bagages possibles : trois sacs de voyage. 1 400 kilomètres inclus. Prise et retournée avec le plein.

Pack « Prestige » : monospace à boîte automatique. Cuir. Climatisation et navigation. Sept adultes. Trois sacs de voyage. Deux grandes valises et deux petites valises ou deux sacs de voyage (selon

disposition des sièges). 1 800 kilomètres inclus. Prise et retournée avec le plein.

Tous nos véhicules sont révisés entre deux locations. Le ménage habitacle sera décompté à la remise du véhicule si nécessaire.

– Je trouve que la « *Premium* » nous va bien, non ? Qu'est-ce que vous en pensez ?

Ce « nous » qu'il avait utilisé, comme lors d'une de nos toutes premières rencontres dans le jardin de la clinique Belmont, une nouvelle fois, me plut. Il me rassurait. Il me donnait des forces.

Oui, ce chemin-là me convenait tout à fait. J'ai dit :

– Le pack « *Premium* » *?* Mais c'est tout à fait nous, ça… Et puis, pour notre petite équipée fluviale, leur truc navigation, c'est bien. Non ?

Décidément, j'avais retrouvé le cœur à rire.

FRANCK

Qu'est-ce qui s'est passé quand on a quitté la petite cabane à pique-nique, à côté de la rivière ? Il y a eu toute cette eau qui s'est mise à couler, partout. Qu'est-ce qui s'est passé pour que je ne sois plus avec maman ? La femme est venue. Elle n'a rien dit. Elle a posé un carton avec des chips et des pommes. L'eau est vraiment très sucrée. J'ai vu un film un jour sur un homme qui enlève des gens, et je sais pourquoi cette femme ne me parle pas ; ils l'expliquaient dans le film : si elle me parle, elle sera obligée d'admettre que je suis un enfant, et qu'elle m'a enlevé. Dans le film ils disaient que ces gens-là ne veulent pas regarder les choses en face. Que ça détruit tout s'ils regardent les choses en face.

XXIII

Heureuse

– Vous la trouvez sportive ? a demandé Van Dern, alors que je venais d'enfiler trois virages successifs à trente kilomètres à l'heure au-dessus de la vitesse autorisée.

Les pneus n'avaient même pas crissé. J'avais oublié que j'aimais autant conduire. Depuis plusieurs années, depuis que j'avais quitté la grande banlieue pour la rue du Théâtre, je n'avais plus de voiture. On m'avait volé la semaine même de mon emménagement ma petite Ford Silverstone avec son intérieur en cuir bleu microperforé. Elle avait bien cent soixante-dix mille kilomètres et le moteur suait de l'huile en permanence. Le cuir bleu était devenu aussi râpeux que la langue d'un chat, mais je l'avais bien aimée. Et je ne l'avais pas remplacée.

– Pas mal, ai-je répondu en riant. Qu'est-ce que vous en dites ?

J'avais envie de vivre. La conduite me ramenait à une époque où toute cette mélancolie ne me concernait pas, même au cœur de mes plus mauvais rêves.

Nous suivions une route aussi droite qu'une règle d'écolier, traversant des villages qui avaient tous le même nom, ou presque. Machin-sur-Cure, Chose-sur-Cure, Bidule-sur-Cure. Et nous longions

bien entendu cette rivière qui s'appelait la Cure. Tout autour, des paysages de champs et de forêts. Des paysages que j'avais dû traverser déjà, en train, avec Franck, alors que nous commencions tout juste notre « petit week-end de retrouvailles ». Au cours des premiers kilomètres, nous avons continué à parler de ce même ton badin que nous avions adopté depuis l'agence de location de voitures. De choses sans enjeu, qui ne nous mettaient pas en danger ni ne dévoilaient rien, comme nous avions finalement pris l'habitude de le faire. Van Dern me demanda subitement si ce n'était pas trop difficile pour moi de revenir ici. Je ne m'étais pas posé la question comme ça. J'avais décidé de lui faire confiance et cela passait par l'observance stricte de sa méthode.

– Si vous pensez que c'est nécessaire, non…

Il eut un petit rire entendu. Je compris qu'il était parfaitement sûr de sa méthode. Qu'il l'avait sans doute déjà éprouvée tout au long de sa carrière de policier, et qu'il savait effectivement ce qu'il faisait. C'est à ce moment-là qu'il a tiré son pistolet de l'intérieur de sa veste de sport et qu'il l'a déposé dans le vide-poche sous l'accoudoir, entre nous deux. Il m'a regardée, sans expression, en disant :

– Je le mets là, c'est plus pratique, non ? On peut s'en servir l'un ou l'autre… Je vous montrerai comment on l'utilise quand on aura trouvé un coin tranquille.

Bien entendu, j'aurais pu lui demander pourquoi il avait envisagé de se munir d'une arme. Et dans quelle situation nous aurions éventuellement, « l'un ou l'autre », besoin de nous en servir. Avait-il encore le droit de porter avec lui son pistolet de service ? Était-il d'une manière ou d'une autre en service ? Je ne crois pas. Je n'ai pas relevé. Est-ce que j'avais envie d'apprendre à me servir de cette arme ? Pourquoi pas ? J'ai demandé :

– C'est quoi au juste cette arme ?

Il a répondu à côté, bien sûr :

– Un Jericho 9 mm. Un système fiable et pratique, dérivé d'un pistolet tchèque. Détente rapide. Seize cartouches dans le chargeur. Il est en dotation dans les forces spéciales israéliennes et dans les unités colombiennes de lutte contre les cartels. C'est une arme qui ne fait pas de chichis…

– J'ai opiné, comme si je connaissais les caractéristiques de ce genre d'objet par cœur. Sans trop savoir pourquoi, je me suis sentie heureuse que Van Dern ait pensé à prendre son Jericho pour notre petite virée. Tous ces noms qu'il avait égrenés aussi simplement que ceux des Sept Nains me tapaient un peu sur le système. Émile Louis. Francis Heaulme. Michel Fourniret. Munstermann. Et quoi encore ? Prof, Atchoum et Grincheux ?

Puis il y a eu cette succession de courbes et ces trois virages dans lesquels j'avais lâché les chevaux. Ils nous avaient donné une voiture jaune vif. Sportive, économique et jaune. Ce jour-là, entre Auxerre et Avallon, nous étions deux étudiants en vacances, fonçant vers le sud dans notre voiture jaune. Nous ne recherchions plus rien. Quatremerre. Ricault. Le vieil Hamel. Le photographe. Tous avaient disparu. Ils s'étaient dispersés dans l'air acidulé de cette fin d'après-midi, ces paysages piqués de vergers et de clochers d'église. J'avais ouvert complètement la vitre de mon côté et l'air me fouettait le visage. Le profil de Van Dern, lorsque je me penchais un peu, était nimbé du soleil qui le découpait en ombre chinoise sur un fond de collines boisées. Tout semblait si facile, comme autrefois dans mes rêves dénués de tout accablement. J'aurais pu lâcher le volant, fermer les yeux, et la route aurait continué, sans fin, entre ces vignes et des ruisseaux aux noms enchantés. Je crois même qu'à un moment je me suis assoupie, quelques dixièmes de seconde. Van Dern lui-même avait disparu. J'étais seule. Toute ma vie m'appartenait. La seule

ombre au tableau, me suis-je dit, c'était cette menace que la vieille Dowsabel commençait à faire peser sur Owena Creek.

> Pourquoi Dowsabel l'espionnait-elle à travers la fenêtre, dans l'ombre des *Livistona ?* se demanda Sarah Coughlan. Elle avait croisé son regard. Maintenant, la vieille était là. Le regard de la vieille restait posé sur elle, en surimpression, naviguant dans ses pensées, tel un fantôme qui croisait aux lisières de son œil.
> *Bon sang*, pensa-t-elle, *est-ce que cette femme pourrait vouloir du mal à mon fils ?*

C'est ainsi qu'avait débuté notre « enquête » dans le Nivernais. Comme convenu, nous nous étions lancés à la recherche du vieux pêcheur et du petit photographe. Curieusement, Van Dern avait senti comme moi que quelque chose clochait avec ce dernier. Il était sans cesse au milieu de l'image. Omniprésent, mais en même temps, cherchant à s'en extirper. C'est ce que je ressentais chaque fois que la scène de l'accident me revenait en mémoire. Il était comme ces paravents qui occupent le regard au centre d'un décor, mais ne sont là que pour estomper ce qu'ils dissimulent.

Le centre d'Avallon est minuscule. Il me fit penser à ces villages qu'on traversait autrefois, quand il n'y avait pas toutes ces autoroutes, ces étés où nous partions en vacances avec nos parents, et que les voyages n'avaient presque pas de fin. Nous avons marché sous un ciel menaçant, semblable à celui du jour de l'orage, dans des rues médiévales, bordées de hautes maisons couleur de pierre, uniformes. Certaines possédaient des colombages et leurs larges poutres avançaient sur la rue, sombres et agressives. Il n'y avait personne. La ville semblait attendre la pluie, tapie sous un ciel presque violet. Nous

avons emprunté une rue qui passait sous une grosse horloge médiévale, giflés par le crachin naissant. Van Dern s'est arrêté un instant pour regarder dans la vitrine d'un marchand de chaussures, décorée de scènes naïves exécutées avec des figurines de la Crèche. Nous nous somme engagés dans une rue plus assoupie encore que les autres. Je me souviens du nom : la rue Maison-Dieu. Nous avons trouvé la boutique du photographe, installée à côté d'une pizzeria à vendre. La vitrine était de ce verre fumé qu'on faisait beaucoup dans les années soixante-dix, très opaque, d'une couleur qui tendait vers le chocolat. En lettres adhésives, on lisait : « *Claude D. Gibelin. Tous travaux photographiques. Mariages. Industrie.* » Le studio semblait fermé. Les vitrages sombres et l'absence de lumière rendaient l'intérieur totalement invisible. Un panneau plaqué contre la porte disait : « *Le photographe est en reportage. Vous pouvez laisser vos commandes de tirages dans la boîte.* »

Nous nous sommes regardés, incertains.

– Qu'est-ce qu'on fait ? ai-je demandé à Van Dern. On attend là comme des cons ?

– On va se prendre la pluie des heures tel que c'est parti. Allons plutôt voir Hamel, le vieux pêcheur. Il habite à quelques kilomètres. Qu'est-ce que vous en dites ?

Nous avons retraversé le centre-ville. Nous avons dû croiser sept ou huit personnes. Chaque fois, Van Dern dévisageait les passants avec une attention excessive, sans aucune discrétion. Je me suis demandé comment un type comme ça avait pu être flic. Nous avons repris la voiture et fait ces quelques kilomètres. Van Dern conduisait. La pluie s'est accentuée, furieuse. On n'entendait plus que le crissement des essuie-glaces sur le pare-brise.

Le petit photographe. Le vieux pêcheur. Les deux mariés. Le fils des éclusiers. Les cyclistes. La femme qui disparaît. Tout me parut

d’un seul coup affreusement irréel. Comme les éléments d’une charade dont je ne trouverais jamais la solution.

FRANCK

Des chips et des pommes. Comme hier. Je crois que c’était hier. Il n’y a rien à faire. Est-ce qu’elle pourrait devenir vraiment méchante si elle me parle et regarde les choses en face ?

XXIV

La maison Hamel

Van Dern avait retrouvé la piste. Il a arrêté la voiture près d'un bosquet. La route s'achevait sur une impasse herbeuse. Un poste de transformation électrique envahi de ronces en occupait l'un des côtés. Sur l'autre, une série de maisons sans relief se découpait dans le brouillard humide. L'ambiance était ténébreuse à cause de nuages lourds qui s'épaississaient au-dessus de nos têtes. Je me suis crue, un instant, revenue au jour de l'écluse. L'après-midi n'était pas terminé et Hamel avait allumé la lumière chez lui. L'image de cette maison surgissant du clair-obscur m'effrayait. Nous allions enfin être confrontés à l'un de ces témoins dont nous avions tant parlé, et la nausée m'emplissait la poitrine.

Nous avons approché la maison d'un curieux pas suspendu, un peu à la manière de ces soldats qui gagnent une position exposée. Nous avons échangé un coup d'œil et Van Dern a eu un hochement de menton qui disait « Allons-y ». J'ai cogné contre une vitre maintenue par un mastic écaillé et voilée par un rideau de mousseline. Nous avons entendu un pas caoutchouteux venir vers nous et une ombre s'est détachée sur le rideau. Une clé ou un verrou a tourné derrière la porte. C'est extrêmement curieux de constater comment les noms

souvent évoqués deviennent soudain des visages. « Jérome Hamel, le vieux pêcheur » se cristallisa brutalement en un type massif, court sur pattes, avec un visage rouge et… comment dire… cloqué. Mais la première chose que je remarquai furent les minuscules veines qui couvraient son visage, par dizaines. Elles m'évoquèrent ces porcelaines craquelées dont on faisait autrefois des poignées de meubles ou des accessoires de cuisine. Son visage en était littéralement maillé. Van Dern lança :

– Bonjour monsieur Hamel, nous allons vous déranger un tout petit instant.

L'autre n'en semblait pas étonné ni gêné. Il nous regardait un peu par en dessous, avec des yeux d'alcoolique très pâles, mangés d'humeurs jaunes.

– C'est pour quoi ? répondit Hamel d'une voix flûtée, de celles qu'avaient ces acteurs français de l'entre-deux-guerres.

– On cherche des renseignements sur ce qui est arrivé le jour de l'orage et de la crue, vous vous souvenez, monsieur Hamel ? Quelqu'un a disparu. Un enfant…

– Un enfant ?

– Oui. On ne vous embêterait pas si ce n'était pas si grave…

– Bon ben, j'sais pas grand-chose, moi… J'ai dit aux gendarmes ce que je savais, rapport aux jeunes mariés. Je les ai juste vus arriver plus tôt dans la matinée, dans leur auto, qu'ils ont garée en haut de l'écluse.

Sans en avoir l'air, Van Dern s'était avancé dans la pièce, obligeant Hamel à le suivre en reculant. Nous étions dans une sorte de cuisine-salle à manger. Je vis fugitivement une cheminée avec un fer à cheval et un rideau punaisé tout le long de la poutre qui lui servait de manteau. Un mur était recouvert de carreaux de faïence blanche avec des coulures de café ou de jus de cuisson, derrière une vieille

cuisinière à gaz. Sur un meuble de laminé marron, crasseux, on voyait une boîte à sucre en fer embouti et une série de bouteilles étoilées, à demi emplies de vin blanc, avec leurs bouchons de liège fichés de guingois dans les goulots. Plusieurs bouteilles de bière bon marché leur tenaient compagnie, pour la plupart vides. Van Dern avait dit que le témoignage de l'autre, ce Ricault, n'était pas recevable parce qu'il était en état d'ivresse au moment des faits. Celui-ci ne semblait pas loin derrière. Au centre de la pièce, on trouvait une table aux pieds chromés et recouverte d'une nappe en toile plastifiée, imprimée d'une ancienne carte marine répétée en mosaïque. Je distinguai, sur le mur qui me faisait face, sortant de l'ombre, un tableau déteint. Il représentait une de ces scènes exécutées sur un canevas à l'aide de fils de couleur en points de croix. On y voyait une biche et son faon boire dans une clairière. Mis à part cette œuvre désolante, pas une seule photographie, pas une seule image. Même pas celle d'un calendrier des postes. Sur un autre mur, de chaque côté d'une fenêtre, il y avait des têtes de poissons maladroitement naturalisées, à la peau tendue sur des cales de bois, la gueule ouverte contractée vers l'avant, clouées ou collées sur des planchettes en forme de blason.

Nous étions regroupés autour de la table, debout, formant une sorte de triangle. Hamel reprit :

– Moi, j'étais à tanches. (Il disait « à tanches » comme les paysans disent parfois « aller à champignons ».) Les temps d'orage c'est toujours bon pour la tanche…

Il se pencha et ouvrit un vieux réfrigérateur. Du bac à légumes il extirpa deux poissons verts collés dans du journal, qui puaient affreusement la vase.

– C'est que j'ai déjà tout dit aux gendarmes, répéta-t-il.

– Vous avez vu une femme quitter le périmètre de l'écluse ? demanda Van Dern.

Le pêcheur ne répondit pas immédiatement. Il regardait Van Dern la bouche à demi ouverte, pareille à celle de ses affreux poissons. Je suspectai que le terme « périmètre » l'avait déstabilisé et qu'il en ignorait le sens que lui donnait machinalement Van Dern, dans son langage de flic. Enfin, il dit :

– Des bonnes femmes, j'en ai pas vu qu'une dans ma vie…

Tout en parlant il s'était mis à parcourir mon corps de ses yeux bleus liquides, mangés de bile. Il commençait par les pieds et remontait vers les genoux. Je le voyais s'attarder sur mon bas-ventre, essayant d'en deviner les mystères. Il avait procédé déjà deux fois à ce balayage et chaque fois, lorsque son regard s'arrêtait à la hauteur de mon sexe, il émettait une sorte de reniflement qui lui plissait tout le côté droit du nez. Il en était maintenant à examiner mon visage. Il semblait chercher à le remettre à sa place dans ses souvenirs d'ivrogne. Il y avait beaucoup d'ivrognes dans cette histoire. Je baissai les yeux. Ce Hamel me mettait terriblement mal à l'aise. Un sentiment de honte et de culpabilité m'assaillait. Et de peur, vaguement. J'avais commencé à scénariser un épisode dans lequel j'étais l'otage de ce type. Il avait réussi à se rendre maître de moi, par un subterfuge quelconque, et me gardait prisonnière dans un de ses bâtiments ou dans une sorte de réduit, sous son affreuse maison.

Van Dern essaya de le ramener à notre ordre du jour.

– Une femme qui semblait se presser ? Qui quittait les lieux ?

– Non, je me souviens que d'la mariée.

Et ses yeux revinrent se poser sur moi, croisant à peine mon regard avant de replonger vers mon ventre

– Et l'eau a monté là où vous étiez, monsieur Hamel ?

– Moi, j'étais sur un muret…

Il avait prononcé « muret » avec une sorte de fierté maligne, comme s'il s'était alors tenu sur le pont d'un destroyer à douze mètres au-dessus du niveau des eaux. Il nous regardait successivement avec son air rusé, comme s'il attendait qu'on se mette à applaudir.

– Vous vous souvenez de ce qu'il s'est passé ? Vous avez vu des gens dans l'eau ?

Son regard était une nouvelle fois venu se poser au-dessous de mon nombril. Il renifla et dit :

– Des gens dans l'eau, y en a eu… Mais on n'y voyait plus grand-chose à cause de la pluie. Une pluie du diable ! Je me souviens surtout de cette bonne femme, celle que je vous dis, la mariée… Elle avait fait la culbute, elle avait roulé dans le remous avec sa robe et ses bas blancs, qu'on aurait dit du linge dans une machine à laver !

– Il rigolait presque en évoquant ce souvenir. Et en l'écoutant, l'image que j'avais gardée de la mariée emportée par le courant me revenait. Il avait raison. Il y avait dans le tourbillon qui l'enlevait une force qui évoquait celle d'un tambour de lave-linge en plein essorage.

– Est-ce que vous avez vu un enfant, monsieur Hamel ? Un enfant qui serait tombé dans l'eau ?

Le type restait perdu dans l'évocation de la mariée. Le souvenir de la jeune femme tourbillonnant dans les bouillons, cul par-dessus tête, la robe relevée sur le ventre, s'imposa encore une fois. Est-ce qu'il pouvait aussi avoir songé à la séquestrer pour lui faire subir toutes sortes de tortures dans le poste de transformation qu'il avait devant chez lui ? J'étais presque rassurée que Franck ait été vu quittant les lieux avec une femme plutôt qu'avec ce type. Il fixait Van Dern. Toute expression avait disparu de son visage. Il ne restait plus qu'un masque rouge de clown mangé par les varicosités. L'image m'évoqua un instant le conte de Poe auquel j'avais pensé dans l'appartement de

Van Dern. Des passages entiers me revenaient : oui, ce visage avait bien « *la rougeur et la hideur du sang* ».

Mes yeux avaient repris leur exil, loin de ceux de Hamel. Ils balayaient la cuisine, une nouvelle fois. Les traces de café sur le carrelage, les têtes de poissons monstrueuses, avec leur rictus figé. Et puis ils se sont arrêtés sur un objet incongru, d'une couleur qui aurait dû m'alerter lors de ma première inspection. Un objet d'un bleu vif, singulier, totalement hors de la palette tout en ombres de l'intérieur de la maison Hamel : une figurine de plastique, une sorte de chat stylisé et difforme, posé sur la cheminée.

– Allons-nous-en, ai-je dit, certaine que rien de plus ne sortirait de cet entretien saugrenu et pitoyable.

La nausée de tout à l'heure était devenue un mal de mer qui m'emportait. J'avais le sentiment d'être empêtrée dans un de ces cauchemars d'où il semble impossible de s'extraire. L'affreux masque de ce Hamel me suffoquait. J'eus l'étrange sentiment qu'il se rapprochait de moi, insidieusement, et qu'il allait bientôt plonger sa main dans ma culotte pour fouiller en moi, de ses doigts qui sentaient la vase et le poisson mort.

– Allons-nous-en, ai-je répété, en saisissant le bras de Van Dern.

Dehors, je m'y agrippais encore ; mes ongles avaient presque pris racine dans le tissu de sa manche. J'avais la sensation de sortir d'un mauvais rêve, de ceux qui perdurent des jours entiers.

Nous avons fait quelques pas vers la voiture. Je n'avais pas lâché Van Dern. Il essaya de se libérer, avec douceur, pour me laisser entrer dans l'habitacle. Je retins sa main. J'ai dit :

– Vous ne trouvez pas ça bizarre qu'il ne nous ait pas demandé qui nous étions ? Si nous étions de la police, ce genre de choses ? (Van Dern gardait le silence. J'ai poursuivi.) Et puis il y a un truc qui ne va pas… Vous avez vu Doraemon sur la cheminée ?

– « *Dorémone* » ?

– Oui. Doraemon, le chat bleu de l'espace ou je ne sais trop d'où… Une figurine manga. Tous les gamins en ont un. Franck avait son Doraemon quand nous sommes venus ici. Il ne s'en séparait jamais. Écoutez : je suis certaine que Franck est venu chez ce vieux salopard !

Van Dern me regardait avec des yeux ahuris. Il avait renoncé à se libérer de ma griffe qui maintenait encore son bras. Il se retourna vers la maison. Celle-ci était toujours irisée de bruine, lugubre, avec sa lumière à l'intérieur, jaune comme les yeux de Hamel, mangés par la maladie.

FRANCK

Peut-être qu'elle croit que je suis chez des gens, mais que j'ai perdu la mémoire et que je ne sais pas dire mon nom ou mon adresse. Que j'ai oublié mon nom. Et qu'ils me gardent en attendant que je me rappelle. Peut-être que maman croit qu'eux non plus ils n'ont pas envie de regarder les choses en face, et qu'ils veulent me garder pour toujours, avec le gros chat dont les battements de cœur couvrent le ronronnement ?

J'ai commencé à faire un chat en mie de pain. Il faut que j'arrive à bien faire tenir les oreilles. Au moins il remplacera Doraemon.

XXV

La Préférée du bon roi Henri

Bien plus tard, ce soir-là, j'ai rejoint Van Dern dans le restaurant de l'hôtel que nous avions choisi, aguichés par ses lustres et son lierre grimpant. Nous étions dans une saison neutre. Pas vraiment la morte-saison, car plusieurs voitures immatriculées à l'étranger étaient rangées sur le parking de l'hôtel. Van Dern, tout à l'heure, avait glissé notre voiture de sport entre deux grandes limousines aux couleurs austères et aux plaques belges. Et la salle de restaurant était à moitié pleine. Mais ce n'était pas non plus l'ambiance que l'on rencontre pendant les vacances scolaires. Par exemple, il n'y avait aucun enfant dans le restaurant. Un silence poli y régnait. Des couples, pour la plupart assez âgés, avaient commencé à dîner. Certains, je le remarquai en gagnant notre table, en étaient déjà au dessert. Des gens d'Europe du Nord, sans doute, qui mangent bien plus tôt que nous. Van Dern portait comme à son habitude sa veste de randonnée à peu près informe, d'un noir huilé, de laquelle tout à l'heure il avait nonchalamment tiré son arme. Il en avait parlé plusieurs fois en disant « ma veste Decathlon ». Son allure jurait un peu avec l'élégance discrète qui régnait dans la longue salle. Les lampes presque en veilleuse, le bruit amorti des couverts, les passages furtifs

du personnel, qui cherchait à copier au plus près les manières des employés des grandes tables. Et moi ? De quoi avais-je l'air dans ce tableau ? Est-ce que ces dîneurs venus de Copenhague ou de Gand allaient remarquer mes cheveux mal coiffés, rebelles à toute discipline ? Remarqueraient-ils mes vêtements froissés, à peine tirés du sac de sport que Van Dern avait rempli chez moi ? Remarqueraient-ils également mon désarroi et le tumulte de mon regard ? Non. Ils ne remarquaient rien. Et en traversant la salle de restaurant, je me suis demandé si quelquefois il n'y avait pas parmi ces dîneurs tranquilles une femme qui, comme moi, avait perdu son enfant dans des circonstances tragiques. Ne pourrions-nous pas en parler, une fois les desserts pris ? Une grande tendresse me surprit soudain, une grande tendresse vis-à-vis de ces femmes plus âgées que moi et qui, j'en étais certaine à présent, avaient elles aussi perdu leur enfant, peut-être presque dans leurs bras. Comme moi, mais bien avant moi. Et elles en étaient sorties. Elles étaient là, leur regard sans doute un peu voilé, mais vivantes. Capables de laisser la nuit descendre lentement sur leur couple et sur leur vie.

J'ai repensé à cet instant, tout proche, mais qui commençait à s'effacer, quand Van Dern était redescendu de mon appartement avec le sac jaune et mes effets personnels, mes sous-vêtements, qu'il avait soigneusement rangés. Et puis cette descente de la rue Saint-Jacques, avec nos doigts serrés comme des enfants perdus. Je me suis rappelé la fois où j'avais posé mon doigt sur le cou de Van Dern, sur sa cicatrice rouge. Et j'ai pensé à cette complicité qui se mettait en marche, doucement, comme une vieille automobile qui a besoin de distance pour se mettre à rouler convenablement. « Complicité ». J'ai même un instant pensé à remplacer ce mot par « intimité ». Oui, le mot m'avait visitée, l'autre fois. J'ai levé les yeux, porté mon regard au-delà de mon assiette et de la bouteille de Givry du Clos-Vengé, que

nous avions choisie parce que la carte indiquait que c'était « *le vin préféré du bon roi Henri* ». J'ai repensé à notre départ de Paris. Le vieux magasin de pêche à la ligne du boulevard Henri-IV, la Bastille en forme de point de mire. Quel était notre point de mire, à nous ? J'ai essayé de regarder Van Dern d'une manière nouvelle… Un homme de quarante ou quarante-cinq ans, peut-être un peu moins, mais qui en fait quarante-cinq. Pourquoi ne lui avais-je jamais demandé son âge, tout simplement, au cours d'une de ces fois où nous avions bavardé dans le kiosque ? Un homme dans sa quarantaine, avec une impression générale de fatigue. De grande fatigue. Et en même temps d'énergie, comme si fatigue et énergie étaient au coude à coude, sur une piste de départ, et hésitaient à se départager. Le *starter* n'avait pas encore donné le coup d'envoi dans le corps de Van Dern. Et on ne savait pas encore qui, de l'épuisement ou de la vigueur, allait finir par s'imposer. Des cheveux sans vraie couleur, de ces cheveux châtains qui se mettent à grisonner sans que la rupture soit flagrante. Un visage neutre. À part son nom, Van Dern n'avait rien de très original. J'imaginai ces parades que la police organise pour confondre les suspects, et je me suis dit : bien maline la femme qui parviendrait à isoler Jean-Paul Van Dern d'autres hommes au signalement général identique. Ainsi, Van Dern ne se contentait pas de ne jamais parler de lui : il ressemblait à tout le monde. C'était peut-être le lot des officiers de police, de se fondre ainsi dans le décor, de ne pas laisser de traces, de s'estomper, comme on dit de ces dessins au crayon qu'on frotte avec le gras du doigt pour les rendre peu à peu indistincts. Non. Il n'y aurait pas de séduction entre nous. Même au cœur de ces moments suspendus, dans une France que nous ne connaissions pas, à boire le vin du bon roi Henri IV. Van Dern se pinçait les lèvres en me regardant l'observer. J'ai compris qu'il pensait la même chose que moi. Nous n'étions pas des amis. Nous n'étions

même pas des alliés de circonstance. Nous étions le fruit d'une rencontre, d'une contingence absolue, et nous ne faisions là que gagner un peu de temps. Je me suis dit que ma vie elle-même était une sorte de saison neutre.

– Vous voulez me reparler un peu de ce chat venu de l'espace, mademoiselle Hoffman ? J'avoue que vous m'avez pris de court…

– Doraemon ? Je vous ai dit l'essentiel. Il s'agit d'un chat de manga, un de ces personnages que les Japonais ont popularisés en les déclinant en tout un tas de produits. Le plus demandé est la figurine en mousse. Un chat-robot bleu, qui couine. Les gamins en sont dingues. Enfin, Franck adorait son Doraemon. Je me suis dit que ce n'était pas pire qu'un Darth Vador ou une écharpe Harry Potter…

– Franchement, si ces choses sont fabriquées en très grande série, ça ne veut pas dire grand-chose d'en retrouver un peu partout. Les Chinois doivent en produire des centaines de milliers chaque mois…

– Oui. Et vous voyez ce type commander un chat bleu en mousse sur Internet pour le poser à côté d'un vieux fer à cheval sur la cheminée dans sa cuisine pourrie ? Franchement, vous voyez ce vieux cochon traîner sur eBay et se payer un chat de manga sans oreilles venu du futur avec son compte PayPal ?

– Non. Mais je vois bien Hamel apercevoir un « Dorémone » perdu par un gamin, qui dérive charrié par les eaux, et l'attraper du bout de son épuisette à tanches.

– D'accord. Ça c'est l'option numéro un. Mais l'autre, c'est : *Qu'est-ce qui se passe si j'ai raison ? S'il a fait venir Franck chez lui et que mon fils a intentionnellement fait tomber sa figurine pour laisser une trace derrière lui ?* Qu'est-ce qui rend ma théorie moins crédible que la vôtre ? J'ai bien envie de retourner là-bas et de lui faire bouffer son Doraemon jusqu'à ce qu'il nous dise d'où il le sort !

Van Dern a éclaté de rire. Je l'ai regardé et je me suis mise moi-même à rire. Mais en même temps il me semblait que chaque note de ce rire trahissait un peu plus mon fils. Que je l'abandonnais dans les ténèbres. Van Dern posa sa main sur la mienne, entre les hauts verres à pied. J'ai pensé qu'il réalisait, à cet instant plus qu'à tout autre depuis le début de notre étrange relation, à quel point Franck me manquait. Peut-être qu'il pensait que reconnaître une figurine japonaise et en faire un élément de preuve était pour quelqu'un de son métier d'une parfaite stupidité. Peut-être qu'il commençait à croire que j'étais à moitié folle. Mais sa main était douce et conciliante. Il dit :

– Écoutez, si vous pensez que vous pouvez reconnaître le « Dorémone » de Franck parmi les huit cent mille autres exemplaires qui ont été moulés dans une usine chinoise de Shenzhen, eh bien, nous irons vérifier… D'accord ? Vous pensez pouvoir le reconnaître ?

– Je… je crois. Je crois que si je touche cette figurine, et que c'est celle de Franck, d'une manière ou d'une autre, je le saurai…

Van Dern a ricané.

– Dans mon métier, on a appris à éliminer ce genre d'intuitions dès le départ. On leur a même donné un nom : on appelle ça des « Drossart ». Vous vous souvenez de cette gamine qui était persuadée qu'elle était la fille cachée d'Yves Montand, et dont elle était le portrait craché ? L'ADN a montré qu'elle n'avait rien à voir avec le chanteur. Les intuitions sont souvent construites sous influence… La petite Drossart a été complètement manœuvrée par sa mère. Vous, c'est la douleur qui vous manœuvre…

– Peut-être. Mais promettez-moi qu'on va essayer de savoir où ce type s'est procuré Doraemon.

– Je vous le promets. On va l'affronter de face. Sans prévenir. On verra bien ce qui se passe… Maintenant, si vous voulez, dînons ?

– Vous savez, lui ai-je dit au milieu du repas, en laissant ma fourchette en suspens, je lis un drôle de livre.

– Tiens ?

– Oui, une drôle d'histoire. Figurez-vous qu'il y a un enfant qui s'appelle Franck.

– Et vous vous demandez s'il s'agit d'une autre coïncidence ? Évidemment que c'en est une. C'est le genre de choses qui arrivent. Je vous ai dit l'autre fois que je croyais aux coïncidences. Il y a des moments dans la vie où tout semble en harmonie, en correspondance, de manière plus ou moins forte. Parfois, on ne s'en rend pas compte. D'autres fois, on ne voit que ça. Parlez-moi de votre livre si vous voulez…

– Il y a une femme. Sarah. C'est son fils qui s'appelle Franck. Je ne sais pas… L'histoire est un peu, euh… fleur bleue, mais j'y sens comme une menace. On sent que ça ne va pas bien finir. Je ne saurais pas vous dire pourquoi. Il y a un climat pesant. Les gens ne sont pas tout à fait…

– Tout à fait quoi ?

– Je ne sais pas. Je ne sais pas pourquoi je vous parle de ce livre. Je n'ai pas vraiment envie d'en parler, au fond.

– Simplement pour éviter de me parler de l'effet que vous a fait Hamel, je suppose ?

Je l'ai regardé, d'un air neutre. Qu'est-ce qu'il voulait dire par là ? Nous avons poursuivi notre repas. La salle s'était largement vidée. Le personnel avait ralenti son allure, et un couple de serveurs se tenait presque au garde-à-vous, attendant le moment propice pour intervenir sur une des deux tables de retardataires. Brusquement, Van Dern lança :

– Si vous saviez à quel point mes chaussures me font mal… Nom d'un chien ! J'ai dû me gourer de pointure.

– Quittez-les !

– Vous croyez ? Tout le monde va me regarder…

– Il n'y a plus que nous. Voilà les derniers qui s'en vont.

Van Dern a levé les yeux. Une fille un peu prétentieuse passait la tête haute, dans sa robe Marni imprimée de taches bleues et jaunes, celle qui avait fait la une de *Grazia* pour les fêtes. Son compagnon marchait un pas derrière, comme égaré.

Van Dern a suivi leur sortie, entre les deux serveurs qui s'inclinaient en avant, très subtilement, un peu à la mode japonaise. Je l'ai vu se tortiller bizarrement, il essayait d'enlever ses chaussures sans y mettre les mains, discrètement. Comme tout ce qui se passait ce soir. Un des serveurs a surgi. J'ai cru un instant qu'il allait faire une réflexion au sujet des souliers. Mais il s'empara de nos assiettes, en souriant, *discrètement*. Il balaya les miettes avec un petit outil d'argent qui laissa la nappe immaculée. Comme si jamais aucun repas n'y avait été servi. Van Dern le laissa achever et s'éloigner. Puis il dit :

– Et qu'est-ce qui se passera pour nous si jamais nous retrouvons… Franck ?

Je ne m'attendais pas à ça. Le silence allait recouvrir totalement mes récentes pensées et commençait à m'engourdir. « Qu'est-ce qui se passera ? »

– Je… je ne sais pas. Je suis tellement…

Le « pour nous » qu'il venait d'employer multipliait ses échos dans ma tête. Celle-ci me tournait. Le restaurant s'était transformé en toupie.

– Vous êtes tellement sûre que nous ne retrouverons rien, c'est ça ? Vous êtes partie, mais sans la moindre parcelle d'espoir, c'est ça ? Pas vrai ? Pas vrai ?

Van Dern répétait ces mots – « Pas vrai ? Pas vrai ? » – avec une régularité de machine-outil. J'aurais pu me lever et quitter le

restaurant, on l'aurait retrouvé au cœur de la nuit, assis devant une nappe propre, à répéter « Pas vrai ? » Oui, quand nous avions quitté Belmont, et même quand nous étions passés à Paris, je n'avais aucun réel espoir de retrouver Franck. D'imaginer Franck vivant. Même si par sottise, ou par provocation, c'est ce que j'avais prétendu par deux fois au médecin à la clinique. J'avais essayé d'analyser mes pensées, au plus près. Et le mieux que j'avais réussi à faire avait été de me dire que j'étais comme une enfant *qui joue à des choses*. Qui se persuade, simplement pour que le jeu puisse se poursuivre et que la fiction ne s'altère pas. Voilà pourquoi j'avais parlé de ma lecture à Van Dern : parfois, il me semblait que Franck avait aussi peu de substance que *le* Franck du Pays d'Arrière. Mais maintenant ? Je n'étais plus aussi sûre. Ma vie m'avait tellement semblé vide, aussi blanche et lisse que la nappe que venait de nettoyer le serveur. Le mouvement, notre *échappée belle* donnait, que je le veuille ou non, une dimension un peu plus palpable à l'idée que j'allais retrouver mon fils. J'ai répété, à mon tour :

– Je ne sais pas… (Et j'ai levé mon verre de Givry, en portant un toast.) À Franck !

– À Franck, a dit Van Dern en me regardant fixement.

FRANCK

J'essaie de penser aux choses qu'on disait avec maman, dans notre week-end, juste avant que ça arrive. J'ai du mal à me concentrer et à me rappeler correctement nos conversations. Je ne sais pas trop pourquoi, mais j'ai eu l'idée que cette femme me punissait pour avoir parlé de tout ça avec maman, lors de notre week-end tous les deux. Qu'elle n'était pas contente de ça et que c'était pour ça qu'elle me gardait là. Oui : c'était une punition. Mais je ne me souviens pas correctement de ce que nous avons dit vraiment, ces jours-là. Est-ce que nous avons parlé de cette mariée ?

XXVI

La chambre mauve

La soirée qui suivit fut un supplice. Toute la connivence que nous avions réussi à fabriquer, Van Dern et moi, semblait s'être soudainement évaporée dans l'air glacé. Nous avions décidé de faire quelques pas avant de regagner notre chambre. Le village lui-même était tapi dans un brouillard glacé. La nuit était sombre et peu d'automobiles roulaient. J'entendis une vache ou un veau beugler, dans une pâture au loin. Nous marchions entre deux enfilades de réverbères à la lueur orangée, largement espacés. Cette formule qu'il avait utilisée au cours du repas, ce « pour nous » qui projetait notre relation dans un futur inimaginable, me troublait. Aussi décidai-je curieusement de faire la futile, par pure provocation, ou par bêtise :

– Donc demain, nous refaisons une petite visite à Hamel, puis nous gagnons les lieux du drame ?

J'avais lancé ces mots d'un ton jovial, vaguement désinvolte, comme si j'avais dit : « Demain, nous faisons le Mont-Saint-Michel, puis nous irons manger une omelette chez la Mère Poulard. »

Van Dern a ralenti son pas. Il m'a regardée comme on regarde une hystérique. Mon ton badin résonnait lugubrement dans la nuit. Au loin, une station-service illuminait de couleurs vives une perspective

de terres labourées dont on distinguait les premiers mètres le long de la route. Visiblement, ma petite boutade lui déplaisait. Il lança :

– Vous ne trouvez pas que ça fait un peu ridicule d'utiliser cette expression ? « Les lieux du drame » ? Et s'il ne s'était rien passé là-bas ? Je veux dire, rien d'aussi tragique que vous l'imaginez ? Si votre… si Franck était simplement parti avec cette autre femme ? Parce qu'il avait *envie* de le faire ? Vous vous entendiez bien avec lui ? Ou peut-être qu'il l'a fait *simplement pour voir ?*

J'étais bouche bée. Parti avec une autre femme ? « Pour voir » ? Le premier scénario qu'il m'avait proposé, lors de notre avant-dernier rendez-vous dans le parking près du funérarium, recomposant dans sa logique de policier cette femme que Franck avait prise pour moi dans sa confusion traumatique, avait été pénible à assimiler. Mais cette nouvelle hypothèse, celle d'un Franck fuyant délibérément avec une inconnue, me donnait la nausée. J'eus envie de gifler Van Dern. Une colère froide monta en moi. Et puis ses mots ont commencé à prendre leur véritable forme dans mon esprit. Pourquoi pas ? Est-ce qu'on est sûr de connaître ses proches ? Est-on si sûr que ça qu'ils ne partiraient pas avec d'autres « pour voir » ?

– D'ailleurs, ce « week-end de retrouvailles »…, insistait Van Dern. Des retrouvailles, c'est quand même un peu quand on s'est perdus, non ?

Et sans m'attendre, il a tourné les talons et marché vers notre hôtel.

On nous avait donné une grande chambre, comme nous l'avions demandé. Elle était entièrement tapissée de tissu mauve et située dans une dépendance qu'on rejoignait depuis la salle de restaurant par un passage voûté. Une baie vitrée donnait sur un joli jardin intérieur, éclairé par des lanternes invisibles, qui faisaient ressortir une végétation rustique. La chambre avait la forme d'un grand L,

dont la partie courte était une petite cellule tapissée de velours grenat, garnie d'un lit une place et sans doute destinée à un enfant. La jeune fille qui nous avait escortés en fin d'après-midi l'avait désignée sous le nom de « *cosy* ».

– Vous pouvez utiliser le *cosy*, si vous voulez… Il y a d'autres couvertures dans l'armoire.

Comme si elle avait deviné que nous ne dormirions pas ensemble. Van Dern y avait immédiatement déposé son bagage.

FRANCK

Une autre idée est arrivée. Un souvenir. Dans ce film. Je n'avais pas vu la fin parce que j'avais dû aller me coucher, mais il y avait un enfant enlevé. Une fille, de mon âge ou un peu plus vieille. Et elle réfléchissait aux choses qui pourraient l'aider à s'enfuir. Gagner la confiance de l'homme qui l'avait enfermée. Trouver des choses à lui dire. Des choses qui retiennent son attention. Ou qui détournent son attention. Je n'avais que ça à faire, penser. Mais je ne pensais à rien d'utile. La femme ne restait pas assez pour que je puisse retenir son attention. Elle n'était pas venue depuis trois jours, ou quatre. J'avais trouvé le carton avec des pommes et des goûters au chocolat en me réveillant. Alors j'ai compris qu'elle venait pendant que je dormais. Qu'est-ce que je pourrais lui dire, la prochaine fois, quand elle rentrera pour m'apporter à manger ? Si j'y croyais encore, je demanderais à l'Arbre-qui-sait-tout.

Plus tard, dans la nuit, je me suis réveillée. J'ai écouté le silence de l'hôtel, un grand silence teinté légèrement de mauve. Une lumière sans doute, au loin dans l'avenue. J'ai repensé à des noms qui avaient traversé ma vie ces derniers jours. Port-Brûlé, Grange-au-Pourpre. J'ai repensé à ce nom, le Clos-Vengé, qui figurait sur la bouteille de vin que nous avions choisie au dîner. J'ai essayé d'imaginer l'endroit. D'où lui venait ce nom ? Du temps du bon roi Henri IV ? D'une vengeance affreuse qui avait marqué les esprits et imbibé le lieu au

point de lui donner un surnom menaçant ? De temps en temps, du bois craquait dans les charpentes au-dessus de moi. Dans le *cosy*, j'entendais la respiration de Van Dern. Régulière. Celle d'un homme qui n'a rien à se reprocher. Était-ce de bon augure pour notre projet ? Les mots de tout à l'heure me revenaient aussi : « S'il ne s'était rien passé là-bas ? » Dans un demi-sommeil, je parcourais le Clos-Vengé que je m'étais imaginé. Une sorte de ferme-manoir, avec une large cour intérieure, bordée de corps de bâtiment sur trois côtés, des pierres grises, des oies en liberté. On apercevait des cuves de métal luisant, dans la pénombre. Est-ce qu'on avait égorgé des gens ici autrefois ? Un homme avait-il puni sa femme pour d'anciennes trahisons ? Quelles fureurs et quelles violences avaient donc eu lieu dans cet espace immobile, pour qu'on lui ait donné le nom poétique et terrifiant de Clos-Vengé ? Et si j'avais le choix ? Est-ce que je choisirais « qu'il ne se soit rien passé là-bas », ou même que Franck n'ait tout simplement jamais existé ? Est-ce que ce scénario ne serait pas plus facile pour imaginer ce qui se passerait « pour nous », comme l'avait demandé Van Dern ?

La lueur mauve qui imprégnait la chambre retardait mon sommeil. Je revivais les différents moments de notre journée depuis Auxerre. Parfois, une voiture passait au loin sur l'avenue. Un bruit humide de glissement m'indiquait qu'il avait dû se mettre à pleuvoir. Je repensai au récit que j'avais essayé de faire à Van Dern de notre… de notre promenade. Il fallait que je sois certaine. Soudain, l'idée que Van Dern était animé de mauvaises intentions à mon égard me traversa. Tout le monde connaît ces nuits où l'obscurité, le froid, le simple fait de n'être pas dans son environnement familier troublent les sens. Ce genre de nuits où les menaces semblent s'épaissir juste au-dessus de votre lit, dans une sorte de nuage presque palpable. J'essayais de reconstruire la conversation que nous avions eue ce soir,

juste avant qu'il ne me tourne le dos pour rentrer à l'hôtel. Est-ce que Van Dern pouvait être une sorte d'espion ? Était-il possible *qu'il soit de mèche*, d'une manière ou d'une autre, avec ceux de la clinique, et qu'on lui ait confié la mission de me surveiller ? Voyons. Le désordre, l'égarement presque paranoïaque de mes pensées m'effraya. Si je pensais comme ça, alors oui, c'étaient ceux de Belmont qui avaient raison. Je n'étais pas prête pour le monde du dehors. Je n'étais prête pour rien, à vrai dire. Van Dern avait proposé de m'aider. Il n'avait rien à gagner dans cette quête. Rien à gagner dans notre escapade. Il ne cherchait ni à me séduire, ni à me tromper.

Je repensai à l'expression qu'avait employée Van Dern lorsqu'il avait sorti son Jericho dans la voiture. Je me suis dit que je faisais « *des chichis* ». J'ai essayé de revenir au récit. Les images avaient peine à se construire totalement. Je commençais plutôt bien. Le chemin de halage. Les tunnels. Je revoyais avec une précision de laboratoire les murs, hauts et couverts de végétation grimpante. Cette odeur humide des caves et des souterrains. La carte de visite de Pont-Auvienne m'est revenue. Cette odeur de terre mouillée et de champignonnière. Puis venait la succession des écluses. Je voyais l'orage se concentrer, au-dessus des bois. Le ciel qui devenait de cette couleur violine, plein d'électricité. J'en étais là quand les choses se floutaient. J'avais encore le temps d'apercevoir le manège du photographe dirigeant les mariés comme un régisseur de théâtre. Il agitait son bras gauche sans laisser son œil quitter l'écran de son appareil photo. Où était Franck, dans ce fouillis d'images ? Sa présence était instable. Je compris avec terreur que je cherchais à l'évincer. À l'oublier. Est-ce que je voulais rayer définitivement mon passé ? Étais-je en train de me reconstruire une vie, avec Van Dern peut-être ? Et de laisser Franck dans ces limbes où il ne gênerait pas

ma réinsertion dans cette nouvelle existence que je cherchais à me cacher à moi-même ?

Le déroulé du drame, lui-même, refusait de s'activer. J'en restais à l'instant immédiatement avant. Les eaux qui gonflaient, le ballet absurde des jeunes mariés, la perspective de l'écluse, menaçante. *Ça allait arriver*, mais ça ne venait pas. Je revenais sans cesse à notre début de promenade. À ma déception de constater que le temps tournait à la pluie. Le souvenir piétinait, comme figé sur place. Il refusait de revenir tout entier. Le médecin m'avait prévenue. Les émotions extrêmement violentes engendrent ce type de réaction. En y repensant, je me suis fait la réflexion qu'au fond, je ne m'étais que très peu remémoré l'instant précis du drame. Et très rarement. J'avais effectivement entendu dire, du temps où je travaillais à la radio, que cet effet d'occultation était fréquent chez les sujets victimes d'un choc violent. Les conséquences du traumatisme avaient empli tout mon espace, tout mon horizon, mais la scène elle-même semblait comme effacée, ou du moins estompée. Finissant par ne plus ressembler qu'à la mémoire des choses lues dans un livre ou déjà rêvées. Un blocage. Les images patinaient comme un film coincé dans un vieux projecteur, qui repasse en boucle un fragment de scène. Je me concentrai. La respiration de Van Dern montait toujours du côté du *cosy*.

Une sorte d'angoisse planait dans l'air. Mon esprit s'agitait entre la chambre mauve et les images de l'écluse. La nuit m'oppressait de plus en plus. Oui, la nuit fait peur à tout le monde, comme disait Dan McIntyre dans le livre.

En insistant, j'arrivai à pousser un peu plus loin dans mes souvenirs. Le petit photographe regardait Franck avec son air mauvais. Il avait placé les mariés devant une perspective incertaine, dans laquelle on devait trouver le canal, un des bras en bois de

l'écluse et sans doute les deux bandes vertes de la pelouse qui bordait de chaque côté l'eau sombre du canal. Celui-ci avait pris la couleur d'ardoise du ciel. Je n'étais plus tout à fait sûre que la mariée nous souriait, tandis que son partenaire gardait la pose tout à fait artificielle que le photographe lui avait fait adopter. J'ai remarqué à ce moment-là que la veste en cuir du photographe portait des sortes de moisissures comme j'en avais remarqué, un peu plus tôt, au-dessus des tunnels de La Courancelle. Et puis Franck m'a parlé, c'est à cet instant qu'il a dit : « Et toi, maman, toi aussi un jour tu vas te marier avec une robe comme ça ? »

Mais je ne suis plus très sûre de ces mots non plus. Peut-être que c'est justement à cet instant, à peine quelques minutes avant que je ne perçoive la gravité de la situation, juste avant que tout n'éclate, que je lui ai demandé ce qu'il pensait de notre beau dimanche. Et qu'il a répondu : « Oui, maman, c'est un beau dimanche. »

Peut-être que c'est dans l'autre sens que nous avions fait le parcours du canal, en fin de compte. Peut-être que nous n'avions pas encore emprunté les marches qui descendent vers le tunnel de Mouas. Était-ce à cause de ce doute que Van Dern avait dessiné une double flèche sur son croquis ?

Le sommeil plongea sur moi.

FRANCK

Qu'elle vienne pendant que je dors, ça me fait peur. Ça me fait plus peur que tout. J'essaie de me dire qu'au moins, je ne peux pas la voir quand je dors. Mais l'idée qu'elle tourne autour de moi pendant mon sommeil, je ne sais pas… Elle a des doigts trop longs, beaucoup trop longs. Beaucoup plus longs que ceux des autres femmes.

J'ai dû finir par m'endormir et rêver, avant de me réveiller une nouvelle fois, au cœur de la nuit. Je ne suis pas sûre qu'il s'agissait vraiment d'un rêve. Peut-être étaient-ce ces pensées floues qu'on développe juste avant de replonger dans le sommeil. Qui se mélangent entre elles, qui cumulent des personnages et des endroits qui n'ont rien à faire ensemble. J'étais de nouveau aux écluses, le jour de l'orage, j'étais sur le chemin de halage, juste avant que l'orage n'éclate. Je me suis souvenue de quelque chose que j'avais vu ce matin-là sans y prendre garde. Il y avait une sorte de boutique, entre deux maisons de pierre. Une boutique fermée, pour la journée ou peut-être depuis des mois. Au-dessus de sa minuscule vitrine, il y avait écrit « Jégado Cycles ». Mais ce nom n'évoquait encore rien pour moi, à ce moment-là. Puis il y eut de nouveau le couple de mariés dans leurs habits de noces. Et le petit photographe, avec sa veste de cuir. Oui, il ressemblait bien à ces motards un peu rétro, qui ressemblent eux-mêmes à des aviateurs. Il continuait à s'agiter, comme je l'avais gardé en mémoire et comme je le reconstituais, quelques heures plus tôt. Il papillonnait autour des mariés en agitant sans cesse les bras, les faisant se déplacer et poser sans aucun répit, multipliant les prises. J'ai remarqué que les regards qu'il me portait n'étaient pas seulement mauvais, comme je l'avais cru d'abord, pensant que notre présence le gênait ou dérangeait sa concentration. Non. Ils étaient méchants. Ses yeux, lorsque nous les croisions, respiraient la fureur et l'hostilité. Pourquoi n'avais-je pas remarqué cette malveillance plus tôt ? Comment avais-je pu exposer mon fils à cette épreuve, le laisser face à ce petit bonhomme empli de haine ? Et là, dans ce demi-sommeil ou ce rêve, dans cet hôtel assoupi, je me suis mise à trembler, d'une peur rétrospective. Et puis en même temps, alors que je ne pouvais éloigner mon esprit de cette scène affreuse de l'écluse, dans l'orage qui venait, qui bientôt nous

enveloppait de sa fureur, sous les regards sans cesse plus ignobles du petit photographe, je me suis rendu compte de quelque chose de terrible : cette fois, Franck n'était décidément plus là ! Juste avant que je ne glisse et ne tombe dans le bassin, je ressentais l'absence de Franck. Avait-il anticipé le malheur à venir ? Avait-il fait le pas en arrière qui sauve et préserve ? Se pouvait-il qu'il ait effectivement suivi cette femme, non pas simplement pour voir, mais *pour vivre ?* Parce qu'il savait déjà que sa propre mère ne le sauverait pas ? Je me suis rendormie en larmes, noyant mon chagrin et ma douleur dans l'épaisseur des draps.

XXVII

« Les vagues bouillonnantes du vide désespoir »

Au matin, Van Dern avait retrouvé son style. Il était redevenu celui que j'avais connu à Valmondois. L'idée qui m'avait traversée, une bonne partie de la nuit, l'idée qu'il cherchait à me nuire, me semblait ridicule. Les brumes nocturnes, chargées de menaces, étaient bien évaporées. Nous avons pris un petit déjeuner dans la salle qui donnait sur le jardin intérieur qui m'avait semblé si joli la veille, éclairé par des lumières invisibles. Il était à présent inondé de soleil. Le café avait un goût merveilleux. J'en sentais les arômes, identiques à ceux, extrêmement puissants, qu'on respire lorsqu'on pousse la porte d'une de ces brûleries qui proposent des dizaines de variétés différentes. J'avais envie de goûter à tout ce qu'on avait disposé sur le buffet : des fruits frais, des œufs durs, dans leurs appétissantes coques d'un blanc absolument mat. Je voulais de la confiture de framboise, et aussi de ce miel liquide dans sa jatte, dont je percevais l'odeur entêtante. Je dévorais. Je couvrais de beurre frais de longues tartines. Van Dern me regardait faire, vaguement amusé, en buvant son café à petites gorgées. Il dit tout à coup :

– Vous mangiez comme ça quand vous étiez à Baltimore ?

– J'eus un mouvement de surprise. J'avais eu le sentiment qu'il ne m'avait pas écoutée, l'autre soir, lorsque j'avais évoqué Baltimore. Je décidai de le sonder.

– Vous vous souvenez des raisons pour lesquelles j'ai été à Baltimore ?

– Vous prépariez une émission sur Edgar Poe. Vous avez fait un enregistrement… pour la radio. Pourquoi est-ce que vous me demandez ça ?

– J'avais eu l'impression que vous n'écoutiez pas.

– Vous voyez : j'écoutais ! J'ai essayé de lire Poe quand j'avais une vingtaine d'années. Je n'ai pas accroché.

– Vous n'avez pas dû lire les bonnes pages. C'est un écrivain intéressant. Morbide, mais intéressant.

– Un peu comme vous, quoi ?

– Vous trouvez que je suis morbide ?

Van Dern a incliné la tête brièvement, sur le côté gauche. Une sorte d'acquiescement muet.

Je ne sais pas pourquoi particulièrement ce matin-là, alors que je ne m'étais pas sentie aussi bien depuis des mois, j'ai eu envie de montrer à Van Dern un échantillon de mon tempérament changeant et mélancolique. Oui, mélancolique et changeant. Morbide ? Non. J'ai déclamé, en essayant d'avoir l'air le plus naturel possible, pas comme ces comédiens amateurs de la clinique Belmont qui déclamaient du Beaumarchais en parlant du nez :

« – Où me conduis-tu, étranger, inconnu ?

Où me mènes-tu ?

– Je ne te mène pas. Je marche devant toi… »

Nous aurions pu passer des semaines comme ça, à échanger des piques et des reparties. Peut-être que nous nous dévoilions ainsi, par petites touches ? Est-ce que je me reconstruisais, avec Van Dern, sans

vouloir me l'avouer ? Peut-être étais-je déjà dans ce « nous » qui suivrait le retour de Franck, et sur lequel il m'avait interrogée la veille ? J'eus bizarrement envie de rire. Finalement, tout n'allait pas si mal. J'étais désormais convaincue que certaines choses ne se dévoilent que si l'on est capable de s'y attarder. D'y revenir. Parfois pour notre plus grand malheur. Parfois pas.

– Vous savez, ai-je dit en me tournant pour essayer de capter le regard de Van Dern, quand j'ai été à Baltimore pour tenter de recueillir des informations un peu originales sur Edgar Poe, je me suis rendu compte de quelque chose d'assez terrifiant : il était déjà passé par cette ville avant d'y revenir mourir. Il y avait connu la misère et la désolation, et puis avait cru, lorsqu'il réussit enfin à y faire publier son premier conte, que cet endroit lui ouvrait enfin les portes de la gloire et du bonheur. Mais la mélancolie s'était bien abattue sur lui. Il a regagné le Sud. Il restait fermement persuadé que sa destinée devait se faire dans l'ombre des grands arbres de Richmond. Pourtant, il n'avait pas pu résister : Baltimore le rappelait à lui. Il y sombra. Et y est mort, sans qu'on sache bien comment. Convoqué par un ordre silencieux, une dette invisible. L'endroit qu'il avait cru être celui de son envol a finalement été celui de son anéantissement.

J'ai entendu Van Dern étouffer une sorte de ricanement.

– Je vous fais rire ?

– Non, ce n'est pas très drôle. Je me disais juste que vous deviez travailler pour une radio un peu intello, non ?

J'ai essayé de me défendre, sans vraie raison. Moi-même, je m'étais souvent fait ce genre de réflexion : est-ce qu'il y a encore des gens au XXI^{e} siècle qui s'intéressent à la vie d'Edgar Poe au point d'en écouter des évocations à la radio ? J'ai décidé de ne pas répondre. Van Dern a relancé :

– Vous croyez que vous revenez ici pour payer une dette ? Vous vous sentez toujours coupable ?

– Évidemment !

– Vous pensez que l'endroit que vous-même aviez choisi pour des retrouvailles s'est révélé être celui de votre perte ?

J'ai replongé mon regard sur le jardin, à travers la verrière. Les plantes grasses et les feuillages étaient parfaitement immobiles, pareils aux éléments d'un tableau. Aucun souffle ne parcourait le jardin intérieur. Il se consignait là une vie pétrifiée et recluse. Van Dern s'est levé en lâchant :

– Vous savez que vous parlez, la nuit ? Je veux dire, en dormant ? Cette nuit, en tout cas, vous avez parlé. Je vous entendais du *cosy*. Vous avez récité une sorte de protocole de réanimation pour les noyés.

Je l'ai regardé fixement. Je n'avais plus du tout envie de rire.

Il a dû sentir que la conversation ne pouvait pas se suspendre sur ce genre de réflexion tordue.

Van Dern a commencé à marcher vers le jardin.

– Je vais fumer une cigarette dehors. Je ne pense pas que ce soit autorisé ici…

Tandis que Van Dern fumait, j'ai cherché dans mon sac le petit calepin dans lequel j'avais pris l'habitude de noter toutes ces informations sur la noyade. C'était un de ces carnets à couverture de moleskine, très à la mode. Je me souviens précisément de l'avoir acheté un jour d'hiver, peu après la réouverture du musée d'Orsay, à la librairie du musée. Puis, succombant sans aucun doute au marketing attaché à la marque et finement énoncé dans une petite brochure glissée dans l'objet même, je l'avais inauguré en retraçant maladroitement l'étrange tableau de Victor Navlet présentant une vue générale de Paris. Ce jour-là, j'avais échangé quelques mots avec un

autre visiteur qui comme moi, je crois, tentait de reproduire la peinture. Par une étrange coïncidence, il s'agissait d'un chanteur écossais que j'avais écouté la veille même, au Rex Club, sur les Grands Boulevards. Un type nommé Nick Currie, qui écrivait des textes biscornus sur la politique, l'art et la séduction. J'avais un temps vu son nom dans des revues culturelles. Puis il était retombé dans l'oubli.

Je me suis mise à feuilleter le carnet ; mon esquisse du panorama de Navlet était bien là, sur la première double-page. J'avais même rehaussé d'ocre le ballon du premier plan, seul élément de couleur dans mon travail de grisaille. Ensuite, au fil des pages et des semaines, j'y trouvais les premiers jets de scripts que j'avais rédigés pour les émissions que je préparais à la radio. Écrits dans cette langue spéciale que j'utilisais pour les énoncer à voix haute, avec les marques pour la respiration. Mais la litanie de la noyade, comme je l'appelais, et dont je savais par cœur les lignes, n'y figurait plus. En avais-je arraché les pages, lors de mes jours d'absence à Belmont, alors que je naviguais sous Séresta et miansérine ? Était-ce l'œuvre d'une de ces filles du service, qui avait fouillé mes affaires et avait été chargée de faire le vide dans tout ce qui pouvait de près ou de loin me rattacher à ma « tentative » ? Se pouvait-il même qu'elle en ait montré les pages à la psychologue ? Quoi qu'il en soit, le carnet ne contenait plus rien sur la noyade et les étapes de la réanimation des asphyxiés. Peut-être que Van Dern lui-même était tombé dessus, en fouillant mes affaires, malgré ce qu'il prétendait ? Était-ce pour ça qu'il me trouvait « morbide » ? Sans doute. D'ailleurs, y figurait la première version de mon texte pour l'émission sur Edgar Poe. Les pages se terminaient sur un griffonnage de lignes entrelacées et de vagues formes évoquant des nuages.

Script EA POE-AH/MLA

E1 Géné.

[MUSIQUE Laurie Anderson / *Lighting out for the Territories* - 0:00/00:29]

28 septembre 1849 / Poe arrive à Baltimore / Parti de Richmond, en Virginie, il a voyagé dans des conditions éprouvantes / D'abord un bateau économique, sur la James River / Des moustiques / La chaleur épaisse d'un été qui ne veut pas finir / Des fièvres, qui le prennent sans cesse, de nuit comme de jour / Puis c'est la remontée de la baie de Chesapeake / sous un soleil de plomb / On ne sait pas si Poe a partagé une cabine avec des voyageurs de commerce ou des ingénieurs du chemin de fer / On sait juste qu'il arrive malade à Baltimore / Épuisé / Son cousin Neilson Poe découvre un homme désorienté, aux yeux rouges / aux idées confuses / Les amis qu'il espérait rencontrer à Baltimore ont quitté la ville / Il arrive mal / Poe arrive toujours mal / Où qu'il arrive, il tombe mal / Ou il tombe malade // On perd sa trace pendant quarante-huit heures / On dit qu'il a essayé de gagner New York / Qu'il s'est trompé de train / Qu'il est finalement revenu sur ses pas et qu'il erre dans Baltimore / On ne sait plus / On ne sait pas grand-chose de ces dernières heures de la vie de Poe / Certains disent qu'on lui a volé l'argent

qu’il avait avec lui / Une souscription pour lancer enfin son propre magazine, *The Stylus* / D’autres témoins affirment qu’il n’avait pas le dixième de cette somme / Que le peu d’argent qu’il avait avec lui / a payé la chambre misérable dans laquelle il a passé les deux derniers jours de sa vie / Dormant le jour, sortant la nuit / Peut-être qu’il suit encore ces silhouettes floues / ces hommes des foules qui l’éloignent du centre-ville et des lumières ? //

[MUSIQUE Lisa Gerrard / *Song of Amergin* – 5:29]

On est sûr d’une chose : le 3 octobre 1849 / le docteur Snodgrass reçoit un billet alarmant / «Monsieur, venez au Gunner’s Hall : un gentleman de votre connaissance est en grande détresse et demande assistance immédiate » // Poe est inconscient, allongé dans le caniveau devant le Gunner’s Hall / Dans la boue / Oui, le temps a changé / Il pleut désormais sur Baltimore / On le fait transporter au Washington Hospital / Il délire / Revient parfois à lui / Prononce plusieurs fois le nom de Reynolds / On cherchera dans la vie de Poe / Il ne connaît aucun Reynolds / Les quelques relations qui l’ont croisé à Baltimore ces jours-là / disent que Poe a été retrouvé dans des vêtements qui ne sont pas les siens / Un

complet noir d’alpaga miteux et taché / Trop large pour son corps amaigri et déchiré à plusieurs endroits / Un chapeau de palmes tressées / presque en lambeaux / Pourquoi a-t-on déguisé Edgar Poe en cet effrayant épouvantail à corbeaux ? // Des témoins assurent que Poe est tombé dans un piège / Un piège affreux / Mortel / Le 3 octobre est un jour d’élections à Baltimore / Des bandes organisées tournent en ville pour ramasser des électeurs / Ils battent et saoulent les pauvres diables qu’ils trouvent en chemin / Avec leurs proies, terrifiées et à demi conscientes / ils font la tournée des bureaux de vote / Parfois, pour tromper la vigilance des scrutateurs / ils changent les vêtements des misérables qu’ils promènent ainsi / d’urne en urne / et qu’ils font voter plusieurs fois / Puis, lorsqu’ils ont assez servi / lorsqu’ils ne peuvent plus marcher / ils les abandonnent dans le ruisseau / Là où Edgar Poe a été trouvé / dans le ruisseau devant le Gunner’s Hall / qui est également / si incongru que ça puisse paraître / le bureau de vote n° 4 de la ville de Baltimore // Quoi qu’il en soit / le voilà au Washington Hospital / Peut-être que « Reynolds » est le nom sous lequel il a voté, dans différents bureaux / maintenu

debout par des gros bras à la solde des politiciens locaux ? //

[MUSIQUE Michael Nyman / *Drowning* 1:44]

Il ouvre une dernière fois la bouche / On n'est pas certain de ses paroles / Plusieurs témoignages se contredisent / La réalité et la fiction se mêlent souvent / Selon les sources, Poe meurt en demandant pitié / «Que Dieu aide mon âme misérable ! » / Un autre témoin affirme qu'il aurait déclamé une sorte d'ultime poème / qui se termine par ces vers : « Mon épouse disparue / mon enfant encore à naître / les cieux m'abandonnent au sein des vagues bouillonnantes du vide désespoir » // Oui, la réalité et la fiction se mêlent / jusqu'au dernier instant.

XXVIII

L'écluse

Quand Van Dern est revenu, il a proposé de reprendre un café.

– Un café avant de filer ? a-t-il dit précisément.

J'ai tout d'abord cru qu'il cherchait à gagner du temps. Qu'il refusait de passer à l'action. Que l'odeur du terrain commençait à le repousser. Ne m'avait-il pas dit lui-même qu'il avait, par le passé, essentiellement travaillé « sur fiches » ? Mais non. Pas du tout. Il était affûté. Comme un chien courant. Prêt à débusquer le gibier que nous étions venu chasser.

– Il faut trouver cette femme. Voilà. Tout est là. Les bavardages ne servent pas à grand-chose. On va commencer par l'écluse. Je vous expliquerai ça en détail… On retrouve cette femme et l'affaire est bouclée.

Je respirais. J'avais eu peur. Vraiment peur. Je connais de réputation cette sorte de détectives qui flairent les pistes à distance. Ils sont confortablement assis dans des fauteuils de velours et sirotent des tisanes tièdes dans la brume de leurs chaufferettes. J'ai lu leurs aventures. À peine transportés sur le terrain et les scènes de crime, ils sont pris de vapeurs ou de vives douleurs aux pieds. C'était exactement ce qui était arrivé à Van Dern, à peine avions-nous

approché le « terrain ». Ils bavardent, badinent, ils refusent le contact mais ils n'existent pas en dehors des romans du *Masque* ou de l'imagination de vieillards que l'odeur vague du crime émoustille.

Van Dern n'était pas de cette race. Il avait repéré le terrain, s'était imprégné de ses odeurs et désormais, comme ces chiens de sang qui n'abandonnent jamais une piste, il cherchait à en capter les échos qui nous pousseraient vers Franck. Jamais plus sûrement qu'à cet instant je n'ai senti que si Franck n'avait pas été englouti par la vague monstrueuse surgie de l'écluse, alors nous étions tout près de le retrouver. Comme venait de dire Van Dern, on retrouve cette femme, et on retrouve Franck ! Voilà. Voilà tout. Il a été se resservir au grand buffet. Il a bu son café en soufflant à travers ses doigts, me regardant par-dessus le bord de sa tasse. Puis celle-ci à peine reposée, il a dit :

– Écoutez, il me semble que je me suis conduit comme un vrai plouc tout à l'heure. À propos de votre radio, d'Edgar Poe… Au fond, je crois que vous m'impressionnez un peu, alors je cherche à faire le mariole…

– Ah bon ?

– Oui… Vous avez fait d'autres voyages pour préparer des émissions ?

Van Dern m'a émue : il se trémoussait légèrement, comme un collégien timide qui hésite à se lancer dans une déclaration. Je me suis demandé s'il avait compté jusqu'à dix-sept avant de se décider.

– Quelques-uns.

J'ai souri et laissé ma réponse en suspens. Il pensait déjà à autre chose. Il se leva et lança :

– Allons-y. Je ne sais pas pour vous, mais moi je bous de regarder cette bonne femme bien en face.

« Cette bonne femme » ! L'expression un peu canaille qu'il venait d'employer me donna curieusement envie de rire. Et me soulageait

aussi. Elle enlevait pas mal de mystère à cette silhouette menaçante qui avait enlevé mon fils.

Nous avons rejoint le canal. Tout semblait si propre, si bien en ordre, que je me refusais à croire que cet endroit avait été le décor du pire jour de ma vie. Le ciel sombre lui-même ne parvenait pas à transformer les lieux en ce paysage dramatique qui emplissait mon souvenir. Van Dern a marché d'un pas terriblement décidé vers la maison des éclusiers. Aucun bateau n'était en vue, la saison n'était pas à la navigation fluviale. De la fumée sortait de la cheminée. Nous nous sommes approchés de la porte et Van Dern, sans hésitation, a frappé deux coups, lourds comme des roulements de cloche.

Une angoisse me serra la poitrine. Était-il possible que quelqu'un, là-dedans, puisse confirmer l'hypothèse de Van Dern ? Ou nous escorter plus avant vers ce qui s'était véritablement passé l'autre fois où j'avais été ici ? Je ressentis la même appréhension que celle éprouvée au kiosque, quand Van Dern avait été sur le point de me dire pourquoi il pensait que Franck était encore en vie. Cette fois encore, je me suis sentie partir. J'étais comme dans ce ballon, sur la peinture de Navlet, dérivant dans l'éther. Je me suis concentrée sur le bois clair de la porte, sur les ferrures qui la renforçaient en son centre. La porte s'est ouverte, une femme était là, découpée dans le contre-jour d'une vive lumière derrière elle.

« Est-ce que… ? » pensai-je immédiatement, la tête emplie de fièvre. « Est-ce que cette femme pouvait être *la* femme ? »

– Bonjour madame, lança instantanément Van Dern, est-ce que nous vous dérangeons ?

La silhouette à la porte pouvait avoir trente-cinq ou trente-six ans. Elle avança d'un pas sur le seuil, elle faisait passer son regard de Van Dern à moi. Elle avait des yeux de la même couleur que l'eau qui

coulait devant chez elle. Gris sale. Son expression, un instant inquiète, se raffermit. Elle dit dans un demi-sourire :

– Non, c'est pour quoi ?

Son expression était redevenue stable. Elle ne craignait rien.

– Voilà…, fit Van Dern. (Et il laissa ce mot flotter dans l'air humide du canal pendant deux ou trois secondes.) Je suis enquêteur… Vous vous souvenez de l'orage ? De l'accident ?

– Bien entendu, fit la femme. Qu'est-ce que vous voulez savoir ? Enquêteur, vous voulez dire de la police ?

– Et elle posa son regard sur moi. Inspecta ma tenue, descendit jusqu'à mes pieds, fit remonter son regard vers mon visage pour en estimer la possibilité qu'il soit celui d'une femme policière. Van Dern riposta :

– En quelque sorte, oui. Vous étiez absente, je crois, pendant le…

– Oui, c'est mon fils qui gardait l'écluse. Il sait manœuvrer depuis qu'il a onze ou douze ans… Il n'y a pas eu de faute !

L'inquiétude revenait. Je vis ses lèvres trembler.

– J'en suis certain, lâcha Van Dern, d'un ton direct et que je sentais terriblement rassurant. Nous souhaitions juste lui poser une ou deux questions sur ce qu'il a pu noter, pendant… que ça s'est passé.

– Il n'est pas là. Il a tout dit aux gendarmes. L'affaire… est close, je crois. Il ne faut plus l'embêter avec ça. On a fait le tour de la question : les vantelles se manœuvrent dos à l'aval. Il n'a rien vu quand ça s'est passé.

– Je vous assure qu'il ne s'agit pas de l'embêter. Nous voulons juste qu'il nous dise s'il pourrait se souvenir de…

– Il ne veut plus se souvenir de rien ! fit violemment la femme.

Son teint était devenu quasiment exsangue. Ses lèvres bougeaient presque aussi convulsivement que celles d'un rongeur plongé dans le

nettoyage d'un épi de maïs.

– De rien ! répéta-t-elle d'une voix blanche. C'est lui qui a ressorti le corps de la jeune femme… La mariée. Vous ne trouvez pas que ça suffit pour un gamin ?

Elle a posé ses yeux liquides sur moi, cherchant à me faire baisser le regard. La colère sourdait d'elle comme une aura de vapeur malsaine. La peur vibrait en elle. La rendait comme folle. Ses yeux roulaient de Van Dern à moi, pareils à ceux d'une bête effarouchée.

Van Dern restait muet. Je fixai la femme, constatant le reflux du sang partout où je pouvais voir sa peau. Ses mains étaient celles d'une morte, d'une noyée. J'ai lancé, me tournant vers Van Dern :

– Allons-nous-en. S'il vous plaît. Partons d'ici.

– Je crus un instant que mes jambes vacillaient. Que j'allais tomber, peut-être, sur ce sol meuble de terre noire piquée de plantain. « *Elle a un fils*, pensai-je. *Cette femme a un enfant, un enfant vivant.* »

Un terrible sentiment d'injustice et de jalousie descendait sur moi. Le nom d'Hélène Jégado résonna encore une fois. Surgi de la nuit de mon coma. Venu de l'almanach délirant de ces heures perdues où j'avais flotté, presque parmi les morts. Oui, j'aurais pu tuer cette femme, *prendre une vie pour en faire revenir une autre*. Cette pensée insolite et grotesque remontait du passé. J'aurais pu la tuer simplement pour la punir de posséder cet enfant dont on m'avait privé.

Je sentais le calme chercher à faire son chemin dans ma tête. Il essayait de se faufiler en moi, au sein d'un labyrinthe de pensées mauvaises. Je le sentais gagner. Non, bien sûr. Il ne fallait pas. Bien évidemment. S'il me restait une chance de revoir Franck, une chance de retrouver Franck et de vivre, de vivre encore avec lui, dans une vie

à venir que je n'arrivais pas tout à fait à concevoir, il ne fallait plus penser à Hélène Jégado. Plus jamais.

– Allons-nous-en, ai-je répété en prenant le bras de Van Dern, et sentant comme la présence de cet homme était désormais devenue importante pour moi.

FRANCK

J'ai pensé qu'elle m'écoutait de l'autre côté de la porte, comme moi j'écoute battre le cœur du chat-chaudière. Je ne fais pas de bruit. Qu'est-ce qu'elle pourrait entendre ? Elle peut passer des heures là-derrière, elle n'entendra rien. J'étais en train d'écouter, l'oreille collée à la porte, et j'ai imaginé que sa tête à elle était juste derrière le bois. À deux ou trois centimètres de mon visage. Si j'avais eu une longue tige de fer qui transperce le bois, je l'aurais enfoncée dans la porte et je lui aurais crevé la tête. Et j'aurais su aussi comment ouvrir la porte, après.

XXIX

Au pays de Maurice Genevoix et des *serial killers*

Ce qu'il s'est passé ensuite ce jour-là est resté gravé de manière très nette dans mon esprit. Nous traversions des paysages qui me semblaient osciller entre des évocations mentales et des panoramas véritables. J'avais tout à la fois l'impression de les découvrir et de les avoir toujours connus. Ces lignes de fuite qui s'éteignaient au loin, entre les lents mouvements des peupliers, qui parcouraient des digues envahies de ronciers d'où sourdaient les goulots souterrains des étangs. Une lune diurne, à peine dessinée, s'évacuait au sud-ouest. La brume des pièces d'eau encombrait l'air et donnait aux choses des teintes de vieille gravure. L'envie me prit de quitter la voiture et de marcher à même cette nature à demi rêvée. J'eus envie de plonger mes chevilles dans cette bourbe et ces eaux affleurantes, de sentir le froid humide de la terre m'enserrer. De m'en dégager et d'avancer vers les trembles et les pinèdes qui tapissaient l'horizon. J'eus envie de cette marche, qui me ramenait à lui. J'en imaginais les odeurs, loin du confinement de l'habitacle : l'humus, l'herbe froissée, les senteurs des bêtes qui y avaient passé, au petit jour. Tous les parfums de la vie. Je sais ce que je faisais : je cherchais à évincer le

souvenir de cette femme, à l'écluse, qui m'avait bouleversée. Il ne fallait plus que je pense à cette femme, ni à l'autre, la morte. La mariée. Il fallait que j'essaie de me concentrer sur le calme et l'oubli que pouvait procurer ce paysage inerte, gris, noir et vert.

Je garde de ces quelques heures, qui se mélangent avec celles de notre balade en voiture de la veille, un souvenir non seulement précis, mais excessivement ému. C'est en quelque sorte ce que j'aurais aimé vivre *l'autre fois*, avec Franck. Cette immersion dans le calme des eaux et des bois. Je repensais à des pages de Maurice Genevoix, que j'avais lues à l'école et qui m'avaient déjà fait cette impression de plénitude et d'apaisement. Ces berges et ces joncs, « *ces aubes grises et mouillées* ». Oui. C'est ce qui aurait dû se passer la première fois. Nous aurions loué cette voiture de sport, avec Franck, et nous aurions traversé ces vastes espaces dans la protection de son habitacle. À l'abri. À l'abri de tout. Je n'aurais jamais plus repensé à Hélène Jégado. Je n'aurais jamais rencontré Van Dern.

Nous avons laissé la voiture dans l'épaisseur d'un bosquet. Nous avons cheminé dans cette sorte de brume que les zones marécageuses produisent à toute heure. L'air était argenté, moins transparent que translucide. Le regard ne portait pas très loin. Des touffes de jonc surgissaient devant nous, des branches humides nous fouettaient le cou et les épaules. Nous sentions le fil d'araignées nocturnes se déchirer à notre passage. Nous étions seuls. Nous traversions une pâture qui donnait sur le canal, au loin, dont nous devinions le tracé en suivant la cime de grands arbres piqués de boules de gui. Une rivière glissait sur notre droite, ses eaux vives et peu profondes semblaient absolument sans danger. Je voyais les bruissements de l'eau, le fond, à quelques centimètres de la surface. De longs bancs de vase, sur lesquels se détachaient les déplacements furtifs des vairons. Des algues s'allongeaient dans le courant, pareilles à des cheveux de

fée. J'ai repensé à la mariée, s'évacuant dans les tourbillons, sa longue traîne la suivant, comme le sillage d'une comète morte. Van Dern ne disait rien. Il marchait derrière moi, se calant sur mon pas. J'ai parcouru quelques dizaines de mètres sans tourner la tête. J'ai imaginé un instant que Van Dern avait disparu. *Comme hier après-midi, dans la voiture, lorsque je m'étais laissée aller à fermer les yeux.* J'étais seule, et Franck allait revenir, surgissant de quelque boqueteau. Oui, ce n'était qu'un mauvais rêve. Il allait apparaître, sur ce petit chemin, entre deux pâturages habités de veaux blancs.

FRANCK

Je me suis figuré qu'elle écoutait directement mes pensées. Elle écoute à l'intérieur de moi. Alors elle sait. Elle peut savoir ce que j'imagine. La tige de fer qui perce les têtes. Le chat-chaudière. Tout. Je vais inventer une langue secrète qu'elle ne pourra pas comprendre. Qui parlera seulement à maman. J'ai déjà quelques mots. A-kaé. Mi-ho. Thi-aa. Il faut s'y faire.

Nous étions juchés sur un des puits d'aération des tunnels de « la Montagne », juste après l'étang de Baye. Des bruits chargés d'échos montaient du canal, plusieurs mètres plus bas. L'endroit était singulier. Un mélange de campagne intemporelle et de futurisme naïf, dans lequel on aurait pu tourner un film se passant sous l'Occupation, voire une ou deux scènes de cape et d'épée, avec des mousquetaires galopant vers le lointain. En même temps, ces bouches de ventilation conféraient au lieu une certaine étrangeté qui évoquait indéniablement le pays des Eloïs de *La Machine à explorer le temps*, le roman de Wells.

– Voilà. Vous avez vu le décor.

Van Dern a continué de scruter le paysage, comme s'il s'attendait à y trouver quelque chose qu'il ne parvenait pas encore à voir. Il a simplement fait :

– Hum-hum.

– Et maintenant, que faisons-nous ? ai-je demandé. Nous retournons chez Hamel ?

– Hamel, répondit Van Dern, il peut attendre.

– Comment ça ?

– J'ai ma méthode. Essayons d'abord les souvenirs. *Vos souvenirs*. Voilà ce qui me paraît urgent. Je pense que nous devons refaire votre trajet de ce jour-là. Je suis sûr qu'il faut commencer par là. Vous avez vu chez ce vieil abruti de pêcheur et tout à l'heure chez cette femme comme il est facile de perdre du temps…

Ainsi, Van Dern avait décidé d'interrompre nos auditions ? Je pensai non seulement à sa promesse de retourner chez Hamel, mais aussi à ce Ricault. Et au photographe qui continuait à occuper la scène tout en restant soigneusement en dehors du cadre. Enfin, surtout, à cette femme qui s'était comme évaporée dans l'air humide de l'écluse n° 9.

– Est-ce que vous ne pensez pas que cette femme… cette femme sinistre de l'écluse pourrait être…

– *La* femme ? riposta Van Dern, continuant à fixer le lointain. Je ne pense pas. Je ne la vois pas comme ça. Même si j'ai encore du mal à bien la définir. Vous verrez quand nous l'aurons trouvée : elle sera très différente de ce qu'on imagine…

– Et Ricault ? Et ce Gibelin ? insistai-je. Je croyais que pour vous c'était la priorité des priorités ? On tombe sur un vieux salopard vicieux, une boutique fermée, une folle à son écluse, et on laisse tout tomber ?

– Mais pas du tout, mademoiselle Hoffman. Pas du tout ! Écoutez : je crois qu'il faut d'abord refaire ce que vous avez fait. Des images peuvent ressurgir. Après tout, vous êtes quand même le témoin numéro un, non ?

Je le regardai. Van Dern m'observait de biais. Il s'agitait comme un pantin du théâtre de Guignol. Des bras remuaient autour de lui, agitant l'air frais du canal. Il reprit :

– Les autres, on s'en occupera après. Croyez-moi, on ne va pas les lâcher ! Ce Ricault. Et Gibelin. Et on finira par tomber sur cette femme. Je vous ai déjà parlé de l'affaire des disparues de Saône-et-Loire. Sur le plan judiciaire, un vrai ramassis de tout et n'importe quoi. On a recueilli des centaines de témoignages, sur des affaires qui n'ont rien à voir entre elles. Sur plus de vingt ans. J'ai travaillé là-dessus il y a une dizaine d'années. Des enquêtes préliminaires. Je sais ce que c'est qu'un témoignage. Je sais aussi ce que c'est qu'un témoignage merdique.

– Vous ne voulez plus interroger ces types ? Gibelin… les autres ?

– Bien sûr que si ! Mais j'aimerais d'abord que nous essayions de raviver vos propres souvenirs…

– Les témoignages me semblaient plus utiles !

– Les témoignages ! Vous n'imaginez pas comme certains individus répètent aux autorités et aux journalistes ce qu'ils ont vaguement entendu dire, et finissent par croire qu'ils ont vraiment assisté à quelque chose. Il y en a qui sont tellement sûrs d'eux que même sous la torture, ils n'en démordraient pas : ils ont vu la petite Caroline monter dans une camionnette blanche, ils ont vu les jumeaux suivre l'homme au manteau gris dont on parle dans les journaux. « Oui, sans aucun, doute : j'ai même relevé la marque du véhicule : une Fiat. J'ai croisé l'adolescente en question quelques minutes avant dix-sept heures, entre le parking de l'Intermarché et le

terrain de foot. Elle se dirigeait vers la mairie. Elle se dirigeait vers le bois Magneux. Elle se dirigeait vers le marais. Elle se dirigeait vers le lotissement des Sapins. Elle portait un jogging rose. Elle portait un pantalon en jean avec des strass sur les poches. Elle portait un legging gris. Elle portait… Une Fiat. Une Peugeot. Une Golf. Un 4 x 4 bleu. À dix-sept heures. À dix-sept heures quarante-cinq. À quatre heures et demie… » Tous sont sûrs, certains. Tous décrivent des personnes différentes, dans des endroits différents. Sauf ceux qui répètent les éléments avérés que les journaux ont diffusés. Et ceux qui n'ont rien vu mais qui se sont vantés au PMU ou au marché, et qu'un journaliste embusqué est venu interroger. Ils commencent à raconter leur petit mensonge, puis sont pris dans le filet : ils vont répéter leur fable à tous les reporters du coin. Plus question de faire marche arrière. On a cherché des grands maigres à lunettes, des types chauves, en salopette de peintre en bâtiment, ou des moustachus un peu forts, en costume de ville et mallette de représentant, conduisant un Renault Trafic ou une Audi gris métal qui n'a jamais existé. En tout cas, pas ce jour-là et à l'endroit en question. *A contrario*, certains crimes passent totalement inaperçus, comme s'ils s'étaient déroulés dans une dimension parallèle dans laquelle aucun témoin ne pouvait les voir. Prenez l'invraisemblable série de cet épouvantable Michel Fourniret : il a enlevé peut-être une dizaine de jeunes filles, et personne ne l'a vu agir. Personne ! Ni les surveillances, ni les planques, ni les témoignages contingents. Il surgit, il enlève des gamines et disparaît comme les monstres des contes, avec ses victimes qu'il va abuser dans son antre. Le seul témoignage qu'on ait, c'est celui de l'automobiliste qui a recueilli sa dernière victime et qui identifiera formellement sa voiture. Fourniret sera arrêté quelques heures plus tard. Comme quoi ça arrive aussi !

J'avais écouté Van Dern monologuer sur ces affaires qu'il semblait connaître comme personne. L'assimilation de ces atrocités avec le sort de Franck avait, comme la première fois dans le parking quand il avait évoqué ces lieux « qui persévèrent à dégager des choses malsaines », déclenché un tremblement nerveux dans tout mon corps.

J'avais immédiatement transposé ses fragments de récit à ma propre aventure. « *Se dirigeait vers Port-Brûlé. Portait un K-way orange.* » Je n'arrivais pourtant pas à demander à Van Dern de se taire. Comme si finalement il épuisait l'horreur et qu'il n'en resterait plus une miette pour Franck. Que mon fils n'aurait plus rien pour lui et échapperait ainsi à ces destins épouvantables. Comme quand les gens lisent des romans policiers terrifiants. Je me souvins d'une invitée d'une émission, lorsque je travaillais à la radio. Une jeune femme craintive qui écrivait des romans noirs et qui avait, en moins de cinq minutes employé au moins trente fois le mot « catharsis ». Au fond, beaucoup de gens sont convaincus que ces faits divers, une fois cristallisés dans les pages des livres, n'auront plus assez de vigueur pour se glisser dans la vraie vie et les atteindre. Une question de statistiques. Comme celles qui nous persuadent qu'une série de mauvaises nouvelles nous garde ensuite du pire. Que les cartes sont rebattues et que le vent tourne enfin. Peut-être que le vent ne tourne jamais ? Je sais qu'on peut perdre cent fois de suite et perdre encore à la cent unième.

– Je vous ennuie avec mes histoires ? a-t-il fini par demander.

Je l'ai regardé. Peut-être que j'aurais dû lui répéter ce que je venais de penser, lui exposer ma théorie sur les statistiques de l'infortune et des désastres.

– Quand nous étions à Valmondois, ai-je dit, il me semble que vous aviez foi dans les témoignages ?

– Pas tant que ça, mademoiselle Hoffman. Pas tant que ça ! Ce qui compte dans une enquête, ce sont les éléments stables. (Il avait détaché les syllabes de cette dernière expression. En montant un peu la voix, il répéta.) Des éléments stables. Voilà ce qu'on va chercher. Ce qu'on va essayer de trouver.

Je l'ai regardé bien en face. J'ai glissé, à mi-voix, à peine audible :

– Vous n'en avez pas assez de ce « mademoiselle Hoffman » ? Vous pouvez peut-être m'appeler Alice ?

Van Dern m'a regardée à son tour. Ses yeux se sont enfuis vers un point très loin, derrière moi. Un point qui ne devait exister que pour lui. Puis il a répondu :

– Hoffman, c'est allemand, comme nom ?

– D'origine, ai-je dit d'un ton un peu définitif.

Je n'avais aucune envie qu'il reparte sur ses inventaires de noms propres dans la France d'aujourd'hui. Van Dern a eu l'air de réfléchir. Il a dit :

– Je préfère continuer à dire « mademoiselle Hoffman ». Ça a un air plus officiel. Disons que ça me rappelle mon boulot. Ça fait mine de cadrer un peu notre relation. *Parce qu'elle n'est pas très bien cadrée, notre relation, mademoiselle Hoffman*…

J'ai cherché à mon tour un point invisible à fixer. Loin, très loin, en dehors du cadre nébuleux de notre relation.

FRANCK

J'ai eu envie de pleurer en pensant à maman, après manger. Pas en pensant à maman comme d'habitude depuis que je suis ici. Quand je pense que maman me manque. Non. J'ai pensé que maman est seule comme moi. Depuis longtemps. Depuis que papa et elle se sont séparés, elle est seule comme moi. Est-ce qu'elle écoutait des bruits derrière la porte de sa chambre, une fois que j'étais couché ? Ou bien, elle écoutait l'oreille contre ma porte, elle écoutait mon cœur ?

Van Dern avait des idées très précises sur l'ordre dans lequel il fallait « traiter les choses » pour raviver mes souvenirs et rechercher ses « éléments stables ». Nous étions sur le parcours que j'avais effectué ce jour-là, avec Franck. Il me demandait de préciser mille détails. « Est-ce qu'il y avait des cyclistes sur le chemin de halage, lorsque vous êtes sortis des tunnels ? Quand êtes-vous certaine d'avoir vu Franck pour la dernière fois ? Est-ce qu'il pleuvait déjà quand vous êtes arrivés à Port-Brûlé ? Qui manœuvrait l'écluse ? Combien de temps s'est-il écoulé selon vous entre les tunnels et l'orage ? À quel moment avez-vous croisé pour la première fois les mariés et le photographe ? » C'était ce qu'il appelait le « protocole mémoire ». J'ai essayé de l'aider le mieux possible. J'avais l'impression de répéter les mêmes choses. Et même que toutes ces choses, à force d'avoir été ressassées et remémorées cent fois, finissaient par ne plus vouloir rien dire. Et pourquoi ne notait-il rien de ce que je lui expliquais ? Je savais qu'il possédait des notes, mais je ne le voyais jamais écrire quoi que ce soit. Et mis à part son curieux classeur à bristols, où il avait dessiné son « plan de bataille », qu'il trimbalait partout et dans lequel il devait écrire lorsqu'il était seul, il ne semblait pas garder trace des informations qu'il pouvait recueillir. Et ses toutes récentes questions me troublaient. Leur précision

détonnait avec la nonchalance qu'il manifestait à l'égard de mes réponses. L'impression qu'il cherchait simplement à vérifier que mon histoire était solide me traversa. Comme un flic. Comme un flic qui cherche à vous faire trébucher dans votre récit. Est-ce qu'il n'était tout simplement pas en train de me faire procéder à une « reconstitution », comme disent les flics ? Oui. Van Dern avait bien l'air d'un flic. Il semblait connaître son affaire. Cela me rassura un peu, mais m'inquiéta aussi. Je repensai à cette espèce d'interrogatoire que m'avait fait subir le docteur Savary, cette fois où il m'avait convoquée dans son bureau. Est-ce que Van Dern avait autant confiance en moi qu'il le prétendait ? Le sentiment de la nuit revenait. Et s'il n'était pas ce complice que je m'imaginais ? D'autres questions m'assaillaient, sur son professionnalisme, ses compétences. Pourquoi avait-il hésité à affirmer franchement à cette femme qu'il était bien un policier ? Pourquoi lui avait-il servi ce « En quelque sorte… » mi-figue, mi-raisin qui ne voulait rien dire ? Pourquoi ne lui avait-il pas brandi sous le nez une carte de police, tricolore et définitive ? Je le regardai, à cet instant. Il s'était appuyé sur un des puits et, la cigarette plantée aux lèvres, essayait de se débarrasser de ses chaussures qui le blessaient. Sa nuque était courbée vers l'avant, et je voyais luire le rouge de sa blessure au polygone de Willis. Non. Cet homme ne jouait pas. Il ne jouait pas avec moi. Ou alors il jouait avec le monde entier et j'avais affaire à un dément. J'avais évoqué l'hypothèse cette seconde nuit passée chez Van Dern. Je n'avais jamais non plus cherché à vérifier s'il était bien flic. Je n'avais que sa parole, après tout, et celle d'une fille de chambre un peu plus bavarde que les autres, qui pouvait très bien avoir avalé son histoire sans plus de preuves que moi. Je l'ai laissé quitter ses chaussures et j'ai lancé :

– Pourquoi vous ne prenez jamais de notes sur ce que je vous dit ? Vous vous en fichez ? Ou alors vous n'êtes pas un vrai flic ? (J'ai

continué sans lui laisser le temps de répondre.) Vous avez une carte de police ? Qu'est-ce qui me dit que vous êtes bien inspecteur ?

Il s'est redressé. Il avait la bouche entrouverte, sur une expression neutre, il ne paraissait ni embarrassé, ni amusé de mes questions. Il a écrasé sa cigarette contre la pierre du mur du puits d'aération, par-dessus son épaule, sans regarder ce qu'il faisait. Puis, calmement, il a déposé ses deux souliers sur la grille d'acier qui fermait le puits, il a glissé une main dans la poche de sa veste Decathlon et a sorti un petit carnet avec O'Malley des Aristochats sur la couverture. Très différent du classeur que j'avais déjà vu. Il possédait plusieurs fichiers. Van Dern a dit, d'un air pincé :

– Voilà mes notes, si ça vous intéresse… Jetez-y un coup d'œil… J'ai saisi le carnet. Plus des deux tiers des pages étaient remplies de notes.

Je l'ai ouvert, au hasard. La page était couverte d'une écriture arrondie, très lisible. Très appliquée. J'ai lu.

L'orage. Puis pluie violente. AH sur le canal. AH + F cherchent un abri. Se dirigent vers Baye. Après : Port-Brûlé.
Situation : entre écluses, n° 8 et n° 9 ?
« Toute personne ayant assisté aux faits en tant que spectateur »
Ricault est un ivrogne.

Je suis tombée sur le schéma que j'avais déjà vu, juste après avoir filé ce coiffeur pour hommes. Peut-être que le dessin avait légèrement évolué. Il me sembla que Van Dern avait ajouté des noms. Je passai les pages de plus en plus vite, saisissant quelques bribes des notes qui s'y trouvaient.

« Pseudo-mémoire ». Inférences. Repérage des sources de souvenirs. Identification des distorsions. Témoignages induits ? Souvenirs retrouvés ? Pourquoi manque témoignages ?
Contradictions témoins = voir ce bouquin : Mémoires et illusions mnésiques (Fabienne Greuze).
Imagerie des témoignages / faux témoignages / Ricault – Hamel – le photographe (annuaire professionnel). Les éclusiers ?

J'ai laissé passer une dizaine de pages et j'ai lu :

K-way orange. Ce qui cloche avec le K-way orange.

Il avait souligné trois fois le mot « orange ».

Hôpital de Clamecy. Secours. Voir. Compte rendu des effectifs acheminés des tentes vers l'hôpital. Idem ?

Mon œil cherchait plus loin, survolait les lignes. Oui, il prenait bien des notes. Il accumulait des informations. Jamais devant moi, mais il gardait trace de tout ce que je lui disais. Il savait y faire. Il retranscrivait mes paroles. Plutôt fidèlement, il me semble :

AH : « Je ne me souviens pas bien. Mais possible qu'il y ait eu une femme. Je l'ai vue quand la vague est arrivée sur nous. Je crois que je n'y ai pas fait attention. Oui : il y avait une femme. À dix ou quinze mètres de nous, quand nous sommes tombés. »

J'ai relevé les yeux. Van Dern me tendait un portefeuille ouvert sur un document de la taille d'une carte de crédit barrée de bleu-

blanc-rouge, avec sa photo. Il y avait marqué « POLICE » en rouge, en grosses lettres. Elle me fit l'impression d'un faux. Des lettres trop grosses et trop rouges. Mais je savais qu'il s'agissait d'une vraie carte et que l'homme qui figurait sur la photo était bien Van Dern. L'homme qui se tenait devant moi en chaussettes de laine beige. Je levai les yeux et dit, retenant un sourire :

– Alors comme ça, vous êtes capitaine ?

Il a replié son porte-carte et l'a remis dans sa poche intérieure.

– Oui. Et c'est la première fois qu'on me demande mes papiers, figurez-vous.

Et il a rallumé une cigarette.

– Si je comprends bien ce que vous avez écrit là-dedans, vous mettez un peu en doute mes souvenirs… Non ? Vous pensez que j'ai pu « distordre » les choses ?

Il a eu l'air contrarié.

– Je mets en doute tous les témoignages. Dans toutes les affaires auxquelles j'ai participé. C'est comme ça. Je pense que vous ne vous rappelez pas tout. C'est normal. Dans ce genre… d'expériences, il y a toujours des distorsions.

– Des *illusions mnésiques ?* ai-je coupé, d'un ton ironique.

– Rappelez-vous ce que je vous ai dit sur le K-way orange : si Franck avait été dans l'eau avec vous, vous n'auriez pas pu le rater. Et vous ne vous en souvenez pas. Même quand j'évoque la possibilité à haute voix devant vous. Ce qui me conforte dans l'idée qu'il n'est pas tombé à l'eau. Et qu'il a pu partir avec cette femme. On continue ?

– Et vos chaussures ? Si vous ne pouvez pas marcher correctement…

Il s'est absorbé un long moment dans la contemplation de ses bottines de randonnée, insolites, sur la grille du puits. Leurs coutures

vives et les languettes fluorescentes semblaient totalement étrangères au panorama de verdure qui nous entourait.

– Ouais, je ne vais pas aller bien loin. Il faudrait que j'en achète une autre paire. (Et, d'un ton primesautier, il ajouta.) On va aller en ville ! J'ai repéré un magasin. On va m'acheter une bonne paire de chaussures, de celles faites pour battre la campagne. Et on essaiera de rencontrer un ou deux témoins. Non ? Gibelin, d'abord… Puis ce Ricault. Qu'est-ce que vous en dites ?

– Et Hamel ? Vous avez renoncé à votre promesse ?

– Non, non. (Il eut un petit rire retenu.) Si vous tenez à revoir ce sale type… J'avais simplement pensé y aller seul. Ce type a un problème avec les femmes, non ?

La facilité avec laquelle il modifiait une nouvelle fois sa méthode me confondait. Ne souhaitait-il pas réveiller ma mémoire, « chercher des éléments stables » ? Voilà qu'il en revenait aux témoignages. Après en avoir violemment dénoncé les limites. Cet homme ne s'arrêtait à rien de ce qu'il disait. Avait-il vraiment oublié que nous devions aller revoir Hamel ensemble, et lui demander pour Doraemon ? Est-ce que cette rencontre avec cette sorcière de l'écluse avait bouleversé son plan ? Est-ce qu'il me cachait des éléments, pour me protéger peut-être ? *Se pouvait-il que… ?* J'imaginai soudain le pire : si quelque chose lui avait brutalement indiqué que j'avais eu raison, tout le temps et depuis le début ? Que Franck avait bien disparu dans l'écluse et les eaux déchaînées ? Et qu'il n'osait pas me le dire ? Aurais-je la force de lui poser directement la question ? J'étais installée désormais dans cette idée que nous recherchions Franck. Un Franck vivant, qui avait échappé à la noyade et à l'horreur. Et voilà que ce type me faisait brusquement douter. Et il continuait à employer des expressions complètement démodées, comme « battre la campagne ».

J’eus le sentiment que jamais nous ne retrouverions la piste. Nous étions perdus. Là, au milieu de ce paysage de Genevoix, ensevelis dans le vert et les feuillages humides de rosée, avec ces chaussures bariolées au centre du tableau.

FRANCK

Elle est derrière la porte. Je n’entends rien mais je sais qu’elle est là. Je sens sa forme. Quand elle est pas loin, ça fait comme s’il y avait un peu moins de place autour de moi. Comme si elle prenait de la place dans l’air. Ce qu’il faut c’est que j’invente des paroles mentales qui soient capables de la chasser. De lui faire mal. De lui percer la tête comme ma lance de fer. Des mots nouveaux, avec des « i » dedans. Beaucoup de « i ».

XXX

Désinvoltes Dentelles

Nous étions de retour à Avallon. Je me suis rappelé ce nom qu'avait évoqué Van Dern, ce Munstermann, qui avait assassiné des jeunes femmes autrefois dans cette ville. Ce nom flottait sur les toits noirs comme une menace. J'imaginai que Munstermann était un peu partout chez lui ici, qu'il connaissait chaque recoin de cette ville, et qu'il s'y cachait, changeant chaque soir de tanière pour échapper à la police.

– À quoi pensez-vous ? demanda Van Dern.

Sa voix me fit sursauter. Comme si c'était Munstermann qui était assis à mes côtés.

– À rien, ai-je répondu. Aux distorsions. Aux illusions mnésiques…

Je n'avais pas envie du tout de parler de Munstermann ou de tous ces monstres qu'il avait évoqués. Devais-je lui parler ? Devais-je lui faire part des doutes qui m'assaillaient, au risque de lui faire admettre qu'il avait découvert quelque chose qui allait sonner la fin de notre aventure et le dénouement affreux que j'imaginais ? Je décidai de ne pas prendre ce risque. Il n'avait rien dit. Rien dit de définitif. Après tout, tant que je ne mentionnais pas les noms de ces démons qui enlevaient des enfants, l'aventure continuait.

Les rues mortes de la première fois s'étaient chargées de badauds. Il y avait un marché sur une des places du centre-ville et les clients se pressaient dans les allées. Nous eûmes du mal à nous frayer un chemin vers la rue commerçante, toute proche de celle dans laquelle se trouvait la boutique de Gibelin. Van Dern avisa aussitôt un marchand de chaussures, une franchise d'une grande marque bon marché. Il ne voulait pas aller plus loin. Perdre du temps à comparer les marques ou les prix n'était pas son genre. Nous sommes entrés et Van Dern a indiqué rapidement à une vendeuse indifférente deux ou trois modèles de chaussures qu'il choisissait en balayant les murs du regard. J'ai dévisagé la fille tandis qu'elle le servait : elle avait un os en argent planté dans l'aile du nez. La première paire qu'il essaya fut la bonne. Il demanda à chausser les deux pieds, fit quelques pas à travers le magasin et se décida.

– Je les garde aux pieds, lança-t-il en se dirigeant vers la caisse pour régler.

Il avait choisi un de ces modèles intemporels, faits d'une suédine rousse aux semelles de gomme. Il avait laissé ses anciennes chaussures de sport chamarrée et voyantes près du siège sur lequel il s'était assis pour son essayage. La vendeuse les ramassa et lui demanda, en reniflant à travers son os :

– Je vous les mets dans la boîte des nouvelles ou vous voulez seulement un sac ?

– Je ne veux rien. Jetez-les s'il vous plaît…

Et il tapa le code de sa carte bancaire en se désintéressant complètement de ses anciens souliers.

Nous avons regagné la rue et, en retraversant la place du marché, Van Dern a dit :

– Ça ne vous embête pas si nous faisons quelques pas, histoire de les faire un peu ? J'aime marcher avec des chaussures neuves, voir

comment elles réagissent…

– Vous auriez du faire la même chose avec les anciennes, ai-je glissé d'un ton méchant. Écoutez, non. Je préfère vous attendre dans la voiture.

– Vous êtes sûre ?

– Oui. Marchez. Faites vos chaussures. Je vous attends.

Van Dern est parti dans une rue qui longeait une esplanade plantée d'arbres et de statues. J'ai regardé quelques secondes sa silhouette se découper sur un ciel maussade. Bientôt, il ne fut plus qu'un minuscule insecte s'effaçant dans le lointain. Oui, je pouvais le planter là, prendre la voiture et filer. Disparaître. J'aurais roulé sur ces routes, coupé plusieurs fois le lit de la Cure ; je me serais évadée dans toutes ces perspectives vertes. Moi aussi, je m'effacerais au milieu de cette immensité végétale et de ces eaux vives.

Je me suis installée sur le siège passager. J'ai fait légèrement basculer le dossier. À travers le pare-brise, j'examinais une façade ancienne sur laquelle une nymphe de pierre, dans une niche arrondie, semblait esquisser une danse d'envoûtement. Sur la gauche de la niche, au premier étage, derrière une fenêtre à petits carreaux, une vieille femme m'observait, d'un regard jaune et mauvais.

J'ai détourné les yeux. Je me suis intéressée aux petites scènes du marché. Lorsque j'ai osé regarder à nouveau, il n'y avait plus personne à la fenêtre. L'intérieur était si sombre que je me suis mise à douter y avoir vu quelqu'un. Quelqu'un qui me rappelait quelque chose.

> Dowsabel McIntyre se taisait. Son neveu Mason conduisait et elle regardait la route. Silencieuse et immobile. Mason avait essayé de faire un semblant de conversation, en évoquant la montée des eaux de février, et la rupture de la digue sur la

Katherine River. Il y avait eu des morts, avaient dit les journaux.

– Des gens qui étaient là et qui auraient mieux fait d'être ailleurs, avait répondu Dowsabel sans quitter la Stuart Highway des yeux.

Le silence était retombé dans l'habitacle. Des morts ! Dans le Pays d'Arrière, comme partout ailleurs, on vit et on meurt. C'était comme ça. On vivait et on mourait. La preuve. Sur le bord de la chaussée, des cadavres d'animaux, dont certains n'étaient plus que des masses informes de sang et de poils, semblaient marquer les bornes depuis Owena Creek. Des *roos*, surtout, avec leurs pattes musculeuses tendues dans la mort, pointées vers le ciel. Et leurs longues queues jaunâtres, semblables à des reptiles, repliées sous eux ou largement étendues aux lisières de la route.

Dowsabel McIntyre se revit toute jeune fille. Elle avait définitivement abandonné la route qui défilait à travers le pare-brise ; elle était revenue à l'automne 1939. Pour faire plaisir au roi George, son pays venait d'entrer en guerre. Elle avait regardé partir les hommes de l'ancien port de Darwin. La plupart de ses copains avaient rejoint le *Grey Gladiator*, sur lequel ils avaient embarqué pour Freemantle. C'était de là qu'elle avait reçu la dernière lettre de Steven. Celui qui devait devenir son mari allait bientôt partir pour Aden et le canal de Suez. Il n'était jamais revenu au Pays d'Arrière.

– On vit et on meurt, Mason. C'est comme ça.

Comme nous approchions de la boutique, nous vîmes une femme entre deux âges en sortir, tenant dans ses mains ces pochettes de

papier coloré dans lesquelles on range les tirages photographiques. Cette fois, le studio de Gibelin était ouvert.

Van Dern paraissait décidé. Il me prit le bras pour me faire entrer d'un même mouvement avec lui dans le commerce. Une sonnerie au timbre électronique, très basse, vibra un instant.

Un visage émergea de derrière un rideau bleu et pelucheux, plissé comme ceux qui isolent les cabines des Photomaton, avec des fronces extrêmement marquées et régulières, au point qu'il paraissait presque avoir été fait avec de la tôle. Ce visage ne me disait rien. J'étais persuadée que le fait de revoir ce photographe, dont la présence me hantait depuis le drame, serait comme une révélation. Que cela pourrait ouvrir des trappes successives dans ma mémoire. La première trappe était bloquée. Non. Je ne me souvenais pas de ce visage rond, un peu rougeaud, avec des poils follets de chaque côté des joues. Il ne portait même pas sa veste de cuir moisi. En l'espace d'un éclair, je compris comme il devait être difficile de témoigner après les faits, sur un événement dont on a été l'acteur.

– Bonjour, fit Van Dern d'un ton joyeux que je ne lui connaissais pas. On ne dérange pas ?

Le photographe eut un mouvement d'arrêt. Il restait figé dans l'embrasure de l'arrière-boutique, retenant d'une main incertaine un repli du rideau. Le sourire commercial qu'il devait adopter chaque fois qu'il surgissait de sa tanière s'estompait, lentement.

– On aimerait vous poser quelques questions sur le jour de l'accident, poursuivit Van Dern. Si vous avez un moment… ?

L'autre nous regarda successivement, puis finit par relâcher le rideau.

– L'accident ? dit-il, d'une voix rauque.

– La submersion. Le jour où l'écluse a lâché… Vous étiez là.

– Je fais souvent des photos aux écluses. C'est un endroit pittoresque où les gens aiment se faire photographier…

Sa voix semblait chercher le ton juste. Il nous regarda encore, chacun notre tour, se demandant sans doute quel couple nous pouvions bien composer ainsi.

– Justement, reprit Van Dern, j'aimerais bien jeter un coup d'œil aux photos que vous avez faites ce jour-là. Juste un coup d'œil…

– Je suis désolé, je ne montre mes photographies qu'aux clients qui y figurent ou à ceux qui les ont commandées. C'est comme ça…

– Vous avez certainement fait des photos ce jour-là qui échappent à la simple catégorie des photos-souvenirs, monsieur Gibelin. Vous vous en doutez, non ?

– Je fais des photographies dans un cadre professionnel, monsieur. Dans le cadre d'un contrat. Je suis désolé.

Il essayait de donner à ce « désolé » un ton définitif. Pour moi, il avait simplement l'air pitoyable. L'envie brutale de me jeter sur lui me saisit. Ce type avait sans aucun doute des photos qui pouvaient expliquer la disparition de mon enfant et il tergiversait. Il se réfugiait derrière de prétendus contrats privés, de minables photos de mariage ?

Van Dern s'était mis à jouer avec des objets qu'il avait saisis sur le comptoir. Des loupes minuscules, des boîtes de chiffons pour nettoyer les objectifs, des petits trépieds à vis. Ses mains tremblaient et il essayait de les maintenir toujours en mouvement, en y faisant circuler de petits objets.

– Est-ce que nous pourrions quand même voir les séries que vous avez faites ce matin-là ? insista Van Dern. Juste y jeter un coup d'œil. Peut-être que quelque chose vous aura échappé ?

– Vous ne verrez pas mes planches. Vous ne verrez rien de mes photos. C'est un contrat, monsieur, je vous le répète : un contrat

privé, pour des photos privées. Même les gendarmes n'ont pas demandé à accéder à mes images…

Je suis intervenue. Malgré mon agacement, ma voix était parfaitement maîtrisée. J'ai regardé le photographe bien en face.

– Je pense que je figure sur certaines de vos photos, monsieur. Moi, et aussi mon fils. Il a… il a disparu. Il faut absolument que vous nous laissiez regarder vos photos du jour de la catastrophe.

J'étais prise d'une sorte de fièvre. J'avais un besoin absolu de voir les photos. De comparer ce que ce type avait saisi sur la mémoire numérique de son appareil avec ce dont moi je me souvenais. Le sentiment paralysant qui m'avait traversée lors de cette nuit à l'hôtel, où je m'étais demandé si les choses s'étaient bien passées comme je croyais m'en souvenir, voire le sentiment que peut-être, « il ne s'était rien passé là-bas », ce sentiment affreux me saisissait à nouveau. J'étais désormais persuadée qu'il suffirait de voir les photos de ce type pour tout comprendre. La phrase de Van Dern me revint comme une évidence : « À propos de ce photographe. Nous avons une chance incroyable. » Oui, Van Dern avait une science de ces choses. Il anticipait.

Gibelin a fui mon regard. Il ne souhaitait s'adresser qu'à Van Dern.

– Oui, reprit ce dernier, il faut que nous puissions regarder un peu vos photos, monsieur Gibelin.

– Vous allez peut-être les regarder de force, alors ? Vous allez cambrioler mon studio ?

– Ça se pourrait bien si vous continuez dans ce style, monsieur Gibelin… Vous connaissez l'article 76 ? Code de procédure pénale ? En cas de crime, l'assentiment des personnes, on se le fout au cul, mon pote !

– Vous êtes de la police ? a demandé le petit photographe, d'une voix qui grimpait dans le registre des faussets, apparemment paniqué

par le changement de ton de Van Dern.

Le passage de « monsieur » à « mon pote » avait scié une bonne partie de son assurance.

Van Dern a hésité. Je l'ai regardé. Est-ce qu'il allait une nouvelle fois user de son ridicule « en quelque sorte… » ?

– Oui. Je suis officier de police.

Je respirais.

Et puis il ajouta, plus bas :

– En disponibilité.

J'ai été étonnée de la manière dont il avait fait sonner ce mot, « disponibilité ». J'avais l'impression qu'il l'avait modulé exactement de la même manière que le docteur Savary, lorsqu'il m'avait convoquée dans son bureau de la clinique Belmont pour réclamer ma propre disponibilité : avec la bouche très humide.

L'autre a ricané. D'un petit rire de gorge, comme parfois en ont les hommes quand ils ressentent la peur. J'eus soudain la certitude que ce Gibelin nous cachait des choses, qu'il essayait de dissimuler des informations qui concernaient la disparition de Franck. J'ai dit :

– Ce type en sait plus qu'il ne veut le dire, Jean-Paul.

Je me suis aperçue en l'utilisant que j'employais le prénom de Van Dern pour la première fois. Comme si je souhaitais me rapprocher de lui, ne faire qu'un avec lui, et ajouter ma certitude à sa force, pour rabattre le caquet du petit photographe. J'avais compris que le timide « en disponibilité » concédé par Van Dern avait réconforté Gibelin. Son désarroi s'estompait. Il confisqua les objets avec lesquels jouait Van Dern et lâcha :

– Bon, maintenant, je vais vous demander de quitter mon commerce, si vous n'avez besoin de rien d'autre. Et puis vous…

– Monsieur, a brutalement coupé Van Dern, quand on gagne sa vie en faisant des photos pour *Désinvoltes Dentelles*, on la ramène un peu

moins.

Le type l'a regardé avec des yeux énormes, gonflés de colère.

Une envie de rire me gagnait. Pour la troisième fois depuis mon ancienne vie, mais cette fois, je me suis vraiment laissée aller à cette envie. J'ai pouffé entre mes doigts. Van Dern s'est mis à rire, d'un vaste rire masculin, un rire de roi barbare, festoyant au milieu de ses pairs. Un rire qui ne collait pas vraiment à son aspect extérieur, mais qui relançait le mien. Le photographe nous regardait, interdit. Il était campé sur ses deux jambes légèrement en équerre, le buste rejeté en arrière. Ses yeux ne dégonflaient pas, il était livide et je vis distinctement des poils le long de ses tempes se hérisser, comme ceux des chats irrités.

FRANCK

Je me souviens de ce que disait maman quand je ne faisais pas quelque chose qu'elle demandait, ou que j'oubliais de le faire. Elle disait : On oublie facilement les choses qu'on ne veut pas faire.

Une autre fois, la fois où j'avais oublié mon sac d'école dans le bus et qu'on n'a jamais pu le retrouver, juste avant les grands contrôles de la fin de l'année, elle a dit : Ça tombe bien, hein ? Comme ça le problème est réglé.

Elle m'avait regardé avec un air méchant. Au point que j'ai fini par croire que c'était vrai : j'avais fait exprès de perdre mon cartable pour ne pas avoir à travailler.

Est-ce que tout ça arrive parce que je n'avais pas envie de passer ce week-end avec maman ? Est-ce que tout ça est arrivé à cause de moi ? Elle m'a encore apporté un paquet entier de pain de mie et de la Vache qui rit. L'eau n'est plus sucrée. Je crois que ça fait plusieurs jours que l'eau n'est plus sucrée comme au début.

J'ai essayé les nouveaux mots de la langue secrète. On peut les dire à l'envers aussi. Ils marchent aussi à l'envers.

XXXI

Comme une tache d’encre

Nous n’étions au gué de nulle part. Notre enquête avait un goût amer. Pour être tout à fait honnête, le découragement me gagnait, rien n’avançait. Les eaux du canal restaient aussi troubles qu’à la première seconde de notre implication. Nous nous sommes réfugiés dans un café sur une place inondée de lumière blanche, filtrée par des nuages de pluie chassés par le vent. L’atmosphère pesante de l’instant où je lui avais demandé sa carte de police était de retour. Van Dern avait refermé ses écoutilles. Il paraissait mécontent, anxieux, il avait l’air de quelqu’un à qui l’on confie une tâche contre son gré. De mon côté, le pessimisme avait repris ses aises. Inconsciemment, je crois que j’essayais d’anticiper la terrible révélation que j’avais imaginée. Van Dern allait me regarder et d’une voix douce, posant sa paume sur le dos de ma main, il dirait quelque chose comme « Je suis désolé, Alice. Il faut vous préparer au pire… » Mais je me trompais. Grâce à Dieu. Cet instant n’est jamais arrivé. Pourtant, je n’avais alors qu’une envie, subitement, retourner à la gare d’Auxerre, prendre le premier train qui me ramènerait à la clinique Belmont, retrouver ma chambre et mon livre. Retrouver le Séresta et la miansérine. Accepter les « distorsions » dont avait parlé Van Dern. Me perdre au Pays

d'Arrière, loin de toutes ces pluies et de toutes ces misères. Je me suis efforcée de résister. Grâce à Dieu, encore. J'ai réfléchi. Si je cédais à ça, il n'y aurait pas d'autre chance. Van Dern ne se glisserait pas une seconde fois dans ma chambre pour transformer le monde. Il n'y aurait plus rien. Même pas le Noctran. Je resterais à jamais sur ce lit, à regarder s'épuiser les rayons de soleil sur le mur en face.

Van Dern jouait avec son porte-clés. Un des trois petits cochons de Disney, celui qui porte une casquette de maçon. Il a lancé, me regardant par en dessous :

– Vous voulez abandonner, n'est-ce pas ? Vous en avez assez ? Vous n'y croyez plus, ou ça ne vous amuse plus ?

Il avait lu en moi. Le ton de sa voix, terriblement déterminé, me revigora. C'était indiscutablement la voix de l'homme qu'il m'avait décrit, celle qu'il devait avoir cette nuit, dans l'Algeco près des pistes de l'aéroport d'Orly, cette nuit où il avait reçu une balle dans le polygone de Willis.

Van Dern s'est levé. Il a tendu la main et m'a agrippée par le poignet. J'ai senti toute sa force, tandis qu'il me tirait. Je dois rendre hommage à la manière dont cet homme a su me maintenir en équilibre, pendant ces journées floues, au cours desquelles mes forces s'épuisaient et ma confiance flanchait. Oui, comme je l'ai dit, il me revigorait. Il me redonnait espoir.

Van Dern posa l'autre main sur mon épaule, d'un geste affectueux de bon camarade et lança :

– Allez, venez. On va aller voir ce Ricault.

– « *Ricault » ?* ai-je répondu, en imitant la voix de fausset de Pont-Auvienne. « *Autant d'aller chercher des Le Troquer à l'Assemblée nationale !* »

Van Dern s'est mis à rire, comme plus tôt chez le petit photographe. Les larmes lui venaient aux yeux. Il s'est rassis et j'ai ri

avec lui. Aussi vite que les nuages s'étaient accumulés, voilà qu'ils s'évaporaient. Van Dern avait cette solidité que possèdent certains individus, capables de changer les choses en l'espace d'un instant. Certains parlent de charisme ou de foi qui soulève les montagnes. Il venait de soulever la montagne d'angoisse et de détresse qui pesait sur ma poitrine. J'étais capable de plaisanter. J'étais capable de rire. De rire aux éclats.

J'ai laissé le bien-être s'installer en moi. J'en ai profité pour revenir sur ces choses qu'il m'avait expliquées, sur les disparitions et les enlèvements. Sur cette histoire de dimension parallèle, et toutes ces drôles d'idées. S'il y avait des gens qui avaient vu ce qu'il s'était passé ce jour-là aux écluses – et il y avait des gens, je m'en souviens parfaitement ! –, on devait bien pouvoir remettre la main dessus. Ce n'étaient pas tous des professionnels de la cavale, des meurtriers rompus aux subterfuges et aux dérobades. Si cette femme avait… si elle était partie avec Franck, ce ne pouvait être que lors d'une inspiration du moment, elle ne pouvait pas avoir préparé son coup. Elle avait improvisé. Elle avait forcément laissé des traces. Des souvenirs. Et cette femme ne s'appelait ni Fourniret, ni Munstermann. Elle ne portait aucun de ces noms de monstres qui tuent des enfants. Elle était là. Comme cette éclusière aux yeux fous. Elle était là et elle en a profité. Je l'ai dit à Van Dern, pour lui démontrer que sa théorie n'était peut-être pas la bonne. Il a une nouvelle fois écarté du revers de la main l'hypothèse de la femme de l'écluse, acceptant tout juste de discuter la possibilité d'une rencontre de hasard :

– Une « inspiration du moment » ? Oui, peut-être. C'est ce que nous appelons un crime d'opportunité. D'autres parlent de destin ou de fatalité.

– C'est-à-dire ?

– C'est-à-dire que parfois, vous avez raison, *ils* improvisent ! Qu'est-ce qui se passe dans ces cas-là ? Un type arrive au mauvais moment. Tenez, un type comme Hamel… Il croise soudain l'objet de son désir, et il passe à l'action, sans plan, sans préméditation, sans préparation de l'après. En général ça ne mène pas loin. Trop d'inconnues. Trop d'imprécisions. Trop de données à gérer dans la confusion et la hâte.

– Et alors ?

– Alors, en général, le type se fait épingler dans les vingt-quatre heures. Souvent, beaucoup plus vite que ça… Quelqu'un a noté le numéro de son véhicule ; ou le type a croisé sans s'en rendre compte quelqu'un qui le connaît. Vous savez, dans ces moments-là, le stress n'est pas seulement du côté de la victime : il arrive qu'on retrouve les papiers d'identité du type dans une sacoche qu'il a laissée tomber ou sur le siège d'une voiture qu'il a volée. Ça arrive. Ou bien on le cueille un peu plus tard, après une enquête rapide et quelques vérifications. Et aujourd'hui l'ADN permet de lire sur des trucs incroyables : un mégot, un mouchoir, un truc quelconque qu'il a balancé par la vitre de sa bagnole tandis qu'il guettait sa proie. Il n'y a même pas songé. Une canette de Coca, un étui de Twix. Vous n'imaginez pas comme un emballage de beignet capte la sueur sur les pouces et les index. Un vrai buvard à ADN. On remonte la piste, on l'identifie formellement et on retrouve chez lui la preuve qui l'accable définitivement. Les trucs dont ces malades ne parviennent pas à se débarrasser, qu'ils conservent à la manière de trophées : le serre-tête d'une fillette, ou une paire de socquettes, ou le bandana d'une joggeuse qu'il a agressée.

– Ou une figurine Doraemon que le type a posée sur sa cheminée, glissai-je.

– Oui. Ou une figure « Dorémone », si vous voulez… Ces types aiment conserver leurs trophées. Ce sont des collectionneurs. Je dis « types » parce qu'il s'agit surtout d'hommes – sauf pour ces histoires d'enlèvement de nourrissons, où des femmes en manque de maternité passent brusquement à l'acte. Elles se jettent, prises de fièvre, dans les couloirs d'une clinique. Enlèvent un bébé et se persuadent que c'est le leur. Mais de la même manière que les hommes, celles-ci se font généralement pincer dans les heures qui suivent. C'est pour ça que vous avez des vieux types dégueulasses, comme ce Hamel, qui passent leur temps, quand ils ne sont pas « à tanches », à déshabiller les femmes de leurs yeux malsains. Et soit ils restent des pêcheurs inoffensifs, auxquels personne ne s'intéressera jamais, soit ils font la une des journaux et des reportages télévisés. On en parle comme de monstres absolus, qu'ils sont sans doute, mais dont la monstruosité n'a finalement tenu qu'à une lente désagrégation des facultés sociales et, surtout à une opportunité plus marquée qu'à l'ordinaire.

– *Si Franck n'est pas mort, s'il ne s'est pas noyé…* alors, c'est forcément ce qu'il s'est passé ! Il est parti avec cette bonne femme. Ils se sont peut-être cachés chez Hamel. Alors quelqu'un les a forcément vus !

J'avais coupé les propos un peu théoriques de Van Dern sans y prêter attention. Je remarquai brusquement que je m'étais accrochée à cette version de l'enlèvement de mon fils par une mystérieuse femme avec une terrible facilité. Oui, dans ces moments-là, on s'accroche à tout. Je me sentais prête à croire que Franck avait été vu en train de monter dans un astronef piloté par des Wookies plutôt que de retourner aux images qui m'avaient escortée jusqu'au butobarbital et au Noctran. La boue, le corps de mon fils emporté par ces vagues successives jusqu'au fond de l'étang de Baye, enseveli à jamais.

– Il y a un hic, reprit Van Dern, marquant d'un ton plus vif le fait que je l'avais coupé dans sa démonstration de science criminelle : la théorie de l'échec programmé du crime d'opportunité ne tient pas dans la réalité. Certains salopards ont la chance avec eux. Ils ont comme une série de coups de chance qui leur ouvre le chemin et les escamote aux recherches. Un peu comme lorsque certains jours vous roulez et que tous les feux passent au vert devant vous sans même que vous ayez à retenir l'allure de votre véhicule… Vous voyez ?

– Vous voulez dire que certaines fois, ceux qui font ça échappent complètement à la police ? Qu'on peut très bien ne *jamais* les retrouver ?

– Exactement. Ça arrive. La petite Marion, vous vous souvenez ? Elle a disparu en plein midi, dans le centre d'une grande ville. À cinq minutes de son domicile. Personne n'a rien vu ! Rien. Dans un quartier où elle était connue de tous. Dans des rues sillonnées par des mamans venues chercher leurs fillettes à l'école, des mamans qui connaissaient Marion, dont les propres filles étaient sans doute dans la même classe qu'elle. Pas une seule n'a vu quelque chose d'anormal se passer.

J'essayais de construire mentalement la scène qu'il évoquait. Un nouveau voile d'inquiétude commençait à descendre sur moi. J'avais vu des centaines de fois ces photocopies qui s'effaçaient au fil des semaines, avec le visage souriant d'une fillette recherchée. On y lisait « avis de recherche » ou « disparue », en gros caractères de couleur vive. Les photos étaient celles qui avaient été faites un peu plus tôt par un photographe scolaire, ou par la maman lors d'un anniversaire ou d'un goûter. La vie normale et puis soudain, le vide. Plus rien. Plus une trace. Comme si elles n'avaient jamais existé.

– Et la petite Estelle ? reprit Van Dern. Dans ce village avec un nom de roman. Disparue aussi, sans la moindre piste. Elle sort de

l'école, rentre acheter une brioche dans une boulangerie, tourne au coin de la rue, *et pfff*. Cette fois-là, il faisait nuit. Il y a des allées perdues entre des lotissements, des buissons. De l'ombre. Mais une évaporation pareille, on se dit que… celui qui a fait ça aurait dû être repéré cent fois. Ces zones pavillonnaires ne sont pas si désertes que ça, il y a des retraités qui surveillent leur jardin, des types qui bricolent leur auto, des jeunes qui se bécotent dans les coins, d'autres qui jouent au foot ou qui font du skate. Même à la nuit tombée. Essayez de péter un rétroviseur dans un de ces quartiers, vous aurez dix furieux qui vous arrivent dessus ! C'est pour ça que je vous ai parlé de dimension parallèle. Comme si les gamines se glissaient derrière un rideau et qu'elles y disparaissaient. On ouvre le rideau : plus rien.

Cette fois, mon apaisement s'était totalement effacé, j'étais véritablement gagnée par la panique. J'imaginai une scène de théâtre, avec un rideau lourd et sombre, qu'une main écartait pour y laisser passer des petites filles à la queue leu leu. Elles semblaient entrer dans une nuit absolue. Je pensai à une tache d'encre qui s'étend sur un papier poreux. Tout y est absorbé. Le rideau retombait, j'essayais d'y glisser un regard, et il n'y avait plus rien. Qu'une nuit gigantesque, infinie et éternelle. Je pourrais y chercher Franck pendant des siècles, il ne réapparaîtrait jamais. J'ai pensé à Friedo Lampe, cet écrivain allemand qui avait été effacé du monde en mai 1945, à Berlin. Sans qu'une seule feuille d'arbre en tremble. J'avais traduit quelques pages de Lampe pour l'émission. Et j'avais évoqué sa fin sinistre. Deux ou trois soldats russes remplis de vodka industrielle le poussent dans l'ombre d'une courette de Kleinmachnow et lui font sauter la cervelle. Tout s'arrête. Les ténèbres l'engloutissent. C'est à peine s'il a existé. C'était ce qui était arrivé à Franck. Une phrase de Maurice Genevoix m'était revenue.

Une phrase qui n'avait rien à voir avec ses évocations des marais et des étangs de Sologne, elle parlait des remords de Raboliot, le braconnier, vis-à-vis de ses enfants abandonnés. Elle disait : « *C'est quand on les a perdus qu'on retrouve la vérité de leurs petites vies* », ou quelque chose comme ça.

Van Dern avait marqué une pause, comme s'il souhaitait me laisser encore un peu méditer ses propos. Puis d'une voix différente, il lança :

– Vous pouvez me montrer ces notes que vous avez retranscrites sur des disparitions d'enfants ?

Je l'ai regardé fixement, sans trop savoir ce que j'allais décider. Puis j'ai sorti le petit ordinateur de mon sac et j'ai lancé le démarrage. Le dossier qui l'intéressait se trouvait sur le bureau. Il lui suffisait de cliquer deux fois et il allait pouvoir me lire. Il en aurait pour des années s'il voulait aller au bout.

Je l'observais tandis qu'il faisait défiler mes notes. Je voyais son visage marquer des pauses dans sa lecture. Je voyais ses yeux revenir un peu en arrière, relire, vérifier. Je savais ce qu'il lisait :

Disparition inquiétante de Sybil

La compagnie de gendarmerie de Bonneville a lancé un appel à témoins consécutif à la disparition inquiétante d'une adolescente de 13 ans à Vongy. Sybil Gerfaut n'a plus donné de signe de vie depuis qu'elle a quitté le domicile familial lundi 2 à 7 h 30 pour se rendre au collège. Selon une source proche de l'enquête, Sybil a été vue montant dans une voiture conduite par un homme d'une quarantaine d'années, qu'elle semblait connaître. Il est possible qu'ils aient eu rendez-vous. Cet individu n'a toujours pas été retrouvé ni identifié. Selon les gendarmes, il s'agit d'une disparition volontaire ou d'un enlèvement sans violence.

Sybil mesure 1 m 51, elle a les cheveux châtain clair. Elle portait un anorak de marque « La Redoute » de couleur mauve.

Toute personne disposant de renseignements permettant de retrouver Sybil Gerfaut peut contacter la brigade de gendarmerie de Bonneville au

04 50 97 59 22.

Ou bien peut-être en était-il déjà arrivé à une autre de ces archives absurdes que j'avais stockées sur le disque dur de l'ordinateur que m'avait prêté le docteur Savary, toutes ces disparitions inquiétantes que j'avais rassemblées, les récitant comme des fables, comme les litanies de la noyade. Je savais tellement de choses sur ces questions-là.

Communiqué – Gendarmerie

La gendarmerie demande aux médias régionaux de diffuser le communiqué suivant : « Suite à la disparition du jeune Gaspard Tulip dans la confusion qui a suivi l'accident d'autocar de la N580, un nouvel appel à témoins est lancé. L'enfant aurait été vu marchant en compagnie d'une femme et/ou d'un couple en direction de Bagnols-sur-Cèze. Plusieurs informations contradictoires circulent sur le nombre de personnes et l'heure. Les investigations se poursuivent toujours sous la direction du parquet de Nîmes. Cependant, s'agissant d'un mineur, toute personne susceptible d'apporter des éléments sur cette disparition doit contacter le numéro vert de la gendarmerie au 0 800 00 48 43. »

Toutes ces bribes d'histoires rejoignaient celles que m'avait exposées Van Dern. Ces histoires de rapts et de quêtes. Des impasses. Des contradictions. Des poussières perdues dans le vent, au début nuage, puis nuées, puis finalement escarbilles éteintes et dispersées ne représentant plus rien. Ni forme, ni épaisseur. Ni passé, ni futur. Je pensais à ces oiseaux qui se rassemblent pour partir, à l'orée de l'hiver, en vastes cumulus vivants, changeant continuellement de taille et de silhouette. Ils tournoient dans le couchant, puis soudain, se disloquent, redeviennent des individus, s'isolent dans les hauteurs. Ils ont tout simplement cessé d'exister tels que nous les voyions quelques instants auparavant. Plus rien ne remodèlera la forme qu'ils avaient adoptée. Que reste-t-il de ces immenses constructions que

font les oiseaux migrateurs aux soirs d'automne ? Rien. À peine un souvenir. Est-ce que Franck était désormais un de ces oiseaux, un de ces souvenirs, disparu dans les altitudes formidables que la mémoire elle-même peine à atteindre ?

FRANCK

Est-ce qu'il y a quelqu'un d'autre dans la maison ? Je ne l'ai jamais entendue parler dehors. Je n'entends rien que le ronronnement du chat-chaudière.
Si j'entends encore qu'elle colle son oreille à la porte, je m'approcherai doucement pour essayer. Je collerai ma bouche tout près et je dirai les mots. On verra. On verra bien.

XXXII

Langue au chat

Nous avons quitté le café. Van Dern a proposé de conduire. Il semblait savoir exactement où nous nous rendions. Oui. Il avait des informations que j'ignorais. L'enquête semblait m'échapper. Il possédait des détails qui ne figuraient pas dans ses notes, entre ses schémas et ses points d'interrogation. Je me laissais guider. Nous avons roulé dans une campagne dont je commençais à connaître chaque perspective. Les pâturages. Les coteaux. Ces orées de bois aux herbes rases, bordées de résineux sombres au milieu de branches nues. Les cours d'eau au-dessus desquels nous n'en finissions pas de passer. Nous sommes arrivés dans la périphérie d'une ville. Je me souviens d'une rue commerçante, d'un commerce de toilettage pour animaux de compagnie et d'un réparateur d'outillage de jardin. Il y avait une rue en pente, qui ressemblait à celle que nous avions empruntée à Valmondois, lors de notre fugue d'un soir. Je n'aurais pas été étonnée d'y distinguer dans l'ombre un couple buvant un verre, sur une table de guingois.

Van Dern a garé la voiture dans un parking humide, à l'ombre de grands cèdres d'ornement. Un bâtiment en arc de cercle, de style moderne, à trois étages, aux allures d'hôpital. Nous avons croisé des

infirmières, des soignantes, je me serais crue exactement dans *notre* clinique. Je laissais faire Van Dern. Il parlementait, changeait d'interlocutrice. Je m'étais plongée dans la contemplation du jardin encore transi par l'hiver. L'excitation m'emplissait tout entière. Enfin, il m'a fait signe et nous avons marché par les couloirs, et rencontré Ricault. Ce Ricault autour de qui tout semblait tourner, avec qui Van Dern semblait jouer comme un chat avec une souris. Nous avions pénétré dans un vaste hall baptisé « foyer ». Tout un pan était occupé par un bar en chêne clair. On y vendait des confiseries et des objets de première nécessité, destinés sans aucun doute aux pensionnaires qui ne pouvaient plus sortir. Des piles, du dentifrice, des cartes à jouer et des rasoirs jetables. Un homme, de dos, faisait jaillir de la vapeur d'une machine à café, dont plusieurs éléments étaient démontés. Tout l'espace du foyer était pris par une dizaine de tables, semblables à celles des terrasses de café. Trois ou quatre étaient occupées. Deux femmes seules, qui semblaient assoupies, les yeux mi-clos. L'une d'entre elles portait une monstrueuse tache de vin sur tout un côté du visage. Un couple de vieillards, jouant avec des dominos. Un homme seul, vers lequel marchait Van Dern. Ainsi, il savait à quoi ressemblait Ricault ? Celui-ci lisait un vieux magazine de potins, dont la couverture racoleuse exhibait des couleurs criardes. C'était un type sec, au teint gris. Il me fit penser à un cancéreux aux membres presque morts. Devant lui, il y avait une canette de boisson parfumée au thé dans le trou de laquelle une paille était plantée, et des biscuits langues-de-chat. À notre approche, il leva les yeux. Ricault avait un air gravement malade, et totalement fané.

– Bonjour m'sieur Ricault, lança Van Dern, d'une voix joviale qui me parut, à moi qui connaissais si bien les modulations de son timbre, terriblement lugubre.

Il avait déjà employé cette tonalité pour entreprendre Gibelin. Ça, me suis-je dit, c'est bien un truc de flic.

Le type leva les yeux de sa revue. La main qui la tenait tremblait. Je remarquai que des frissons agitaient également sa mâchoire. Pas de doute, le type devait suivre un intense traitement de sevrage. Ricault était bien l'ivrogne qu'on nous avait décrit. Il ne disait rien, attendant sans doute que Van Dern se découvre un peu plus.

– M'sieur Ricault, reprit Van Dern de cette voix mouillée de faussaire, je cherche des informations sur la journée du déluge, aux écluses… On m'a dit que vous aviez vu des choses.

« Je », « on m'a dit » : je constatai que Van Dern avait décidé de m'écarter. Il menait l'enquête seul, désormais. J'eus le sentiment d'une machine emballée qui filait sa route. Je pouvais suivre, ou pas. De toute façon, elle continuerait sans moi.

Ricault observait Van Dern par en dessous. Il devait avoir une vue imprenable sur sa cicatrice. Il ne disait toujours rien. Van Dern s'assit presque en face de lui et, comme chez le photographe, se mit à jouer avec les objets qu'il avait devant lui. Il fit pivoter sur elle-même la barquette de langues-de-chat, puis tapota le rebord de la canette de thé à la pêche.

– Pas mauvais ce machin-là, hein ? fit-il en direction du malade.

L'autre sembla remarquer les biscuits et s'en fourra deux ou trois empilés dans la bouche, qu'il mâcha en laissant les miettes glisser sur sa poitrine. Il me jeta plusieurs fois des coups d'œil sournois en mâchonnant ses langues-de-chat.

– J'sais rien, répondit enfin Ricault. Je m'rappelle pas.

– Allons… Vous avez raconté un peu partout qu'il y avait une femme qui semblait s'enfuir. Vous pourriez me la décrire ?

– M'rappelle pas j'vous dis. J'me rappelle même pas de quoi vous m'parlez.

– Est-ce que de là où vous étiez, vous avez vu un enfant qui se… noyait ?

– Non, j'vous dis, fit le vieillard. Pas de femme. Pas de gamin. J'ai rien vu, là !

J'ai retranscrit le plus fidèlement possible ses paroles. Ça, comme le reste, je voulais qu'on en garde trace. Je voulais qu'on en garde trace quoi qu'il arrive et quoi qu'il m'arrive si je ne remontais pas le fil jusqu'à Franck. Cet ordinateur aura au moins cette vertu : il consigne ces morceaux du puzzle qui me font encore croire que j'ai un fils. Voilà pourquoi j'ai rapporté, en me concentrant, les mots de Ricault, pourquoi j'ai retranscrit sur mon écran minuscule les paroles de Van Dern tout au long de cette histoire. Est-ce que j'aurai à relire tout ça quand ce sera fini ? Est-ce que quelqu'un lira ces lignes pour moi ?

– Écoutez mon vieux, concentrez-vous : juste là-dessus. Y avait-il une femme quand c'est arrivé ? C'est ce que vous avez raconté le soir du drame…

– Puisque j'vous dis que j'me rappelle plus… Y avait bien cette dame-là, concéda-t-il en me désignant du menton.

– Oui. Mais avez-vous vu une autre femme ?

Ricault secoua la tête. Il se leva en bougonnant, il empoigna ses biscuits et son thé en boîte et se mit en marche vers l'entrée. Il avait dit tout ce qu'il dirait jamais.

Nous l'avons laissé s'enfuir. Ce type avait peut-être encore un mois ou deux à vivre. Il ne voulait pas les passer à raconter ce qu'il pouvait avoir vu un jour d'orage aux seize écluses. Du reste, j'ai l'impression qu'il s'en fichait complètement. Et je me suis demandé si moi aussi, finalement, je ne commençais pas à douter de tous ces témoignages insignifiants. Chaque élément nouveau se transformait en poussière entre nos doigts. Van Dern avait raison. Les témoins ne servent pas à

grand-chose dans ce genre d'affaires. Ils n'ont jamais vu l'essentiel. Van Dern allait bientôt me le confirmer.

Il m'a attirée dehors, sur un banc inondé de soleil. La tôle du dossier était chaude, presque brûlante. J'y collai mes omoplates et laissai la lumière me chauffer le visage. J'étais bien ainsi, une sorte d'apaisement me gagnait à nouveau. Je sentais le soleil peser sur mes paupières closes. J'avais envie subitement que Van Dern me prenne dans ses bras et m'étreigne. Comme une amoureuse. Sa voix, redevenue normale, s'éleva :

– Vous savez, il faut bien admettre que la mémoire ne fonctionne pas tout à fait comme un appareil photo ou une caméra vidéo. Un psy me disait – je cite de mémoire – que « quand nous nous souvenons, quand nous faisons appel à notre mémoire, nous ne rejouons pas le film exact des expériences vécues : nous reconstruisons notre passé ». On ne saura jamais si Ricault a oublié ou s'il ne veut simplement pas se souvenir.

– Et selon vous, qu'est-ce qu'il a vu ? demandai-je d'une voix molle.

– Je vous ai dit, mademoiselle Hoffman, que je savais ce que valait vraiment un témoignage. Je sais comme ça peut faire gagner du temps, et comment ça peut aussi vous envoyer vous perdre au pays des cagouleux. J'ai bien peur que ce Ricault ne soit pas seulement un pauvre type, un ivrogne incapable de témoigner, je crains qu'il n'ait tout simplement pas réalisé ce qui se passait. Ou qu'il n'ait vu une chose importante sans savoir ce qu'il voyait, sans en comprendre l'importance. Et le souvenir n'a pas imprimé. Il aura beaucoup de mal à le faire revenir au premier plan…

J'entrouvris mes paupières. Très légèrement. Juste pour pousser Van Dern à continuer et me permettre de garder le silence. Rassuré, il reprit :

– D'autre part, nous savons que les témoignages sont également sujets à des variables qui peuvent en corrompre la qualité : par exemple, le temps écoulé depuis les faits évoqués. On juge généralement qu'un témoignage excédant cinq ou six jours dénature le souvenir et la narration qui en découle. Le temps que le témoin a passé avec l'objet de son récit est également déterminant : quelques secondes ou plusieurs minutes changent tout. Les conditions climatiques, topographiques ou horaires déterminent aussi la valeur du témoignage : nuit, pluie, brouillard, obstacles, conditions d'aveuglement, etc. Enfin, il y a les corruptions postérieures ; parlez à un témoin avant son audition de ce qu'il a vu, rapportez-lui des éléments lus dans la presse ou évoqués par d'autres, et le témoignage ne vaut plus rien… Comme ce qu'il s'est manifestement passé avec ce gendarme et Hamel. Mais nous nous en fichons, pas vrai ? De Ricault, comme de l'autre abruti dans sa maison pourrie. De l'écluse et de tout le reste. Nous, nous allons retrouver la femme qui est partie avec Franck, et tout sera fini. Pas vrai ?

Van Dern s'est tu, sans doute étonné que je ne le coupe pas dans sa longue tirade. Je l'ai regardé en souriant. Oui, ce type savait y faire. Il connaissait bien les modalités de l'enquête et la manière de traiter des témoignages. Il aurait pu m'impressionner. Nous aurions alors passé toutes ces nuits de notre vie à fumer ensemble, en causant. Nous aurions changé de nom. Van Dern ou Hoffman, ça ne pouvait pas marcher. Nous aurions adopté un de ces noms qu'il avait relevés sur les boîtes à lettres. Mais là, dans cette ambiance médicale, sur ce banc de tôle, entourée de lauriers et de buis qui imprégnaient l'endroit de cette entêtante odeur qui m'évoquait le pipi de chat, j'avais l'impression d'être toujours à la clinique Belmont, près du kiosque où nous nous étions connus. J'avais simplement envie de m'endormir et qu'une fille de salle vienne tout à l'heure me réveiller,

au moment du repas. Alors je me serais levée, j'aurais marché vers le restaurant, la tête encore pleine des lignes que je venais de lire.

– Vous ne connaissez certainement pas ce genre de livres ? fit Dowsabel McIntyre d'une voix glaciale.

Sarah eut un sursaut. Elle leva les yeux vers la porte dans laquelle la silhouette affaissée de la vieille McIntyre se découpait sur un fond de lumière dorée. Elle s'était crue seule. Et voilà que la vieille surgissait, avec son pas de fantôme, dans l'air immobile de leur maison. Sarah Coughlan reposa le livre et regarda Dowsabel McIntyre bien en face :

– Je vais…

Sa voix n'avait pas l'assurance qu'elle avait souhaitée. Elle était montée dans les aigus, trahissant son trouble. L'autre la regardait de ses yeux jaunes. Sarah aurait juré qu'elle se déplaçait vers elle, sans faire de mouvement, lentement, mais insidieusement, comme si elle glissait sur un sol glacé.

– Je vais épouser Dan, reprit-elle. Je vais épouser Dan et nous allons quitter ce trou. Et on vous oubliera, vous et vos sales petits secrets… On vous oubliera.

Indiscutablement, la vieille s'était rapprochée. Sa minuscule silhouette arrivait maintenant à boucher totalement la vue sur la porte du vestibule. La lumière dorée qui s'en échappait, et sur laquelle elle se détachait il y a quelques secondes, nimbait à présent sa chevelure ramenée en chignon, comme une de ces auréoles qu'on voit sur les peintures de la Renaissance.

Oui. Elle se rapprochait. Et elle s'affaissait sur elle-même, à la manière d'un soufflé trop vite sorti du four. Elle se ramassait, sa chair semblant se contracter autour de ses vieux os. Elle

allait finir par ne plus occuper que la moitié de la place qu'elle prenait quelques minutes plus tôt.

– Et tu crois que tu vas l'emmener avec toi à Perth ? siffla Dowsabel McIntyre, à un pas de son visage. En me volant mes livres ?

XXXIII

Mémoire trouble

Nous avons roulé au hasard, dans la nuit nivernaise. Van Dern n'avait pas plus envie que moi de parler. Il conduisait très lentement, le visage concentré, les yeux fixés sur la route, mais semblant à peine la voir. La voiture bourdonnait. Je regardais le halo des phares extirper de l'ombre des basses branches et des buissons. Je sentais sur mes genoux l'air chaud de l'aérateur. Une certaine torpeur me gagnait. Tout n'allait pas si mal, au fond. Je me retenais de le dire à Van Dern. J'avais peur qu'il juge mal mes propos. Mais c'est véritablement ce que je ressentais alors, dans cette virée nocturne, incertaine et ralentie : tout n'allait pas si mal. Nous allions retrouver cette femme. Et retrouver Franck. J'ai collé ma joue contre la vitre humide de condensation, sur ma droite, et j'ai fermé les yeux. Je me suis mise à rêvasser. Ce n'était plus Van Dern qui était assis à quelques centimètres sur ma gauche. C'était le chat Doraemon, et son ronronnement satisfait emplissait l'habitacle. Mes pensées s'étaient calées sur ce temps qui avait immédiatement précédé notre départ, à Franck et à moi. Lorsque nous avions quitté Paris sans savoir que nous n'y reviendrions pas ensemble. Les pensées que j'avais eues dans le parking de la clinique me revenaient, ce sentiment de flottaison, de

dérive. Mais j'essayais de me concentrer sur Franck. De convoquer un à un les souvenirs qui nous liaient.

Toutes les femmes qui ont élevé seules un enfant le diront un jour ou l'autre. On passe sans s'en rendre compte du petit garçon – ou parfois de la petite fille, je suppose que ça arrive aussi avec les filles – à tout autre chose. De l'enfant à qui on raconte des histoires rassurantes pour qu'il s'endorme, pour qui on est prête à donner sa vie, qu'on regarde discrètement s'éloigner dans l'obscurité d'un hall d'école, dans le rang bien formé par les maîtresses, au sein duquel on cherche à entrevoir sa silhouette qui se fond dans la masse des autres enfants, à une créature neuve, aux membres soudain développés, au regard fuyant, qui cherche confusément à devenir *autre chose*. Quelqu'un d'autre. Quelqu'un qu'on ne connaît plus aussi bien. Quelqu'un qu'on ne connaît plus. Qui a *déjà* commencé à devenir autre chose. Et on a le choix alors. On a ce choix qu'on essaie de taire. Ne rien remarquer, feindre de ne rien remarquer, s'adresser à lui comme on parlait avant. Tenter de ressusciter des mots complices qui semblent soudain devenus des fantômes, des feuilles remuées par le vent d'automne, au crépuscule, qu'on suit des yeux tandis qu'elles s'enfoncent dans l'ombre et soudain, elles ne sont plus là, envolées, enfuies. Alors on ne remarque rien. On n'ose plus rien. On se tait. On accepte. Et notre enfant baisse les yeux et à son tour il s'efface au milieu des ombres. Ou alors, affronter. Demander. Il n'y a pas de réponse. La vie. La vie avance et le croque. Elle a juste coulé, à la manière d'une rivière folle, et l'a emporté. Alors ce qui reste est ce que j'avais choisi. Ce que j'avais proposé. Ce que nous avions décidé. Nous donner un rendez-vous. Organiser nos retrouvailles. Port-Brûlé, Grange-au-Pourpre, Les Sous-l'Oiseau. La vague. Toute cette eau déchaînée. J'avais organisé des funérailles.

FRANCK

Je me rappelle cette fois où maman m'avait emmené avec elle au bureau. À la radio. J'avais joué le matin avec le jeu sur son téléphone. Puis j'avais regardé Paris par les fenêtres. J'avais essayé toutes les fenêtres dans le couloir devant son bureau. Il y avait plein de fenêtres. Elles étaient très larges et collées les unes aux autres. J'avais marché le long de ces fenêtres et Paris changeait tout doucement, au fur et à mesure que j'avançais. On voyait la tour Eiffel, de tout près. J'ai vu qu'elle était rouillée. Une des femmes qui travaillaient avec maman m'a parlé. Elle se demandait si j'allais bien : Ça va ? J'ai hoché la tête. J'ai entendu qu'elle disait dans le bureau : Il a l'air maussade ton fils.

J'ai demandé le soir à maman ce que ça voulait dire exactement. Elle a dit : Triste, un peu triste.

Quand j'étais dans la voiture, avec papa et maman, quand j'étais petit et qu'on passait devant l'Arbre-qui-sait-tout, j'étais maussade.

Je faisais défiler ces visages, vus de près, en pleine lumière. Hamel. Gibelin. Cette méchante femme de l'écluse. Ce Ricault. Je me souvenais de ce qu'avait dit Van Dern à propos de la mémorisation des détails physiques. Des yeux et de la bouche. J'essayais de faire coïncider ces yeux avec d'autres que j'avais pu voir ce matin-là aux écluses. Leurs yeux décatis, veinés de rouge ou emplis de bile jaune se fondaient en une sorte de diaporama sinistre. Je me suis souvenue de ce générique du ciné-club, quand j'étais encore une enfant, qui passait ainsi, en fondu enchaîné, des gros plans des yeux de stars du cinéma américain. Mon père les énonçait au fur et à mesure qu'ils se présentaient. Semaine après semaine, tandis que nous nous installions pour le film qui allait suivre, il égrenait les noms de ces vedettes qui glissaient, dans une sorte de brume cinématographique, ces vedettes à jamais incarnées uniquement par leurs regards. « Rita Hayworth ! lançait-il. Marlene Dietrich. Audrey Hepburn. Ava Gardner… Bette Davis. Greta Garbo ! » Ma parole, il les connaissait

toutes. Il me semble pourtant que certaines semaines, il ne désignait pas les mêmes regards du même nom. L'important pour moi – et sans doute pour lui – était que les noms et les yeux continuent de tourbillonner dans la pénombre de notre salon.

La route semblait n'avoir plus de fin. J'étais assise à côté d'un ex-flic que j'avais pris un instant pour un chat bleu en plastique luisant, dans une voiture jaune de dessin animé. Entre nous, dans le vide-poche, il y avait une arme d'agent spécial israélien. À quoi pouvais-je encore m'accrocher ?

Plus tard, ce même soir, dans ma rêverie, j'ai repensé à ce que Van Dern avait évoqué. Ses paroles n'avaient cessé de rôder dans ma tête. Ces histoires de petites filles enlevées, disparues, comme rayées de la surface de la terre. Évaporées. Je me suis souvenue de cette affaire Kampusch, en Autriche. Est-ce qu'il avait pu arriver une chose de ce genre à Franck, s'il avait été effectivement enlevé par cette femme ? Il fallait que je demande à Van Dern s'il avait eu connaissance de cas de ce genre, où c'était une femme qui enlevait un jeune garçon. J'avais vu cette Natascha Kampusch à la télévision, après qu'elle se fut évadée. Elle semblait parfaitement normale, presque effrontée, presque trop sûre d'elle. Comment sort-on d'une pareille aventure ? Je me suis assoupie, dans le balancement ralenti de notre course en automobile. Mes pensées avaient bifurqué sur Baltimore et Poe : n'avait-il pas lui aussi, comme le ravisseur de Natascha Kampusch, été troublé par de toutes jeunes filles, au point d'épouser sa propre cousine Virginia, âgée d'à peine treize ans ? J'ai dû dormir quelques minutes, en écoutant vaguement le vent siffler près de ma figure, à travers la vitre passager.

FRANCK

J'ai rêvé que maman était morte. Je la regardais, allongée. Et puis d'un seul coup, je suis devenu elle. J'étais mort aussi, mais je pouvais voir. Je pouvais bouger. Je suis sorti du corps qui était maman et je me suis mis à planer, comme un vaisseau spatial, juste au-dessus d'elle. Et je voyais tout. J'ai tourné sur place, et je me suis vu, en train de regarder maman, allongée. Puis tout a disparu et je suis revenu dans le noir.
Maintenant, elle est là. J'ai senti l'air se resserrer autour de moi. Elle est derrière la porte. Ça fait comme quand on a un courant d'air qui nous passe sur le cou, dans la nuque. Ou comme quand on traverse une grande salle ou une grande place vide, et qu'on sent que quelqu'un nous regarde sans qu'on puisse le voir. Siii-Sihii-Tsi-iiii !

Van Dern a raison sur la trahison des souvenirs. Il a mille fois raison. Tout à l'heure j'avais la parfaite certitude que les yeux qu'identifiait mon père, au cours de ce générique, étaient tous ceux de femmes. J'en doute à présent : n'y avait-il pas aussi, enchevêtrés avec eux, quelques regards d'hommes ? Paul Newman ? Peter Lorre ? Les souvenirs m'accablent. Je les déforme et les malmène comme le souffleur de verre traite sa paraison. Maintenant que je suis sûre que Franck est vivant, je n'éprouve plus de gêne ni de honte à retourner là-bas et à me glisser dans ces vies frémissantes d'Owena Creek.

Cette fois, il y avait bien quelque chose. Franck se mit à genoux sur le tapis et regarda fixement la fenêtre. Il baissa le son de la télé. Impossible de savoir. Peut-être que le bruit, finalement, n'était que dans sa tête. Il s'approcha de la vitre entrouverte, emplie de nuit.

*

– Pourquoi avez-vous quitté Perth, Sarah ?
– J'en avais marre de Perth. J'ai dû vivre là-bas des trucs pas trop marrants… Et puis ce n'est jamais bon de rester trop longtemps dans la ville où on a fait ses études.
Le silence retomba dans l'habitacle. La voiture avançait dans la nuit australe, lançant devant elle son double faisceau lumineux, qui semblait révéler toujours le même paysage, kilomètre après kilomètre.
– Cette histoire de fac, c'est la réponse toute prête que vous avez en magasin ? demanda sèchement Dan.
Sarah leva la tête. Elle s'était presque assoupie. Les nids-de-poule de la route, la chaleur et la bière l'avaient engourdie. Elle se tourna vers Dan :
– C'est juste ce qui m'est venu à l'esprit, Dan. Je n'ai jamais eu envie de parler de Perth depuis mon départ de là-bas. J'ai vécu quelque chose d'affreux là-bas… J'ai… Je vais vous le dire : j'ai vu ma sœur mourir sous mes yeux, là-bas.
– Nom de Dieu ! fit Dan
– Un moment… (Sarah semblait chercher le mot juste, et finalement répéta celui qu'elle venait d'employer : *affreux*.) Le plus affreux moment que j'aie eu à vivre. Un dingue les a précipités dans le vide, elle et son mari. C'était… c'était le jour même de leur mariage. Ils avaient réservé le lobby de l'hôtel Hyatt, au coin d'Adelaide et Plain Street. Nous nous sommes réunis sur cette terrasse, au douzième étage, qui donne sur la rivière. Nous étions montés avant le dîner pour faire des photos-souvenirs. Et ce type s'est levé, i devait être en train de boire un verre. Il n'a rien dit, il s'est juste précipité sur Lucy et Mark et… mon Dieu, il est tombé avec eux dans le vide. Je… c'est affreux… j'étais contre la rambarde, mon épaule contre

celle de Lucy. Je n'ai eu qu'à tourner la tête, je les ai vus tourbillonner dans l'air. J'avais l'impression que la robe de Lucy était un parachute et qu'elle allait s'ouvrir et les sauver. J'ai rêvé cent fois de ce moment depuis. La chute, et cette robe qui se déploie comme un parachute. Il n'y avait rien à faire. Je me souviens d'une chose terrible, Dan : son parfum restait là, à mes côtés, ce parfum français qu'elle avait choisi pour *son jour*. Il flottait dans l'air, à la place même où elle se tenait quinze secondes plus tôt, mais elle n'était plus là. *Elle n'était plus là.*

XXXIV

« L'ascension »

J'avais aimé l'atmosphère et les lumières dorées qui emplissaient la salle. Le bar semblait joyeux et, à travers la grande vitre de la rue, j'en devinais la chaleur. Un bar d'hôtel, plein de vie et de gens. Nous avons eu subitement envie de nous installer là, cette nuit. Nous avons garé la voiture et Van Dern est allé demander s'il restait de la place. Ils avaient une grande chambre avec baignoire et nous pourrions utiliser le court de tennis, si nous le désirions. Un garçon endormi se saisit de nos deux sacs et nous précéda dans un corridor qui longeait le bar animé que nous avions vu de la rue. La chambre donnait sur une longue avenue à l'angle de l'hôtel, et quelques néons clignotaient dans la nuit. Une odeur de renfermé régnait dans la pièce, une odeur de rideaux et de poussière. Le garçon d'hôtel restait figé sur le seuil, maintenant du pied la porte ouverte. Mes yeux sont tombés sur le chiffre de laiton cloué sur le panneau de bois – le seize – et j'ai essayé de ne pas m'enfuir. Si Franck était vivant, ce chiffre n'avait plus rien de terrifiant. Ni seize, ni dix-sept, ni n'importe quel autre chiffre tiré au hasard dans l'infinie réserve des chiffres ne pourraient plus jamais me faire peur.

J’ai franchi la barrière invisible, et osé quelques pas dans la pièce. Il ne se passait rien. Je me suis mise à penser à ces chambres immobiles, au fond de châteaux historiques aux renommées modestes, que des familles d’héritiers font visiter pour quelques sous. Parfois, rien d’authentique n’y demeure. Seules les quelques anecdotes que l’on nous raconte permettent de garder un semblant de vie à ces fantômes convoqués un instant pour des visiteurs nonchalants et distraits.

« *C’est dans cette pièce que la reine Margot écrivit sa fameuse lettre au duc de Guise.* »

« *Si vous vous approchez de la fenêtre, vous apercevrez derrière les grilles le pavillon où fut internée Zelda Fitzgerald.* »

Seule l’odeur d’encaustique et de vieux livre authentifie un peu l’héritage glorieux auquel on essaie malgré tout de croire. Moi, ces parfums de grenier me donnaient d’autres désirs, ils abolissaient le temps. Il n’y avait plus de présent. Van Dern s’assit une seconde sur le bord du lit, en éprouva les ressorts en effectuant un ou deux rebonds.

J’ai tendu la main vers le dos de Van Dern. Elle s’y est posée, bien à plat, dans ce creux juste au-dessous des omoplates. J’espérais rencontrer le toucher d’un corps chaud, tiède au pire, frémissant de vie. Je ne ressentis que le contact glacé d’une étoffe. J’ai caressé son dos, à travers la chemise. Van Dern s’est tourné à demi, a coulé vers moi son regard inexpressif. Je me suis demandé si son torse, son ventre, sous la chemise, auraient cette même fraîcheur, cette fraîcheur de linge oublié sur une corde toute une nuit et retrouvé au matin, presque rigide et humide de rosée. Van Dern s’est laissé glisser contre moi. Il a abandonné sa veste de sport et sa chemise froide. Sa main a cherché mes seins et sa bouche s’est posée sur la mienne. Il n’était ni brutal ni doux. Ses mouvements étaient ceux d’un automate. Ils n’avaient pas de réalité. Je me suis demandé s’il pensait

à autre chose. S'il était vraiment là. Moi-même j'avais du mal à être totalement présente. J'entendais les rires et les voix de l'assemblée de noceurs qui occupait le bar où nous venions de passer pour gagner les chambres. Je repensai à ce foutu syndrome de Cotard dont avait parlé l'autre conne, à la clinique. La dissociation et toutes ces âneries. Je me voyais espionner ce couple prêt à faire l'amour dans la chambre de cet hôtel. Mon attention était ici et ailleurs. J'entendais la respiration lourde de l'homme, et celle plus sifflante et saccadée de la femme. Je les regardais faire comme on observe ce genre de scène dans un film un peu mièvre. L'ambiance en semblait factice. Il aurait suffit que je me tourne pour découvrir les machinistes et les preneurs de son, concentrés sur leur tâche. Puis je suis redevenue la femme. Van Dern était contre moi. J'étais nue. Je cherchais d'une main fébrile son sexe, entre mes cuisses. Je m'en emparai et entrepris de le faire entrer en moi. Je pressai ma poitrine contre ses mains, je l'aidai à pétrir mes seins de ses doigts froids. La chaleur était ailleurs. Elle s'emparait de ma nuque, gagnait l'intérieur de ma tête, l'emplissait de vertige. Qu'est-ce qui importait d'autre finalement, que ce rendez-vous que nous avions là ? Qu'existait-il de si important hors de cette chambre au sol ciré et aux odeurs de musée ? Je pressai mes lèvres contre celles de Van Dern, et son visage trop près du mien était indéchiffrable et flou.

Je voyais le docteur Savary aller et venir en moi, en mouvements saccadés qui me faisaient un peu mal. Mon coude s'est posé sur un objet dur. La veste de Van Dern. Le Jericho dans la poche intérieure. J'ai repoussé tout ça vers le bord du lit et j'ai entendu le pistolet automatique heurter le parquet avec un bruit mat. L'illusion se dissipa. De nouveau j'étais l'observatrice cachée quelque part, légèrement en surplomb de ce lit sur lequel un couple s'agitait. L'homme avait tendu un bras tout contre l'épaule de la femme et s'y

appuyait pour modifier sa position. La femme essaya de son côté de se glisser légèrement de côté tout en veillant à maintenir son partenaire en elle. Depuis combien de temps n'avais-je pas fait l'amour à un homme ? Étais-je là quand tout cela arriva, et laquelle de ces deux femmes étais-je alors ?

Nous nous étions assoupis. J'ai aperçu Van Dern qui se relevait, cherchait sans doute sa montre dans la pénombre. Il dit :

– Et si nous allions boire un verre, après tout ?

– Après tout, ai-je répondu, pourquoi pas ? Quelle heure est-il ?

– Tard, a fait Van Dern.

Où étions-nous exactement ? Dans quelle ville se situait cet hôtel où Van Dern et moi nous étions enfin trouvés ? J'ai du mal à le préciser. Il y avait une porte à tambour, des vitres renforcées de vieilles boiseries patinées. Van Dern, s'esquivant pour me laisser entrer, m'a effleuré la hanche tandis que nous nous glissions dans le sas tournant. J'ai ri. Nous étions entrés dans le vestibule sur lequel donnait le bar que nous avions longé plus tôt. Il y régnait en effet une chaleur rassurante. Des bruits humains montaient, atténués, comme réglés sur un volume minimal, pour ne pas perturber chacune des conversations qui s'y mêlaient, sans véritable désordre. Aucun visage ne s'imposa à moi. Il y avait des gens, des femmes, des hommes, mais je n'aurais pu me fixer sur aucun. Ils semblaient tous, comme le bruit des voix, pareils à des artifices, des éléments d'un décor, visuel et sonore, simplement destinés à donner un fond à nos déambulations. J'ai pensé au tournage d'une séquence de film auquel j'avais assisté autrefois, pour en faire un récit à la radio. Je me souvins comme on avait rassemblé les figurants dans une grande salle de brasserie, en leur demandant, au signal convenu, de faire semblant de mener des conversations. Une régisseuse avait proposé à certains, qui ne parlaient pas assez, de simplement égrener des nombres à haute voix,

les uns à la suite des autres, juste pour assurer un mouvement des lèvres.

– *Soixante-trois-vingt-et-un-douze ?* demandait l'un.

– *Quatorze-onze !* répliquait sa partenaire.

Précédant Van Dern, je me suis engagée dans la salle, sombre et chaude de lumières diffuses. J'ai regretté à cet instant de ne pas porter cette robe-manteau Burberry que j'avais vue sur la psychologue. J'aurais fait un certain effet dans cette ambiance raffinée provinciale.

Van Dern avisa une table contiguë à une autre occupée par des silhouettes. Il s'approcha et parlementa un instant, dans un brouhaha que je ne déchiffrai pas. Il échangea quelques mots avec une femme brune dans un top à paillettes, moins indécise que ses compagnons. Ils rirent ensemble, sans se quitter des yeux. Une des formes assises près de la femme libéra les sièges de vêtements ou de bagages qui y étaient posés, et Van Dern me fit signe de le rejoindre et de m'asseoir. Dans les rêves, il y a toujours des tables qui se libèrent pour nous. Nous nous fîmes face. Il dit :

– Vous voulez boire quelque chose tout de suite ou nous faisons un point ?

– Je veux bien boire un verre d'abord… Qu'est-ce que vous avez raconté à cette femme ? tentai-je de demander.

Mais le brouhaha étouffa ma question. Je me suis efforcée de croire qu'ils n'avaient échangé qu'une série de chiffres, tout à fait au hasard.

Je m'aperçus que je n'avais décidément plus aucune force de « faire un point », comme il disait sans cesse. Un point sur quoi ? Nous allions retrouver Franck. Voilà tout. Je n'avais plus la force de regarder en arrière.

Nous avons bu du cognac. Van Dern s'y connaissait pas mal en eaux-de-vie et en doubles distillations. Il proposa de faire ce qu'il appelait « l'ascension » : d'abord un « jeune », pour nous rafraîchir, avec quelques glaçons et du tonic, puis un VSOP, et nous finirions sur un « hors d'âge ». Oui, l'atmosphère de ce bar était plaisante. Je ne m'étais pas trompée : il y faisait doux et chaud. Plus la nuit avançait, plus nous progressions dans l'ascension, moins le passé m'intéressait. Même ce que disait Van Dern semblait venir de très loin, comme lorsqu'on surprend une conversation venue d'une autre pièce. Je me souviens qu'il tentait de m'expliquer que les prestigieuses maisons de cognac seraient bientôt toutes rachetées par des grands groupes japonais, chinois ou américains. Et qu'ils garderaient les noms français et les titres de vieille noblesse simplement parce qu'ils sont aussi suaves à l'oreille de leur clientèle que l'eau-de-vie au palais des amateurs.

J'en étais au « hors d'âge », dont l'aspect ambré et le goût de cigare me soulevaient le cœur.

J'étais repartie là-bas. Je pensais à Sarah Coughlan et aux gens du Pays d'Arrière. Qu'est-ce que pouvait bien manigancer la vieille Dowsabel McIntyre ?

Sans véritablement réaliser ce que je disais, j'ai lancé, à brûle-pourpoint :

– À propos de Natascha Kampusch…

– Oui, eh bien ?

– Elle a raconté aux journalistes ce qu'elle a vécu, quand elle était enfermée. Elle était capable de composer des phrases, de produire une pensée suivie. Une pensée constante. Cohérente.

– Des phrases, oui. Une pensée, oui. Cohérente, constante, ça, je ne sais pas. Je ne suis pas sûr. Pourquoi pensez-vous à cette fille ?

– Parce que je me demande ce que pense Franck s'il est retenu par cette femme. Vous devez imaginer quand même que c'est le genre de choses qui peuvent me traverser de temps en temps, non ? Vous vous imaginez bien que je pense tout le temps à des choses comme ça, non ?

– Je crois que Franck pense, où qu'il soit. Je crois qu'il pense d'une manière précise, celle qui lui permet de contourner ce qu'il vit et ce qu'il a traversé. Il est dans ce qu'on appelle une stratégie d'évitement consécutive à un traumatisme. Il doit être dans une sorte d'état d'alerte permanent et, en même temps, dans une reconstruction constante du réel qui l'entoure. En gros, il invente des histoires ou repart dans un passé préalable au stress vécu. Il construit des…

– Vous êtes psychiatre ou psy quelque chose ou quoi ? On croirait entendre ceux de la clinique !

J'ai fermé les yeux. Je n'avais plus envie de voir Van Dern et tout le reste. J'avais envie d'essayer de voir ce que Franck inventait pour s'évader de chez cette femme. D'aller jusqu'à lui, en pensées. Je ne voyais rien.

Van Dern a tourné la tête vers moi. Ses lèvres semblaient gonflées, peut-être à cause de l'alcool qu'il sirotait lentement, avec gourmandise. Il a dit :

– Vous pouvez fermer les yeux et penser à autre chose. Vous pouvez même vous murer dans votre tombe et garder les yeux ouverts dans l'obscurité. Tenez ! Comme dans cette histoire d'Edgar Poe, une de celles dont je me souviens, où ce type déguisé en bouffon se fait emmurer par son ennemi au fond d'une cave à vin… N'empêche, souvenez-vous de ce que vous m'avez dit à propos de cette affiche d'Obama et du mot qui figurait dessus. Si dans un pays où Rosa Parks a été arrêtée par la police parce qu'elle s'était assise dans un bus sur une place réservée aux Blancs, si dans ce pays un

type marque « Espoir » sur son affiche, et que ce type est noir, et qu'il devient président des États-Unis d'Amérique, ça laisse pas mal de place à la foi et à l'espérance. J'espère que j'ai été assez convaincant, mademoiselle Hoffman. On va y arriver. Et je vois que vous commencez à y croire sérieusement.

Van Dern avait débité cette longue plaidoirie d'une traite. Sa voix s'était progressivement asséchée, comme s'il manquait de salive. On sentait que les mots n'étaient plus assez lubrifiés. Et je devinais en lui, à travers le choix de ses mots et sa syntaxe galopante, une sorte de fièvre qui lui était peu habituelle.

Il n'avait pas fini. Il reprit :

– On est lancés, voyez-vous. On est sur une piste, une piste qu'il a fallu ouvrir. Qu'est-ce qui se passe quand madame Parks décide soudain qu'elle en a assez de respecter cette loi absurde qui dit que les Noirs doivent rester debout dans les autobus, ou qu'ils doivent emprunter une autre porte que les Blancs ? Qu'est-ce qui se passe le jour où ce type dont le père descend de nomades kenyans devient l'homme le plus puissant de la planète, à la tête d'un pays dans lequel, quelques dizaines d'années plus tôt, des groupes d'hommes ivres s'amusaient en violant et en assassinant des jeunes femmes noires ? D'un pays dans lequel des salopards s'amusaient à attacher des métisses de quatorze ou quinze ans entre deux arbres, à l'horizontale, et tiraient au fusil dans leur ventre jusqu'à ce que leurs corps se coupent littéralement en deux ? Vous imaginez le chemin ? Ne me dites pas que notre chemin à nous est compliqué, s'il vous plaît, mademoiselle Hoffman. Ne pensons pas qu'il est sans « espoir ». Rappelez-moi ce qui était écrit sur cette affiche américaine, que vous trouviez si merveilleuse ?

– Je… *HOPE*. Oui… J'avoue que j'ai un peu douté, par moments. J'avais l'impression que notre enquête battait de l'aile. Un peu…

En disant cela, je me suis fait la remarque que c'était bien une expression à la Van Dern, ça : « battre de l'aile ».

Sans avertissement, Van Dern a tapé de la paume sur la table, produisant un son mat, sans le moindre écho :

– Venez, on va retourner voir le photographe. Vous aviez raison : ce type nous embobine. Il a vu quelque chose. Et même, je suis sûr qu'il sait quelque chose.

– Mais, ai-je protesté, il est presque minuit…

– Venez ! On ne va pas se laisser couillonner par ce type.

Je me suis levée à sa suite. Les tables voisines étaient vides. La joyeuse assemblée de tout à l'heure s'était dissipée dans la nuit.

XXXV

La femme (2)

Nous avons repris la voiture jaune. Van Dern s'était une nouvelle fois installé au volant, et après ce que j'avais avalé lors de « l'ascension », ça valait mieux comme ça. J'avais retrouvé ma place de morte, le visage collé contre la vitre froide. Au bout de quelques minutes, tout le côté droit de ma tête s'était engourdi. Je pouvais oublier les ondes sinistres et les zones d'ombres de notre enquête. Celle-ci tirait à sa fin. Je gardais les yeux ouverts, fascinée par le halo des phares qui ouvrait notre chemin. Munstermann s'était évaporé. Doraemon lui-même avait disparu. Un instant, je me serais presque crue dans la grosse automobile de McIntyre.

Il suffirait d'oublier Van Dern, de ne pas chercher à vérifier que c'était bien son profil que je verrais si jamais je jetais un coup d'œil sur la gauche, et dans moins d'une minute, nous passerions le pont sur la Katherine River. McIntyre. Tallavis. Sarah. N'étais-je pas aussi l'une des leurs, désormais ? J'avais lu sans le lâcher *Le Pays d'Arrière*, chaque fois que j'avais eu un instant ces dernières heures.

– Quand je dis de la boucler, ça veut dire que tu la boucles, petite putain, fit Tallavis.

La fille avait la joue gonflée et son œil restait à demi fermé.
Il fit marche arrière et revint vers la porte. Il entrouvrit le battant et sembla guetter les bruits, au-dehors. Un des chats de la vieille laverie automatique miaula dans l'ombre. Tallavis resta presque une minute à écouter la nuit. Deux voitures passèrent sur Winnellie Road, à vitesse réduite. Sans doute les *abos* qui bossaient chez Stannard Solutions, empilés dans des vieilles guimbardes, complètement pétés à la VB.
– Hey, Mason, gloussa Tallavis en se retournant vers l'intérieur de l'entrepôt, tu sais comment on appelle quatre *abos* dans une vieille bagnole pourrie ?
– Nan, fit une voix endormie dans le fond de la pièce, j'sais pas.
– Ben, une perte de place : y a encore de quoi en mettre quatre autres ! Tallavis explosa de rire en refermant la porte.

*

Elle regardait la pièce dans laquelle le plus grand des deux l'avait brutalement poussée. L'endroit était éclairé par la seule lumière d'un écran géant de télévision, qui hurlait à plein volume. Une piaule dégueue de célibataire. Un repaire de bouseux malpropre. Un poster vaguement japonais, avec un superhéros grotesque aux yeux laser. Des fanions d'équipes de rugby. Elle eut le temps de distinguer une série de têtes de crocodile, embaumées et vernies, alignées au-dessus du téléviseur. Leurs crocs proéminents semblaient presque phosphorescents dans la lumière bleutée. Elle eut l'impression que les crocodiles allaient se mettre à rire et se foutre de sa gueule. Ses yeux se posèrent sur un canapé

crasseux, couvert de taches de graisse. Des canettes de VB gisaient un peu partout. Des emballages de chips au vinaigre, au miel-poulet-soja, et les picantos au piment fort se mélangeaient sur la moquette et le divan. Margie Dunn se disait que la sortie entre filles avait été une très mauvaise idée. Une *très très* mauvaise idée. Elle avait buté contre lui, juste à l'entrée du parking. Il lui avait allongé son poing dans la figure sans un mot. Et elle était là, maintenant. Avec sans doute une dent cassée et une douleur incroyable à l'œil et tout autour de la bouche. Le type la balança en avant et elle perdit l'équilibre. Elle donna de l'épaule contre un des bras du canapé et acheva de s'affaisser, tout le haut du corps sur le sol, les jambes et l'abdomen sur l'assise. Le volume insupportable du téléviseur lui tamponnait la tête. Elle allait faire une crise de nerfs. À quelques centimètres de son nez, parmi un fouillis de verres sales emplis de mégots puants, il y avait une lettre de relance de la Jacana Energy au nom de Powell Tallavis. Il fallait qu'elle retienne ce nom. Il fallait absolument qu'elle retienne ce nom…

Nous avons roulé. Nous étions de retour à Avallon. Van Dern a retrouvé la rue sans chercher. Il semblait dérouler dans sa tête les pages successives d'un plan redoutablement précis. Les policiers savent ce genre de choses. Ils se dirigent toujours avec assurance dans les villes et dans la nuit. Oui, décidément, notre enquête tirait à sa fin. Nous nous sommes garés dans la rue même du studio de Gibelin. Nous étions le seul véhicule arrêté là. Van Dern n'avait même pas pris la peine de serrer notre voiture le long d'un mur. La rue scintillait d'une lumière verte, sinistre, un éclairage de morgue, ou de funérarium. Nous nous sommes approchés. Il n'y avait aucune autre

lumière dans la rue que celle de la publicité pour les produits Fuji qui nous aspergeait de sa clarté malade. Van Dern a désigné un interphone sur le porche voisin du studio. Un seul nom sur une fenêtre de Plexigas lumineuse : Gibelin. En larges italiques noirs. Sans hésitation, il a pressé la touche en regard du nom. Trois pressions rapides. Un bourdonnement sourd est sorti de l'appareil. En même temps, à l'étage, juste au-dessus de nous, une vibration plus cristalline se répandit dans le silence de la rue. J'eus l'impression que tout le quartier allait en être réveillé. Il devait bien être minuit et demi. Une voix parla dans l'interphone :

– Qui est là ? Allô ?

– M'sieur Gibelin ? (Van Dern avait repris sa voix mouillée, elle était cette fois imprégnée de colère et de rage contenue.) C'est moi, le flic en disponibilité… Parfaitement disponible pour te casser la gueule si tu n'ouvres pas cette porte !

Je me suis souvenu de cette forme d'humour qu'avait Van Dern, et qu'il avait déjà utilisée à Belmont.

– Nom d'un chien, fit la voix dans l'appareil, je vais vous envoyer vos collègues au cul, vous vous foutez de moi ? Vous avez vu l'heure ?

– Justement, mon pote… J'y pensais aussi. Vous voulez une petite discussion ici, ou vous préférez dans le bureau du juge d'instruction, avec votre avocat dans le couloir ?

J'avais envie de rire, malgré l'heure et malgré le contexte. J'avais l'impression que j'aurais pu écrire une scène pareille, pour une dramatique à la radio. J'avais l'impression que Van Dern et l'autre ne faisaient que suivre un dialogue comme ceux que j'écrivais autrefois pour mes émissions.

– Nom d'un chien, reprit la voix…

Et le claquement de la porte qui se déverrouille retentit juste devant nous.

Nous avons emprunté un petit escalier dont les marches comme les murs étaient recouverts de moquette bordeaux. Une applique en laiton était piquée tous les deux mètres dans la montée. Un mauvais goût de bar à filles, dans une ville de province. Une seule porte sur un palier, dans les mêmes dominantes, prune et framboise. Entrouverte. Gibelin en occupait l'espace vacant. Il était vêtu d'un bermuda de sport et d'un gilet en molleton, ses poils de joue semblaient n'avoir pas retrouvé leur position naturelle : ils étaient aussi ébouriffés que lorsque nous nous étions quittés. Van Dern s'est avancé, obligeant, par sa démarche assurée, Gibelin à reculer. Il a repoussé largement la porte et m'a laissée entrer à mon tour dans l'appartement. J'ai entendu Gibelin dire quelque chose comme :

– Bon sang, qu'est-ce que vous…

Et j'ai vu Van Dern bondir sur lui. Il l'a empoigné par son gilet, de chaque côté du cou, et en croisant l'étoffe, il s'est mis a proprement étrangler Gibelin. Celui-ci essayait de protester mais on n'entendait que des rauquements de bête.

– Nom de Dieu de con, grogna Van Dern, tu veux appeler les flics ? Ben vas-y alors, mon pote !

Et il fit culbuter le petit photographe sur le sol, en le déséquilibrant d'un large coup de pied fauchant. Le type s'effondra sur la moquette dans un bruit mou. Aussitôt, sans lui laisser le temps de dire quoi que ce soit, Van Dern le roua de coups de pied au niveau de la tête et des épaules. Je remarquai la vitesse avec laquelle il faisait aller et venir ses nouvelles chaussures de suédine. Alors c'était de cette manière qu'il « faisait » ses souliers neufs ?

J'ai toujours trouvé ça excessivement étrange de voir deux hommes se battre. Je n'en ai pas perdu une miette, j'étais terrifiée, et fascinée. La lutte aurait pu durer des heures que je serais restée figée, à regarder chaque mouvement détaché du précédent, comme dans

une séquence au ralenti. Pourtant, au bout d'un moment, j'ai remarqué que du sang coulait de l'oreille de Gibelin. Une fine traînée, parfaitement dessinée, comme un maquillage de cinéma. J'ai dit sans perdre mon calme :

– Jean-Paul, arrêtez, il va mourir, vous allez le tuer.

– Qu'il crève, cette ordure. Qu'est-ce qu'on en a à foutre ? C'est une petite saleté qui fait des photos de gamins pour des revues porno, c'est tout… Qu'il crève.

Il a encore donné un ou deux coups de pied dans les flancs de Gibelin. Je me suis demandé s'il avait ramassé son Jericho qui était tombé par terre pendant que nous faisions l'amour dans cette chambre d'hôtel, il y avait un siècle de cela. Puis il m'a désigné l'ordinateur : on voyait sur l'écran de veille une blonde pulpeuse de dessin animé, en maillot de bain une pièce, faire sans cesse le même plongeon, à différents endroits du moniteur. La fille semblait disparaître dans les profondeurs de l'écran, et était remplacée par des éclaboussures de cartoon, en forme d'ombrelle. Puis elle réapparaissait à un autre endroit, saluait et plongeait à nouveau.

– Ouvrez ce truc, a jeté Van Dern. Tout est là ! La femme… Bon Dieu, ouvrez-moi cet ordinateur ! Trouvez-moi la série avec les mariés !

Je me suis assise. J'ai touché le clavier et l'écran d'accueil est apparu. Il n'y avait pas de mot de passe. Les dossiers professionnels de Gibelin étaient tous rangés sur le bureau de l'ordinateur, par genre :

Books mode & charme

Industrie et Natures mortes

Mariages

Passeports & ID [nouvelles normes]

Perso

Portraits studio et communions

Reportages extérieurs

Van Dern s'est collé contre mon épaule. J'avais déjà ouvert le dossier « Mariages ». Une liste sans fin de mois et de dates se déroula vers le bas de l'écran. Van Dern me désigna immédiatement le mois qui nous intéressait. Le jour lui-même, il n'eut pas besoin de me l'indiquer. J'avais déjà cliqué sur la série qui allait tout raconter. Il me semblait que j'entendais mon cœur résonner dans tout l'immeuble de Gibelin.

Un fond de page gris pâle apparut, découpé en dizaines de petites vignettes, vides.

– Putain, ai-je dit, il a tout effacé !

– Mais non, a fait Van Dern, laissez le temps au logiciel de charger les images.

Et en effet, une à une, les images vinrent s'incruster dans les espaces réservés, chacune portant en légende la date que j'avais choisie, précédée d'un laconique « DCS00-16… »

Ma respiration semblait suspendue. Je fixai les minuscules images : elles apparaissaient, comme par magie, les unes derrière les autres, dans un rythme qui allait en s'accélérant. J'étais tétanisée par cette série d'éclosions. Bientôt toute la séquence fut chargée. Je reconnaissais les lieux. L'écluse. Le chemin de halage. L'ambiance menaçante du ciel d'orage. Les airs un peu ahuris des mariés dans leurs habits trop neufs. Sur plusieurs photos, la mariée regardait légèrement de biais, par-delà l'objectif de Gibelin. Je savais que c'était Franck et moi qu'elle observait, en souriant gentiment.

Il n'y avait rien d'intéressant. Rien de « stable ». Van Dern avait piloté la souris vers les derniers clichés, ayant bien entendu compris que c'étaient les plus importants. Il fit effectuer un zoom sur les images. Les mariés avaient disparu. On voyait la perspective du bief,

la maison de brique et le bras de bois qui commandait l'écluse. Les photos avaient été prises pratiquement dans le même angle que celui de mon regard, au moment où je m'étais moi-même trouvée là. Puis Gibelin avait fini ses portraits. Il avait sans doute fait ces dernières photographies en s'éloignant vers sa voiture. Le ciel noir disait que l'orage allait frapper, d'un instant à l'autre. Au loin, je cherchais une forme qui aurait pu être la femme. Ou celle de mon fils, en train de s'éloigner. Je me souvenais de ce que j'avais raconté à Van Dern, emportée par mon enthousiasme à avoir vu quelque chose : « il y avait une femme. À dix ou quinze mètres de nous. » Nous avons repassé les photos sur l'ordinateur. Une à une. Jusqu'aux dernières.

Il n'y avait rien à voir.

Nous sommes sortis. Gibelin s'était remis debout, chancelant. Il nous regarda passer avec ce même air mauvais qu'il avait eu aux écluses. Cette fois, il avait ses raisons.

Nous avons regagné la voiture. Van Dern a démarré, nerveusement, comme dans les films de gangsters.

Van Dern m'avait totalement surprise. Était-ce sa blessure ? Avait-il subi une lésion cérébrale qui le faisait parfois brutalement sombrer dans la folie furieuse ? Ou alors, était-ce l'alcool ? Est-ce qu'il était en train de redevenir ce soiffard qui picole au vin blanc, dont il m'avait parlé en même temps que son goût pour le chardonnay, et qu'il avait cherché à contenir en adoptant divers déguisements ?

Non, ce n'était certainement pas comme ça que nous allions retrouver Franck.

Quoi qu'il en soit, l'épisode l'avait complètement déstabilisé. Il semblait égaré. Lorsque nous étions remontés dans la voiture, il avait eu un profond soupir, teinté de désespoir et de renoncement. Il était épuisé. En tendant son buste en arrière, il fouilla ses poches et en

sortit plusieurs objets qu'il lança violemment dans le vide-poche. Parmi ceux-ci, le minuscule classeur et le carnet O'Malley, dans lesquels il consignait ses notes en forme de rébus et de croquis.

– Qu'est-ce que vous faites ? ai-je demandé.

– Rien. Je continue à ne rien faire. Cette histoire ne tient pas debout. C'est Pont-Auvienne qui a raison : l'époque ne vaut rien.

– Qu'est-ce que vous racontez ? ai-je rétorqué d'une voix aigre.

– Juste ceci : depuis des semaines j'essaie de vous aider. Et j'ai maintenant besoin d'un peu de votre disponibilité. Qu'est-ce qu'il s'est passé aux seize écluses ? Pourquoi les photos de Gibelin ne racontent pas la même histoire que vous, mademoiselle Hoffman ? Vous ne me dites pas la vérité. Et je crève de faim…

– Vous voulez dire que vous laissez tomber ?

Il ne répondit rien. Il tapotait sur le levier de vitesse, fébrile.

– Vous laissez tomber ? insistai-je.

– Je commence à perdre patience, oui…

C'était la même expression qu'il avait employée lors de notre première rencontre sous le kiosque de Belmont, et dont je m'étais souvenu tandis qu'il apostrophait Gibelin. J'ai complété, me souvenant de la formule exacte qu'il avait eue alors :

– Oui, « vous êtes un patient qui commence à perdre patience »… Qu'est-ce que vous allez faire maintenant ? Vous voulez aller retrouver cette connasse du bar dans sa tunique à la con, à qui vous avez fait du gringue pour qu'elle nous laisse nous asseoir à une table ? Vous allez me plaquer là, comme une conne, après tout ça ?

J'aurais pu le mitrailler de « con » et de « conne » pendant des heures, je crois. Il a coupé en lançant, d'une voix rauque de buveur :

– Tout ça quoi ? Nous avons loué une voiture, bu du cognac, et marché dans la campagne. Ça ne fait pas une histoire.

Comme tous les hommes, il oubliait vite.

J'étais muette de colère et de fureur. Je me suis tournée vers Van Dern avec l'intention de le gifler. Bon sang : il pleurait à chaudes larmes. Je me suis dit qu'il pleurait parce qu'il ne pouvait pas m'aider et je lui ai pardonné sa faiblesse. Ce type n'avait peut-être jamais reçu de balle dans le polygone de Willis. Peut-être qu'il était effectivement officier de police. Est-ce qu'un type normal connaîtrait aussi bien toutes ces histoires sur ces disparitions et ces meurtres, dans l'Yonne ou en Saône-et-Loire ? Et si on l'avait éjecté de la police ? Il pouvait avoir été réformé pour avoir tabassé des témoins, ou conduit en état d'ivresse pendant son service à l'issue d'une petite séance d'« ascension » ? Il avait proposé de m'aider. Maintenant, c'était à moi seule de décider quand cette enquête prendrait fin. Une chose me tourmentait : pourquoi n'y avait-il strictement rien à voir sur les photos de Gibelin ? Je sais parfaitement ce qu'il aurait dû y avoir sur ces photographies. Que disait ce psy à la radio, qui parlait des faux souvenirs et des reconstructions de la mémoire à partir de photographies ? « On ne se "souvient" que des personnes qui figurent sur les images. »

À supposer que quelqu'un cherche à reconstituer ce qu'il s'était passé aux écluses en se fondant sur les seules images de Gibelin, il en aurait effectivement conclu qu'il ne s'était rien passé du tout là-bas…

– Allons manger un bout avant de rentrer, ai-je dit. On doit bien pouvoir trouver un kebab ou une pizzeria encore ouverte dans cette ville.

FRANCK

Elle est venue, elle est plus décomposée que jamais. C'est une vraie ruine pourrie. Elle peut à peine parler, je crois. C'est pour ça qu'elle ne dit rien. Je n'ai même plus peur d'elle. Elle a laissé son carton avec de la nourriture, et j'ai remarqué qu'à l'endroit où elle le tenait, ses doigts ont laissé des traces comme de la bougie fondue. Ses doigts sont longs et mous. Elle dégouline vraiment de l'intérieur. Il y a une adresse collée sur le côté du carton. Une adresse et un nom devant. Il faut absolument que je me souvienne de ce nom. Ils n'ont pas trouvé Doraemon, alors il faut que je me rappelle cette adresse et ce nom.

Elle a dit : C'est la dernière fois qu'on se voit. Cette voix. On dirait qu'elle parle dans un tube en carton et que tout vibre quand elle dit certains sons. Quand elle prononce « on », ou « oi », ça vibre tellement. Qu'est-ce qu'elle veut dire ? Elle tremble comme une vieille serviette qu'on laisse dans la cour et que le vent secoue. Elle a laissé la porte ouverte. Elle ne laisse jamais la porte ouverte quand elle rentre. Non, je n'ai pas peur d'elle.

Elle n'existe pas.

Je ne suis pas là.

Je n'existe pas.

XXXVI

Fausses-Reposes

Je suis rentrée à Paris. J'avais laissé Van Dern dans cette sandwicherie. Un employé avait commencé à replier les tables à l'extérieur et nous avions dû nous serrer près du comptoir en acier, dans des vapeurs de cuisson. L'odeur de friture était épouvantable, il y avait aussi des relent d'épices, du cumin ou du paprika, je ne sais pas. Plusieurs couples de jeunes, des lycéens, sans doute, se serraient sur les banquettes de bois, piochant dans des cornets de frites recouvertes de sauce. Van Dern était allé aux toilettes, et j'en avais profité pour filer. C'était aussi simple que cela. Il ne m'avait pas vue disparaître, moi non plus. J'avais fait comme la femme de l'écluse et comme ces fantômes, dans les livres d'Edith Wharton. J'avais glissé hors du champ de son regard, si lentement qu'il ne m'avait pas vue bouger. J'ai dû dormir dans le train. Je me suis réveillée dans la bousculade d'arrivée, avec ces voyageurs tendus qui s'étaient levés bien avant l'entrée en gare. L'un ou l'autre avait certainement heurté mon coude ou mon épaule en passant. Je crois que j'ai pris le métro. J'étais à l'autre bout de Paris. J'ai repensé à Maurel et à son imprimerie. Arrivée rue du Théâtre, j'ai gravi comme une somnambule les marches de mon immeuble. Sur mon palier, j'ai

réalisé que j'avais composé le code de la porte cochère sans même y penser. L'autre fois, avec Van Dern, je ne l'aurais pas retrouvé, même sous la torture. Les choses sont là, même si on croit les avoir oubliées. J'ai ouvert ma porte. La veilleuse rouge de l'ampli clignotait, bien à sa place. L'électricité fonctionnait. Tout semblait m'attendre. Dans la pénombre, je ne voyais même pas la poussière qui avait dû s'accumuler un peu partout. La nuit tombait au-delà des trois fenêtres. Je me suis approchée et j'ai essayé de voir l'école, en bas. Il n'y avait plus qu'un grand trou noir, comme si je me penchais par-dessus la rambarde d'un puits. J'ai exploré mon appartement. Ce sentiment étrange de tout à la fois connaître et découvrir. C'était tout autant chez moi qu'un endroit étranger. J'eus brièvement la sensation de m'être glissée dans une maison inconnue, par la ruse ou par effraction. Oui, j'avais passé du temps dans cet endroit, j'y avais vécu, j'avais reçu des gens ici, et parlé avec eux. Mais il ne restait rien de nos paroles échangées. L'air était absolument vide et silencieux. Aucun écho. Aucune image ne s'imposait. L'idée que quelqu'un puisse me surprendre me vint à l'esprit. Je serais là, debout, immobile, au centre de l'endroit que j'appelais autrefois le salon. Et une voix m'interpellerait, venue de la chambre ou de la cuisine. Comme si j'avais dérangé l'habitant légitime de cet appartement. Qu'est-ce que vous faites là ? Qui êtes-vous ? Je n'aurais rien à dire, simplement fuir. Descendre l'escalier, passer devant la porte entrebâillée de Maurel, et voir luire ses yeux rouges de lémure, tapi dans l'ombre. Il me suivrait. Il suit des femmes, parfois… Ou alors j'essaierais de me justifier. Je demanderais moi-même des comptes, avec ce ton définitif qu'ont les personnages, au cinéma ou dans les romans. Je sais écrire des dialogues de ce genre. Combien de dialogues ai-je écrits pour la radio ? Combien de personnages avais-je construits pour mettre en scène mes histoires ? Des centaines. Je dirais, en levant le menton :

« Ne serait-ce pas à moi / de vous demander / ce que vous faites chez moi ? »

Mais il n'y avait personne, bien sûr. J'étais seule. J'ai constaté que la fenêtre que j'avais prétendument laissée ouverte lors de mon… la dernière fois, était parfaitement refermée.

J'ai continué ma ronde. J'ai soulevé quelques bibelots que j'avais collectés au fil du temps, et qui font partie de ce cortège invisible et muet qui nous accompagne des années entières. J'ai redressé quelques personnages de Walt Disney en résine, peints à la main, en belles couleurs vives. J'ai saisi une boîte de bois sombre, veinée de noir, et je l'ai fait tourner entre mes doigts. Quelque chose remuait à l'intérieur, quelque chose qui absorbait un peu les chocs en touchant les parois. J'avais totalement oublié ce qu'elle pouvait bien contenir et je ne voulais pas le savoir. Je suis entrée dans la cuisine, j'ai ouvert quelques placards, un peu au jugé, comme l'on fait lorsqu'on est chez des amis et qu'on ne sait pas très bien où sont rangées les choses. On est toujours surpris de découvrir ce que cachent les portes.

J'étais de nouveau seule. Mais curieusement, je commençais à y voir plus clair. Tout était une question de méthode. Van Dern suivait sa piste à la manière d'une mécanique, il n'était pas à condamner. Il savait sans doute y faire. Mais il avançait comme un aveugle dans le brouillard, se cognant à chaque obstacle, à chaque difficulté du parcours, et repartant chaque fois à tâtons, dans une direction grotesque. Il fallait faire preuve de plus d'imagination. L'imagination était mon domaine, après tout. N'avais-je pas été à Baltimore, sur les traces mêmes du plus grand écrivain américain d'imagination de tous les temps ? N'y avais-je pas collecté au passage quelques éléments de sa méthode d'investigation par l'imagination ? L'imagination, pensait Poe, permet de reconstruire les parties manquantes, de recoller les morceaux égarés de notre réalité. Qu'est-ce que je pouvais rassembler

sur cette femme ? Qu'avait dit Van Dern au tout début de notre association ? « On a vu traîner une femme ». Le matin. Et puis après l'orage. En aval de l'écluse. Elle filait. Avec Franck ? On n'en savait rien. Que pouvions-nous apprendre d'autre ? Comment se construisent les éléments d'une enquête de police lorsqu'on cherche un suspect ? Comment se construisent les histoires qui finissent par devenir ces sortes de vérités que relaient les journaux ? Van Dern savait peut-être tout cela, lui. Mais il ne savait pas les adapter à une affaire de ce genre. Maintenant, moi, je reprenais l'affaire à mon compte. Je reprenais tout de zéro. Tout devenait plus facile. Nous étions partis sur de mauvaises bases, nous n'avions rien trouvé sur place. J'avais parlé à des gens qui se trouvaient là-bas, et dont je n'avais même plus souvenir. Est-ce que j'avais vu d'autres gens que les mariés et le photographe ? Non. Je ne me souvenais de rien. Ni de personne. Normal, avec tout ce Séresta qu'ils m'avaient fait avaler. Oui, Van Dern avait réussi à trouver des éléments concrets, des détails vestimentaires, un tatouage. Qu'est-ce que cette salope tatouée avait bien pu faire de Franck ? Où l'avait-elle emmené ? Je revenais sans cesse à ces pensées terribles et tellement douloureuses. *Où cette femme pouvait-elle avoir emmené mon fils ?* Bon : et après ? Qu'est-ce que Van Dern avait réussi à faire avec ces éléments concrets ? Rien. S'avachir dans la voiture et chialer comme un môme.

Van Dern disait que les seules choses qui comptent dans une enquête, ce sont les éléments stables. Tout était instable dans cette histoire. Il disait ça, et la première chose qu'il m'avait proposé de faire, c'était de m'emmener voir ce vieux dingo de Pont-Auvienne avec ses formules obscures. Un vieux délirant. Ce n'était pas comme ça qu'il fallait faire. Il fallait avancer. Et il fallait aussi que je remette mes idées en place. Que j'essaie de compléter ces éléments instables que j'avais commencé à rassembler lorsque nous avions bu ce

chardonnay, dans cette rue pentue à Valmondois. Mais est-ce que je n'étais pas influencée, désormais ? Parfois, on se laisse gagner par les certitudes des autres. Comment disait Van Dern ? Des « témoignages induits ». Des « corruptions postérieures ». Oui. Trop de choses m'étaient passées dessus depuis et je n'étais plus sûre de rien. Les paroles du médecin me revinrent, ces paroles qu'il avait eues lorsque je lui avais fait part de mon doute et de mon sentiment qu'il y avait bien eu une femme sur les lieux du drame : « Vous croyez vraiment à ça, ou quelqu'un vous a mis cette idée en tête ? » J'étais sûre d'avoir vu cette femme. De manière extrêmement fugace. Selon un angle improbable. Et dans un moment de stress intense. Mais plus j'y pensais, plus l'image me semblait nette, comme lorsqu'on fait lentement la mise au point avec un microscope. Au début, il n'y a que des masses colorées, nébuleuses, puis des formes plus précises apparaissent. Et d'un coup, ce sont les merveilleuses zébrures en kaléidoscope d'un fragment d'aile de papillon qui se matérialisent, surgies de nulle part. Il en allait de même pour cette femme. Il me suffirait d'insister encore un peu et ses détails m'apparaîtraient, de plus en plus nets et contrastés. Je pourrais décrire les motifs de son tatouage, lire la marque de sa veste courte. Oui, si j'arrivais à me concentrer suffisamment, je parviendrais à déterminer la succession des faits et à entrevoir la fin de l'histoire, ces moments qui se dérobent, ces minutes près de l'écluse juste avant que Franck cesse tout bonnement d'exister.

La voix de ce psy de la radio me revint, résonnant avec le même timbre que celle du médecin de la clinique Belmont, ce psy qui avait parlé de ces « reconstructions du passé, que les gens victimes d'un traumatisme élaborent en toute bonne foi. »

Il y avait cette hypothèse qu'avait formulée le gentil flic Van Dern : Franck l'avait prise pour moi. Il s'était enfui des lieux du

drame avec cette femme parce que, dans le terrible fracas de l'orage et de l'inondation, il pensait suivre sa mère qui l'éloignait de l'épicentre de l'accident. Et puis il y avait eu le méchant flic Van Dern, qui avait évoqué l'idée monstrueuse que Franck avait pu partir de son plein gré et en toute connaissance de cause avec une femme inconnue. Parce que, laissait-il entendre, nous ne nous entendions pas si bien que ça, *peut-être*. Oui, le méchant flic Van Dern se laissait envahir par toutes ces affaires sordides qu'il avait eu à traiter, ces mères malheureuses et à bout de nerfs qui, une nuit d'ultime scène conjugale, assomment leur mari avant d'égorger leurs enfants. Ces épouses maltraitées et en état de choc qui sautent dans leur voiture avec leur bébé et roulent à l'aveugle sur des routes nationales, cherchant un poids lourd dans lequel encastrer leur Twingo.

Pourquoi cette femme avait-elle disparu de la scène ? Étais-je bien sûre de l'avoir vue s'éclipser comme une ombre, après tout ? N'était-ce pas juste un reflet dans l'eau verte de l'écluse ? Pourquoi n'avait-elle pas réapparu pour témoigner et ramener Franck ? Avait-elle agi sous le coup d'une inspiration soudaine, ce que Van Dern avait appelé un « crime d'opportunité » ? Quoi qu'il en soit, Fanck n'était parti avec personne de son plein gré. J'en étais certaine. Absolument. Ce n'était pas faute de lui avoir répété : « Quand maman n'est pas là, tu ne fais confiance à personne. Tu m'entends ? Quand maman n'est pas là, on ne fait confiance à personne ! »

Maintenant j'avais ma petite idée. C'était à Paris qu'il fallait chercher. Bien sûr. Elle avait échappé aux recherches là-bas, aux témoins, aux gendarmes. Elle avait même échappé à l'objectif de Gibelin. Elle était restée hors champ, mais j'étais revenue. Et j'étais bien décidée à faire le dernier bout du chemin.

J'ai repensé à cette histoire évoquée par Van Dern. Ce Pavillon du Butard où Le Troquer rencontrait des filles mineures, à la fin des

années cinquante ou au tout début des années soixante. L'histoire avait des tonalités bigarrées, un peu comme des pierres qui changent d'aspect et de couleur selon leur orientation. Le Pavillon du Butard me fascinait. C'était bien le genre d'endroit qui aurait pu se dresser du côté de Port-Brûlé, de l'écluse et des Sous-l'Oiseau. En faisant quelques recherches, je découvris plusieurs informations, comme tombées d'une encyclopédie populaire. L'endroit ressemblait, selon les mauvaises photos que j'en vis, à une sorte de rendez-vous de chasse de style baroque. On y trouvait de grands lustres dorés, de hautes fenêtres ouvrant sur la forêt. Tout y était un peu suranné, comme humide ou corrompu par l'abandon. J'imaginai la chambre que nous avions occupée quelques heures avec Van Dern, pleine de cette odeur de vieux rideaux et de poussière. L'endroit se nommait Fausses-Reposes. Il me fit penser à ces noms que nous avions soulignés, avec Franck, lorsque nous préparions « notre petit week-end de retrouvailles ». Le pavillon sentait aussi confusément la mort : on appelle fausses-reposes, paraît-il, dans le langage des veneurs de grandes chasses, ces endroits où les animaux épuisés se couchent pour mourir. Je pensai aux petites filles dont Van Dern avait parlé, ces petites Marion ou Estelle. Et cette petite Chloé dont la presse avait reproduit le visage, qui avait été enlevée en plein après-midi sous les yeux de sa mère. Les télés avaient passé en boucle ces images de la pauvre femme, qui hurlait, prise de folie : « On a volé ma fille ! On a volé ma fille ! »

Dans quelles fausses-reposes les avait-on contraintes ? Et ce pavillon tout en dorures et moulures n'était-il pas, avant que Le Troquer et ses puissants amis n'y amènent leurs proies, le repli secret où Louis XV abusait des fillettes ?

Et puis il y avait cette pseudo-comtesse Pinaïeff, associée du président de l'Assemblée nationale dans un petit « commerce de

frivolités » près des Champs-Élysées, ouvert sous le nom de *madame Dorelis*. L'époque était bien fantaisiste. Imaginerait-on de tels appariements aujourd'hui ? Peut-être que cette époque appartenait aux dimensions parallèles que décrivait Van Dern, ces espaces invisibles où disparaissent les petits enfants enlevés. La soi-disant comtesse Pinaïeff était également son associée pour l'organisation des ballets roses dans le pavillon de chasse, m'avait expliqué Van Dern. Je me suis demandé si *madame Dorelis* proposait à ses clients des Champs-Élysées la toute dernière édition de *Désinvoltes Dentelles*.

Elle était bien, en tout cas, ce genre de personnages dont parlait Pont-Auvienne, comme il en surgit parfois, juste après les guerres ou à chaque fin de siècle… *Comme de façon cyclique.* Tout sembla soudain se confondre : mon voisin Maurel, cette comtesse Pinaïeff, Fausses-Reposes, Port-Brûlé.

Le monde et son histoire me firent tout à coup l'effet d'un vaste tourbillon, ni réel, ni rêvé, empli de rapts et de violences, dans lequel mon fils avait été emporté. J'eus envie de m'en aller promener dans le bois de Fausses-Reposes. De m'y coucher, et d'attendre. Je me suis allongée dans ma chambre, qui n'avait plus servi depuis des semaines. J'étais dans mon lit. Tous les lits finissent par se ressembler et tous les murs qui leur font face ont la même capacité à nous vider l'esprit. J'ai essayé de tendre l'oreille : je n'entendais que des sons atténués. Comment avais-je pu saisir les voix des enfants jouant dans la cour de l'école l'autre fois ? Les bruits étaient lointains. Ils étaient tout autant ceux que l'on peut entendre en pleine journée, dans un appartement parisien bien insonorisé, et ceux qui résonnaient avant mon évasion dans les couloirs de Belmont. Des voix assourdies. Des heurts étouffés d'objets métalliques. Des ronronnements d'appareils électriques. Le sommeil a fondu sur moi. Je suis retombée dans ce rêve que je faisais sans cesse, à la clinique. Cette maison sombre et

apaisante dans laquelle j'avais fouillé, des nuits entières. J'y étais, mais cette fois, tout était bien réel. Je n'avais rien anticipé et je ne me demandais même pas comment les choses pouvaient s'enchaîner. J'ai poussé la porte de la maison Hamel. Elle aurait pu résister, comme la plupart des portes des maisons en France, qui sont bien verrouillées, de jour comme de nuit. Mais la porte s'est entrouverte, sans un bruit, et je me suis retrouvée dans cette pièce assombrie où les silhouettes des meubles et des objets se découpaient dans une étrange clarté laiteuse. Oui, j'étais comme dans mon rêve. Je me suis crue à l'instant tout proche, que je venais de vivre me semblait-il, où j'avais pénétré pour la première fois depuis longtemps dans mon propre appartement. J'ai même vaguement pensé à chercher dans l'ombre la lueur rouge de la veilleuse de l'ampli. J'ai fait quelques pas dans le couloir. Mes pieds n'émettaient aucun bruit tandis que je me glissais hors de la pièce, de ce même pas ralenti et déterminé qu'avait utilisé Van Dern lorsque nous étions entrés dans la cuisine du vieil Hamel, la première fois. Je suis restée inerte, tendant l'oreille. Pas le moindre bruit. Les pensées se bousculaient dans ma tête. Trouver Doraemon. Le sentir vibrer de cette mystérieuse pulsion qui me dirait que c'était bien celui de Franck. Foncer dans l'ombre sur le vieux pêcheur, l'assaillir dans son lit et le prendre à la gorge pour lui faire avouer où était mon fils. L'idée me vint, au fin fond de mon rêve, que je faisais peut-être désormais partie de ce cortège d'images que les télévisions relaient, que j'étais l'une de ces mères qui courent, les yeux fous, en hurlant qu'on a volé leur enfant.

Mon rêve se déployait de son lent déroulement assourdi et souple. Mon regard tomba sur la scène de sous-bois accrochée au mur de la maison Hamel, avec la biche et le faon. Et voilà. À nouveau, je me trouvais dans la forêt de Fausses-Reposes, je marchais du pas paisible des flâneurs, dans un clair-obscur artificiel, semblable à ceux qui

illuminent ces tableaux populaires faits au point de croix sur des canevas.

Je me promenais, au fond. C'était tout. Oui. C'était ça. Cette envie de me promener. Simplement. Marcher devant moi. Jusqu'au bout de la rue, puis de celle d'après. Il fallait toujours tout recommencer. J'étais comme l'horloge de mon petit ordinateur. Je revenais sans cesse au même point. Toutes les questions restaient suspendues dans le vide. C'est pour cela que nous étions au monde, sans doute, pour affronter sans fin des questions sans issues. Quels mots exactement avait prononcés Poe, sur son lit du Washington Hospital ? Où se cachait Munstermann ? Quels vêtements portait Franck le jour de sa disparition ?

Je me suis souvenu de ces instants à Belmont, lorsque je traînais du côté de l'aile administrative et que je regardais bien au-delà du hall. À fixer le dehors. La vie ordinaire. Les passants, les voitures, les enfants qui couraient avec leurs sacs américains accrochés sur le dos. Marcher devant soi, aller plus loin que le bout de la rue. J'aurais pu traverser Paris de ce pas martial qui donne aux femmes l'air de ne rien craindre.

– *Me promener*, ai-je répété.

La voix a répondu :

– Oui. *Se promener*. Savez-vous comment on dit « se promener » en allemand ?

Je connaissais cette voix. La psychologue. La psychologue des soins de suite. Celle qui n'avait pas réussi à achever ses études de médecine. *La frustrée*. Alors j'étais revenue ? Ils m'avaient réveillée. La psychologue a poursuivi :

– *Wandern*. Se promener. Errer. Un esprit qui vagabonde… J'ai ouvert les yeux. J'avais l'impression de ne pas l'avoir fait depuis des

semaines. La lumière m'a fait mal. Ces rayures blanches de soleil sur le mur.

Sarah Coughlan ouvrit les yeux. La réalité la frappa avec la fulgurance d'une main qui chasse un insecte sur un avant-bras. Elle était bien allée à l'hôpital de Darwin. Le rêve affreux n'en était pas un. Elle avait attendu, peut-être des heures sur ce fauteuil, dans la salle d'attente éclairée d'une lumière blanche. C'était ça la réalité. Elle était restée à attendre une information qui allait peut-être bouleverser sa vie. Et la réalité, c'était Mason qui faisait du mal à son fils. Mason, le propre frère de Dan. Mason, qu'elle avait vu s'acharner sur Franck avec la férocité d'une bête sauvage. Il fallait attendre, et rien d'autre. Attendre derrière cette porte vitrée, attendre le verdict des médecins qui étaient en train d'opérer son fils de cette affreuse blessure à la tête que lui avait fait Mason McIntyre pendant que ricanait cet autre type, ce monstre avec qui il était lié, ce Tallavis.

Dans la nuit, les médecins l'avaient poussée à rentrer chez elle. Franck avait été placé en coma pharmacologique, et son état hypnotique allait se prolonger. Maintenant, assise dans la véranda, les yeux fermés, elle écoutait les mouvements de l'ombre, qui se mêlaient aux glissements des pales de l'éolienne, dans l'obscurité.

Sarah repensa à la soirée, avant que tout ne bascule. Dan était de bonne humeur. Il *avait l'air* de bonne humeur. Il avait proposé à Franck de l'aider à préparer le souper du soir.

Elle les avait entendus discuter dans la cuisine. Dan corrigeait l'un ou l'autre geste de Franck :

– Pour peler, le mieux est d'éloigner la lame de toi plutôt que de ramener les épluchures vers ta main… Regarde ! Tu vois, tout s'évacue, en rythme. Coool…
Elle avait entendu Franck rire, plusieurs fois. Elle avait répondu à deux ou trois appels sur le téléphone, à quelques pas de ses deux hommes ; des conseils pour des animaux malades ou des femelles qui allaient mettre bas dans des fermes perdues au cœur des terres. Et puis Lyla qui cherchait à lui imposer une visite, un de ces week-ends.
Ils étaient venus la rejoindre au salon. Dan tenait deux VB et Franck buvait déjà à même une paille plantée dans sa canette de Coca. Ils restèrent assis un long moment. Dan avait cherché sa main et elle la lui avait donnée. Jamais, se dit-elle, elle ne s'était mieux sentie que ce soir. Le soleil avait disparu par la porte et tout s'était teint d'orangé, puis de mauve. Tout en faisant des bruits d'aspiration avec sa paille, Franck avait soudain lancé, du ton qu'il prenait quand il voulait faire le malin :
– Vous allez vous marier, c'est ça ?
Dan avait ri. Puis Sarah avait ri à son tour. Dan avait chiffonné les cheveux de Franck avec son poing refermé. Il appelait ça « faire un shampoing aux œufs ». Ensuite ils avaient mangé, et Dan lui avait confié ses soucis vis-à-vis de Mason. Elle avait eu envie de parler de Dowsabel. Il fallait qu'elle lui parle de ce qu'il s'était passé dans le salon de la vieille demeure. Elle ne pouvait pas imaginer une vie avec Dan McIntyre sans lui parler de ce qu'elle imaginait et même, désormais, de ce qu'elle savait sur la tante Dowsabel. Est-ce que Dan s'en doutait ? Est-ce qu'il souhaitait lui cacher toute une partie de sa vie, cette partie dans laquelle habitait la

vieille folle ? Elle promit de compter jusqu'à dix-sept et de poser la question. Ouvrir la bouche et demander à Dan ce qu'il pensait de tout ça : Mason, et ce Tallavis, puis maintenant cette sale sorcière de Dowsabel. Elle allait arriver à dix-sept et regardait Dan chahuter avec Franck, ignorant tous deux qu'elle allait dans une poignée de secondes ouvrir la bouche et poser la question. Et Mason avait appelé, précisément à ce moment-là. Exactement comme s'il savait qu'on parlait de lui. Très vite, le ton était monté entre les deux frères. Sans les entendre, Sarah imaginait les mots que Mason employait à l'autre bout du fil. Le visage de Dan devenait livide. Il commençait des phrases qu'il ne pouvait achever. Sa voix montait à mesure. Sarah s'était rapprochée de son fils, comme pour le protéger des mauvaises ondes que la conversation entre les deux frères McIntyre répandait dans la pièce.

La nuit avait fini de tomber. Au-delà de la baie vitrée, la lumière sous l'éolienne s'était allumée et répandait sur les planches de la clôture sa clarté rousse. Dan se mit en mouvement. Sans un seul mot, il quitta la pièce.

Sarah sentait peser sur elle le regard de son fils. Franck attendait qu'elle parle, qu'elle explique ce qu'ils étaient en train de vivre.

Et si elle partait quelques jours ? Juste Franck et elle ? Un week-end, histoire de remettre les compteurs à plat ?

C'était à peine trois heures plus tôt. Tout avait changé depuis.

*

L’air frais de la véranda circulait librement autour d’elle, et le ciel d’un noir d’encre présentait ses millions d’étoiles avec la même précision qu’une vitrine de bijoutier proposant des pierres rares. Les constellations se détachaient, aussi lisibles que lorsqu’elles sont figurées, dans les livres, par des animaux fabuleux. On entendait des oiseaux nocturnes se déplacer par grappes dans les eucalyptus. Leurs troncs livides se détachaient malgré l’épaisseur des ténèbres qui commençaient à seulement trois ou quatre mètres de la maison. Une peur affreuse l’entourait. Comme si les gommiers spectres s’étaient changés en une tribu de guerriers hideux, décidés à fondre sur elle. Alors, elle décida de penser vraiment à ce qu’elle allait faire, en évoquant les mots eux-mêmes, et non plus simplement leur enveloppe. Les enveloppes des mots ne sont que des sons, semblables aux cris des oiseaux. L’aube allait venir et Dan avait disparu dans la nuit. Comme aspiré par les étoiles et le grand vide de l’infini sidéral.

La folie s’emparait de son esprit. Si jamais Franck ne… Oui, elle se laisserait couler, jusqu’au fond. Rien ni personne ne la remonterait jamais. Elle arracha l’opercule du flacon de kétamine, puis libéra une seringue de son emballage plastifié. Elle passa dans la cuisine et se servit un demi-verre de rhum blanc.

Le téléphone résonna près de l’arche qui donnait sur la cuisine. Là où Dan et Franck avaient préparé le repas du soir. Elle tendit la main. Non. Rien à faire. Sa main refusait d’achever le geste qui ramènerait le combiné vers son oreille. Sarah Coughlan décida de glisser et de partir. D’abandonner le terrain. Une mère ne vit pas dans un monde d’où son fils a

fui. Dan et l'autre nom ! Décidément, il valait mieux partir que d'entendre encore une fois ce nom.

La livre a glissé le long des draps / et a chuté dans le gouffre derrière mon lit / Il a claqué en heurtant le sol / comme le Jericho de Van Dern dans la chambre 16 / ce soir-là / Le bruit m'a réveillée.

Van Dern était devant moi. Il portait un jean délavé et une chemise grise. Ses traits n'étaient pas tout à fait comme dans mon souvenir. Il était rasé de près et ses yeux possédaient un éclat beaucoup plus terne que lorsque nous courions ces adresses et ces pistes enfouies qui devaient nous mener à Franck. Il avait un air gêné, comme emprunté. Il hésitait à se lancer. En le regardant mieux, j'ai pensé qu'il ressemblait beaucoup plus au médecin qui était venu me voir, ce docteur Avery ou Savary, que réellement au Van Dern que je connaissais. Est-ce que Van Dern avait lui aussi ces espèces de peaux mortes sur le front ? Je n'étais plus trop sûre de moi. Je sentais que quelque chose ne tournait pas rond là-dedans. Quelque chose d'affreux était en train de se produire. Quelque chose qui allait être pire que la première fois. Van Dern ou quel que soit son nom s'approcha de mon lit. Il lança :

– Vous êtes fatiguée, mademoiselle Hoffman. Mais vous allez essayer de nous répondre malgré tout… Qu'est-ce qu'il s'est passé exactement près de l'écluse ? Après… après l'orage. Quand vous vous êtes approchée du sas ? Est-ce que vous avez vraiment vu cette femme partir le long du chemin de halage ? Est-ce que vous vous souvenez de Franck dans ces moments-là ? Est-ce que vous vous souvenez du couple de mariés ?

J'ai remarqué la psychologue qui se tenait en retrait, toujours avec sa tablette et sa feuille verte, le stylo levé. J'ai répondu, d'un ton un peu piqué :

– Nous en avons parlé cent fois ! Au Rallye-Citerne, vous ne vous souvenez pas ? Je vous ai décrit la succession des événements cent fois, Van Dern, ou qui que vous soyez… Vous ne vous en souvenez pas ? Et quand nous sommes allés à La Courancelle ? Vous avez oublié notre petite virée ?

La psychologue émit une sorte de hoquet. Elle fit quelques pas vers la fenêtre en s'éventant avec sa tablette. Elle paraissait contrariée, et très énervée. Le faux Van Dern reprit la parole :

– Il n'y a pas eu de Rallye-Citerne, ni de « virée à La Courancelle ». Vous n'êtes pas sortie de cette chambre depuis votre… depuis votre tentative, mademoiselle Hoffman.

J'étais incapable de répondre. Les yeux me pesaient. J'avais envie de deux choses. Le noir et le silence. Qu'ils me laissent tranquille. Qu'ils me laissent me reposer.

– On a plusieurs témoignages, mademoiselle Hoffman. Tous convergent. Tous évoquent une femme qui se presse vers l'aval, vers Port-Brûlé. Elle y a récupéré sa voiture. Plusieurs de ces témoignages apportent des détails signifiants sur cette femme. Le signalement est sans équivoque. Pour la femme… Vêtements, taille, âge. La couleur des cheveux. Ce qui nous dérange… Le signalement est on ne peut plus précis. On n'a pas seulement les vêtements, une silhouette… Vous avez retiré de l'argent avec votre carte le matin avant l'orage, à Clamecy. On a tout. Ce qui ne va pas… Cette femme… c'était vous. Et personne n'a vu d'enfant avec cette femme. Ni après l'écluse, ni avant.

Une onde glacée me compressait les tempes. Voilà. Ils allaient encore essayer de me faire croire des choses. Toujours les mêmes choses. Je connaissais parfaitement leur système désormais. Leurs protocoles. Leurs manières pour essayer de nous faire douter. Ils croient peut-être que la douleur sera moins vive si nous nous mettons

à croire en leurs histoires ? Pas d'enfant, pas de peine… J'ai essayé de sourire. Une sorte de petit rire est sorti de mes lèvres, un rire de haute-contre, que je contrôlais mal. Ce n'était pas tout à fait le rire que j'avais souhaité produire, mais il n'était pas totalement hors sujet. Il disait en tout cas que je n'étais pas dupe de leur histoire. J'ai tourné plusieurs de mes doigts dans un repli du drap, et j'ai concentré mon regard sur le bras articulé de la télévision. L'homme que j'avais pris pour Van Dern a dit :

– Cette femme, c'est vous, mademoiselle Hoffman… Je vous avais avertie que j'allais retrouver cette femme. Plusieurs témoins ont parlé de votre angiome stellaire, qu'on retrouve presque à l'identique sur votre paupière fermée et sur le dos de votre main gauche. Ils ont décrit d'une manière très précise cette forme en étoile, si parfaite et si remarquablement dessinée, qu'ils ont cru avoir affaire à un tatouage. Mais c'est bien de votre lésion qu'ils parlaient. Cette femme qu'on a vu disparaître le long du canal, c'était vous. Vous n'êtes pas tombée dans l'eau ce jour-là. Il n'y a pas eu de vague. Pas d'inondation. Pas de catastrophe. Juste un orage un peu plus bruyant qu'un autre. Et le drame n'a fait que deux victimes : le couple de jeunes mariés. Quelqu'un les a poussés.

J'ai émis une sorte de bruit rauque. Un rire, je crois. Ce même rire qu'il me semble avoir entendu chez ce Pont-Auvienne. Pour leur montrer à quel point je n'étais plus du tout *disponible*.

– Écoutez, a repris le médecin d'un ton sans rancune de félon, je ne désire qu'une seule chose : aller vous chercher là où vous êtes, et vous ramener à nous. Depuis plusieurs semaines, j'essaie de vous garder à l'abri du monde. J'essaie de vous aider. Je ne fais que répéter aux enquêteurs que vous n'êtes toujours pas en état d'être entendue. Pour l'instant, je vous accompagne encore, mademoiselle Hoffman. Mais il faut revenir vers nous.

J’ai hoqueté une seconde fois de ce rire de gorge malsain, qui devait sortir du gosier d’une autre. Du gosier de l’autre, celle qui était morte quand l’air tiède de la rue s’était engouffré dans l’appartement et que montaient vers moi tous ces rires d’enfants.

– J’ai lu sur votre ordinateur, reprit le faussaire. Vous savez, le syndrome de Cotard, ce n’est pas seulement ces récits un peu folkloriques sur des morts qui se regardent flotter dans la lumière blanche… Cotard a également beaucoup étudié les hallucinations. Madame Valleton a dû vous en parler. On voit des choses qui ne sont pas là. On entend des voix. On invente des histoires. On fait parfois parler des gens qui n’existent pas. Il faut quitter le Pays d’Arrière, quitter Baltimore et le monde des orages. Ne retournez pas là-bas. Je vous le demande une nouvelle fois : est-ce que vous avez poussé les mariés dans l’écluse ? Il faut nous aider, mademoiselle Hoffman. Il n’y avait pas d’enfant. Il n’y a pas d’enfant dans votre vie… Il n’y a pas de Franck.

Je n’ai rien répondu à leurs divagations.

Il suffisait d’attendre. Le vrai Van Dern serait bientôt là, au pied du lit. À me regarder dormir avant d’assister à mon réveil. Il aurait une veste de complet grise, piquée d’une broche fantaisie ou d’une agrafe décorée d’un barramundi. Oui. Il faut toujours tout recommencer. Surtout quand le cerveau éprouve des difficultés à bien séparer les choses. Nous marcherions vers la Seine, nos doigts emmêlés sous une pluie fine de printemps. Il faudrait être patiente. Apprivoiser le temps. Mais ce n’était que cela, une question de patience et de temps. Ils allaient partir, chercher les éléments stables, et retrouver Franck.

Note de l’auteur

C’est une question que tous les auteurs de fiction se sont entendu poser. Comment cette histoire vous est-elle venue ? Qui vous a inspiré ce personnage ? Depuis *Retour à Whitechapel*, et malgré la dimension « historique » du roman, j’ai moi aussi rencontré, lors des conférences littéraires ou des salons, des lecteurs qui m’ont interrogé sur ces mystères.

D’où viennent les idées ?

Les réponses données par les romanciers – j’en ai lu quelques-unes – tournent souvent autour de l’expression suivante : « Je ne sais pas ! »

Je n’en sais pas beaucoup plus. En tout cas sur ce passage obscur où des choses vues, croisées, entendues, ressenties, deviennent des fragments d’histoires puis, éventuellement, des romans. Mais je sais reconnaître l’instant où s’annoncent les éléments d’un récit à venir. C’est comme si une sorte de signal se mettait à vibrer, chargé d’avertir que ce « quelque chose » qui sert à fabriquer les histoires se présente et qu’il faut aller ouvrir. Parfois, il s’agit d’une fausse alerte. Il n’y a personne à la porte. Souvent même, l’histoire n’est qu’un mirage, qui se dérobe aussitôt qu’on cherche à la traduire plus avant. Il ne reste que des silhouettes vagues, des mots confus, des pistes déjà effacées.

La plupart du temps, cet appel de l'ombre se manifeste sous la forme d'images entr'aperçues dans la vie ordinaire, de photographies surgies au détour d'une page de journal de notre époque ou d'une autre, voire dans la sonorité particulière d'un nom de famille oublié, qui devient bientôt celui d'un personnage et déclenche le processus narratif. Parfois aussi, les idées de roman apparaissent au cours de conversations consacrées à des thèmes relativement éloignés de la création littéraire et de la fiction.

Ce préambule pour saluer ceux qui, parfois sans l'imaginer, ont posé les bases d'une histoire ou d'une situation.

Ma compagne, Sarah Finger, m'apporte, au-delà de tout son amour et de toutes ses bienveillances – celles qu'elle connaît et d'autres peut-être qu'elle ignore – un nombre considérable d'éléments qui ont nourri les personnages féminins dont j'ai fait les « héroïnes » de mes romans. Amelia Pritlowe ou Alice Hoffman lui doivent sans aucun doute la meilleure part de leur être, leur dimension humaine, celle qui fait que des personnages ne sont plus tout à fait des créatures d'encre et de papier, mais des camarades de voyage qui finissent par vivre de leur vie propre. Quels que soient leurs tourments, leurs errances et leurs joies.

Concernant précisément Alice, ses « changements d'adresse » et ses aventures mentales, je ne pourrais laisser les lecteurs refermer tout à fait ce livre sans citer le docteur Michel Dubec, psychiatre, expert criminel agréé par la Cour de cassation, qui a entre autres affaires témoigné aux assises dans les procès Guy Georges, Monique Olivier / Michel Fourniret, Véronique Courjault ou Florence Rey.

Lors d'un week-end passé à la Toussaint 2014 avec le docteur Dubec chez des amis communs dans l'été indien de Najac, j'ai été frappé par certaines des évocations de l'expert criminel.

Alors qu'il rebondissait sur la personnalité schizophrène du personnage central de *Blackout Baby*, qui venait de paraître et dont nous achevions de parler, Michel Dubec m'a parlé des paysages mentaux de la folie. Il m'a raconté les échappées belles et les constructions narratives que pouvaient élaborer les psychotiques. « Réel », « normal / anormal », « possible ». « Folie à deux ». « Évitement », « chemin perdu ». Les mots de Michel Dubec volaient dans ma tête comme les feuilles d'automne alentour. Alice Hoffman est née à cet instant. Elle ne portait alors ni nom ni prénom, mais je l'ai vue se lever et chercher son chemin.

Lorsque l'écriture d'*Alice* touchait à sa fin – nous en étions au dernier lissage avec Isabelle Chopin, mon éditrice que je remercie encore une fois ici pour la profondeur jamais distraite de ses premières lectures et pour son soutien permanent – un journaliste du magazine *Society* est venu m'interroger sur mon intérêt pour les tueurs en série en général et pour Jack l'Éventreur en particulier : « n'avez-vous pas peur, parfois, en continuant d'écrire sur Jack et ses semblables, d'être considéré comme "un peu dingue" ? » demanda t-il.

J'allais répondre que justement, cette fois, « Alice », mon prochain roman, était un récit sans *serial killer*. Mais les mots restèrent bloqués dans ma gorge. Comment un roman qui évoque les ombres sinistres et monstrueuses de Munstermann, de Fourniret, d'Émile Louis, de Natasha Kampusch et le souvenir des fillettes disparues dont les visages pâlissent sur des affichettes délavées, pourrait-il être un « récit sans *serial killer » ?* Je me suis sincèrement demandé comment *ils* avaient fait pour se glisser une nouvelle fois dans mon travail, polluer mon récit et l'inconscient de mon héroïne.

N'allons-nous pas, parfois sans y prendre garde, visiter des lieux discrets qui nous inspirent les histoires qu'il va falloir ensuite

raconter ?

Le récit de fiction se ravitaille aussi, hélas, dans les moments cruels de notre vie physique. La clinique dans laquelle j'ai installé Alice ressemble terriblement aux établissements où j'ai vu mon père s'étioler tout au long de l'année 2014 – puis finalement disparaître pendant l'hiver 2015. Les couloirs, les espaces intérieurs et extérieurs, les ballets de soignants aussi furtifs que des souffles qui donnent à la première partie d'*Alice* son fond d'écran appartiennent tout autant à la fictive clinique Belmont à Valmondois qu'à des lieux bien réels. On pourra y reconnaître l'Institut Montsouris à Paris, le centre de soin de suite L'Oasis à Saint-Rémy-les-Chevreuse, ou l'hôpital gérontologique de Chevreuse. J'ai compris en parcourant leurs salles blanches et leurs jardins déserts qu'Alice avait désormais une nouvelle adresse. Un soir de ce même hiver, je visitais mon père, quelques jours avant sa mort. En entendant une mélodie qui sortait d'une chambre à la porte à demi-ouverte, je me suis brusquement souvenu avec quelle facilité il reconnaissait autrefois toutes ces actrices dont les yeux défilaient au générique du ciné-club. Les notes de piano qui accompagnaient tous ces regards me revenaient ainsi, parfaitement insolites dans cet univers de vapeurs iodées. Voilà de quoi se nourrit la fiction : de lambeaux de souvenirs et de quelques notes d'une musique oubliée.

Toute la dimension saisissante de la vie m'est apparue là, dans la mémoire de cette mélodie, en observant dormir mon père ; la dimension récursive de nos existences aussi, alors que j'imaginai que sans doute il m'avait lui aussi veillé autrefois, dans mon lit d'enfant, comme je le faisais maintenant. Et Alice Hoffman inventant ses fantômes avait alors posé son coude sur mon épaule et le regardait dormir, elle aussi.

Ni Franck, ni les échappées mentales d'Alice Hoffman n'ont inventé L'Arbre-qui-sait-tout : c'est mon fils Tim qui a « reconnu » l'arbre en question au bord d'une route que nous suivions, au printemps 2015. Il a accepté de me le prêter et de me le laisser planter au cœur de cette histoire.

Enfin, un récit tel que celui-ci, évoquant avec émotion la relation mère/fils m'impose de dire ma tendresse pour ma propre mère, Jacqueline Lambert, et de reconnaître les routes qu'elle a, il y a longtemps, dessinées dans mon esprit. Ce sont ces routes qui m'ont mené à l'écriture.

Les idées ne viennent pas d'un lieu précis, d'une sorte de mine dans laquelle il faudrait piocher pour en extraire des morceaux d'histoires. Elles sont là, volètent autour de nous, sous des masques qu'il faut arracher pour en deviner la vraie nature.

Entraygues, novembre 2015

Remerciements

Je souhaite remercier du fond du cœur Isabelle et Hervé Chopin dont l'amitié m'accompagne depuis maintenant trois romans. Leur confiance reste une formidable alliée dans les moments de doute et d'anxiété que connaissent les auteurs. Je veux aussi remercier Émilie Guibaud dont la rigueur et la sensibilité ont assuré la phase technique de finalisation d'*Alice*.

Je ne saurais oublier Agnès Chalnot, que j'appelle parfois avec un égoïsme sans frein « mon attachée de presse » : elle est *juste* la meilleure attachée de presse de Paris. Enfin un grand merci à Jérôme Bourgeoisat et à tout le staff graphique pour maintenir, également depuis trois ouvrages, cette exigence esthétique sur la couverture.